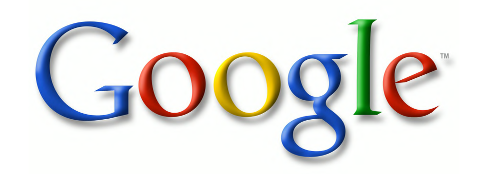
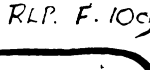






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BRANTHÔME

—

TOME IX

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE PIERRE DE BOURDEILLES

abbé et seigneur

DE BRANTHÔME

Publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur augmentées de nombreuses variantes et de fragments inédits

SUIVIES DES ŒUVRES D'ANDRÉ DE BOURDEILLES

ET D'UNE TABLE GÉNÉRALE

Avec une Introduction et des Notes

PAR M. PROSPER MÉRIMÉE

de l'Académie française

ET M. LOUIS LACOUR

Archiviste paléographe

TOME IX



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

Rue Garancière, 10

MDCCCXCIII

RODOMONTADES

ET GENTILLES

RENCONTRES ESPAGNOLLES

Recueillies, écrites en espagnol et dédiées à

MARGUERITE DE VALOIS, REINE DE NAVARRE

PAR

Messire Pierre DE BOURDEILLES,
seigneur de Brantôme,

Et traduites en françois par Marc PHRASENDORP (1).

[1] Ce titre est celui de l'édition de 1740. Le nom du traducteur est omis dans les éditions récentes; il doit être un pseudonyme bien qu'il ne soit pas indiqué dans les répertoires bibliographiques de noms supposés.

A la reyne Marguerite.

MADAME,

Voici le livre d'aucunes *Rodomontades et Rencontres espaignolles* que de long temps je vous ay desdié[1], et promis dernierement lors que j'eus l'honneur de vous faire la reverance à Usson.

Je les ay toutes mises en leur langage, sans

1. La dédicace ancienne rappelée ici devait être celle placée en tête de l'édition complète; le nom de la Reine s'y trouve pompeusement accompagné de tous ses titres : *A Madame Marguerite de France fille et sœur restée unique de nos Roys derniers trespassez, maintenant Royne de France et de Navarre, la plus belle, la plus noble, la plus grande, la plus généreuse, la plus magnanime, et la plus accomplie Princesse du Monde,* ce qui place entre 1594, année du sacre, et 1599, année du divorce, la date probable de cette première rédaction. Elle paraît bien avoir été faite pour les *Rodomontades* (à la tête desquelles elle est placée d'ailleurs par l'édition de 1740), car on lit dès les premières lignes : « ...j'ay remarqué en Vous telle curiosité, qu'encore que Vous soyés la princesse et la dame du monde la plus accomplie en toutes vertus et sciences, si voulez-Vous tousjours apprendre quelque chose de plus, s'il se peut. Que c'est que d'une belle ame, qui dépend du ciel en toute perfection, et toutesfois elle s'applique en tout. Je le dis, Madame, d'autant que je Vous vis un jour curieuse d'ouyr raconter les *Rodomontades espaignolles,* en quoi Vous y prinstes tel plaisir, que dès lors je m'advisai, etc.

m'amuser à les traduire[1], autant par le commandement que m'en fistes, que par ce que vous en parlez et entendez la langue aussi bien que j'ai jamais veu la feu reyne d'Espaigne vostre sœur; car vostre gentil esprit comprend tout et n'ignore rien, comme despuis peu je l'ai encor mieux cogneu.

Ce fust esté aussy autant de superfluité pour vous, mais non pour d'autres personnes qui sont novices en ceste langue : et leur fust esté un fort grand plaisir et commodité d'en faire une petite traduction; car telles en pensent parler et entendre la langue, qui s'y treuvent bien empressées[2]. Aussy je n'ay faict ce livre pour elles, que pour vous [3].

Que s'il vous plaist, Madame, les vous faire lire, car vos beaux yeux ne sont dignes de porter leur belle veue sur chose si basse, je croy que vous y prendrez quelque plaisir; car il y a de la seriosité et de la joyeuseté meslées ensemble. Vous priant, Madame, de n'en faire

1. Malgré cette dénégation, deux traductions ont accompagné son texte espagnol. Dans l'une comme dans l'autre, il n'est point suivi de très près par le français. Par exemple, à la fin de cette dédicace, *le place dar tal lustre* (lui plaise donner tel éclat) devient *luy plaise de l'en rendre assez digne*. De même *salga sin verguenza a sus pies* (il paraisse sans timidité à ses pieds) devient *il se présente à elle avec plus de confiance*. Nous nous conformons ici à la traduction la moins incomplète, qui doit être une revision de l'autre; elle a été donnée par l'édition de 1740 et par l'édition Buchon.

2. Serrées de près. — D'autres éditions portent *empeschées*. Je me conforme au texte de l'édition de 1740 que le vieux sens *d'empressé* ne rend pas invraisemblable.

3. On doit lire : je n'ai pas tant fait ce livre pour elles que pour vous. — Le *tant* aura été omis.

part à personne, ny les mettre en lumière; car si elles vous agréent, j'en seray très ayse, ne desirant plaire à d'autres qu'à vous : sinon[1], et qu'y trouviez à redire, j'espere tant de vostre bonté genereuse, que vous en couvrirez mes fautes, et en cacherez mon imperfection, en considerant qu'en pensant bien faire j'ay entrepris cet œuvre pour vous donner quelque plaisir.

Que si vous en trouvez aucun, j'en seray d'autant plus glorieux et hardy de vous presenter tous les autres, desquels je vous en ay monstré les suscriptions, qui sont les pieces entieres dont cestuy cy en est l'eschantillon; lequel je n'ay tant remply de son subject que je n'en aye faict une bonne reserve dans les autres livres, non seulement en ce qui touche les Espaignols, mais les braves François vos subjects, Madame, qui, en beaux exploits et bien dire, ont surmonté tousjours toutes les autres nations du monde.

Recevez donc, Madame, je vous supplie, ce livre qui vous est offert du meilleur de mon âme, ne pouvant mieux; et, comme dit l'Espaignol : Que Vostre Majesté reçoive ce que je lui offre. C'est peu en comparaison de ce que je desirerois; mais qu'il luy plaise de l'en rendre assez digne, en sorte que, couvert de son nom et de sa bonté, il se présente à elle avec plus de confiance[2].

1. Si elles ne plaisaient pas, et que vous y trouviez à redire.

2. Reciba Vuestra Majestad lo que yo offresco, que es lo poco que puedo por lo mucho que deseo, y le place dar tal

Sur ce, Madame, je vous baise très humblement les mains, et vous supplie me tenir tousjours en qualité de vostre obeyssant subject, et très affectionné serviteur.

BOURDEILLE.

lustre que, cobierto del nombre y bondad de Sua Majestad, salga sin verguenza a sus pies. (Voir note 1, page 8, ce qu'il faut penser de la traduction reproduite plus haut.)



RODOMONTADES ESPAIGNOLLES

Les *Rodomontades espaignolles*[1] certes elles surpassent toutes les autres, de quelque nation que ce soit. D'autant qu'il faut confesser la nation espaignolle brave, bravasche et valeureuse, et fort prompte d'esprit, et de belles parolles profferées à l'improviste.

Je commanceray donc lorsque le grand marquis de Pescaire, après la chasse des François hors de l'estat de Milan, eut bravement

1. *Bravache* et *rodomontades* n'étaient pas des mots pris en mauvaise part comme aujourd'hui. On le voit bien en se reportant à la rodomontade de Pescaire à Ravenne, qui est un trait de grandeur d'âme (page 43). Branthôme, en d'autres récits, assimile même la rodomontade à une action d'éclat, notamment lors du passage de l'Elbe par dix nageurs déterminés ayant l'épée aux dents. Et il dit textuellement : « Telles rodomontades vallaient plus que cent paroles. » Ici donc la rodomontade est un fait, et cependant d'autres passages ont conservé le sens ordinaire de *rodomontade* qui est *fanfaronnade*. De même nous voyons *bravache* mis, dès les premières lignes, sur le même rang que *brave, valeureux, prompt de belles paroles*. Ce *Discours* peut donc passer pour une apologie plutôt que pour une satire. Afin de faciliter la lecture que compliquait la juxtaxposition de deux textes, nous avons reporté en bas de page les citations de texte espagnol.

forcé et pris la ville de Gennes, qui tenoit pour les François. Il ne faut demander quelles richesses il y avoit trouvées, et de combien l'armée espaignolle s'en emplit, si bien que, quelques jours après, la mettant aux champs, il la trouva si chargée, embarrassée de bagages, de careages[1], mulles, mulets et chevaux, que le marquis fut contraint de faire un bandon[2], pour faire cesser cet embarras, bagages et careages, et empeschemens, comme les nomme Cesar. Parquoy fut commandé que les capitaines de chasque bande n'eussent chascun que quatre chevaux pour soy, et deux pour l'alfier[3], et nul pour soldat qui fust sain. Mais ouy bien[4] que les malades en eussent chacun le leur pour les porter; encor falloit-il qu'ils fussent visités par les medecins pour voir s'ils estoient vrayment malades, et qu'ils eussent tousjours sur eux leur patente pour faire foy, signée et de son capitaine et de son medecin.

Ce bandon faict, il y eut un capitaine nommé Vega, grenadin, « lequel, avec une arrogance militaire, et avec des gestes et des paroles toutes remplies de colere, commença à dire dans une assemblée de soldats, en parlant presque tout haut, et en menaçant : que s'il se trouvoit des hommes semblables à luy en courage et en jugement, il feroit en

1. Forme de notre vieux mot de langue d'oc *cariage* : grand nombre de voitures.

2. Ordonnance prohibitive.

3. Porte-enseigne.

4. Mais bien entendu.

sorte que les soldats n'auroient aucun besoin de cette ordonnance; eux, qui estant affoiblis par le sang qu'ils avoient repandu en tant de battailles et de victoires, meritoient, pour l'honneur dû à leur valeur, non seulement d'estre portés par des chevaux, mais encor d'estre conduits dans des chars de triomphe, comme les anciens consuls et empereurs romains dans leurs jours de gloire et de triomphe [1]. » Voyez quelle brave superbité !

Moy, estant un jour au Louvre, je vis entrer deux soldats espaignols braves et bien en poinct, et de fort belle façon. Je cognus aussy tost qu'ils estoient Espaignols; et, d'autant que mon humeur a esté tousjours de les aymer, les practiquer et entretenir (comme certes parmy les gens de guerre il me semble n'estre point plus brave entretien que du soldat espaignol, car il triumphe de discourir de son art), je me mis à les accoster et à raisonner en espaignol ; car j'ai veu que j'avois ceste langue aussi familliere que la mienne, et telles gens sont fort aises quand

1. El qual, con arrogancia y con gesto y palabras desbaratadas de enojo, en un corillo de soldados, commenzó, quasi razonando en publico y braveando : que si hallaba hombres semejantes a si en animo y juicio, que trabajaria de modo que los soldados no tuviesen necessidad de aquella patente, los quales siendo debilitados por la sangre derramada en tantas batallas y victorias, merecian, por la honra de su valor, no solamente ser llevados á cavallo, mas en carros triumphales, a manera de los antiguos consules y emperadores romanos en sus glorias y triunfos.

(Récit copié comme bien d'autres dans le texte espagnol de l'*Histoire du marquis de Pescaire*, par Vallès, où M. Ludovic Lalanne les a retrouvés successivement.)

ils rencontrent un estranger qui parle leur langage. Je leur demandis dont ils venoient; ils me respondirent : « De Flandres, monsieur. — Et quelles nouvelles ? leur repliquai-je. — Il n'y en a point d'autres, monsieur, me dirent-ils, sinon que, quand nous sommes partis, il y a six jours, il arriva au prince de Parme douze cens hommes des vieilles compagnies de Naples, les plus braves et les mieux montés qui sortirent jamais du royaume, si bien armés, si brillans d'or et d'argent, et si bien ornés et empanachés de grandes et belles plumes à la manière des anciens soldats et legionnaires romains, auxquels ils se peuvent egaler en toute manière; de sorte qu'à present la Flandre ne peut plus tenir, puisque cette brave cavalerie est jointe avec notre infanterie espaignolle, qu'on peut appeler la fleur de toutes les autres nations, sans faire tort pourtant aux soldats françois, qui certainement sont braves; mais où sont les soldats espaignols, tous les autres doivent caler[1] avec raison, comme vous[2] le pouvez bien savoir[3], puisque vous les avez vus et pratiqués, comme je le connois à votre maintien et à votre discours soldatesque[4]. »

1. Se taire, se soumettre. Nous avons *calar* avec ce sens en langue d'oc.

2. Comme *Votre Grâce* le peut bien savoir.

3. Comme je le connais à son costume et à son parler militaire. *Son* se rapporte à Votre Grâce. — Bien qu'on ait conservé ici la moins défectueuse des deux traductions connues, il s'y trouve encore bien des inexactitudes; les relever toutes dépasserait les limites de notre cadre.

4. De Flandes, señor. — Y que nuevas? leur repliquay-

Considerez, s'il vous plaist, où ces gens m'allerent faire et prendre leur comparaison! Comme de vray, parmi ces belles antiquités de Rome, il n'y a rien encor de si beau à voir que ces braves legionnaires romains avec leurs habillements de teste, tant couverts de plumes[1], les unes haussantes, les autres penchantes. Et si telle veue estoit agreable, elle estoit bien autant effroyable par la représentation des horribles testes et grandes gueules de lions, et autres bestes espouvantables, qu'ils portoient naïfves[2] avec leurs peaux, ou faisoient engraver pour les representer sur lesdits habillemens et casques.

Par ce dire de ce soldat vous voyez, et par ceste rodomontade precedente, comme les soldats espaignols se sont donnés et assurés

je.—No otras, señor, me dirent-ils, sino quando somos partido, ay seis dias, vinieron al principe de Parma mil y docientos hombres de armas de las viejas compañias de Napoles, las mas bravas de valor y de cavallos que salieron jamas del reyno, tan bien armados tan lucidos de oro y de plata, tan bien ataviados y emplumados de grandes y gentiles panachos, á manera de los antiguos soldados y legionarios romanos, á los quales se pueden igualar en todo : de modo que ahora la Flandes no ha que tener, pues que esta brava cavalleria esta juntada en nuestra infanteria española, que se puede decir la flor de todas las otras naciones, sin gastar (digo yo) la honra de los soldados franceses, que en verdad bravos son. Mas adonde son los soldados españoles, todos con razon deben callar, como Vuestra Merced lo puede bien saber, puesque los habeis praticados y tratados, como yo lo conosco en su trage y hablar soldadesco.

1. Les centurions d'infanterie et les cavaliers avaient seuls des plumes ou des cimiers.

2. C'est la *galea pellibus tecta* qui distinguait le *signifer* (porte-enseigne) seul. — Une peau *naifve* était une peau conservée au naturel, sans accessoire.

de tout temps la gloire d'estre les meilleurs de toutes nations. Et certes ils ont raison d'avoir ceste opinion et creance, car les effets s'en sont ensuivys.

Ce sont esté eux, qui, depuis cent à six vingts ans en ça, ont conquis par leur valeur et vertu les Indes occidentales et orientales, qui sont tout un monde complet.

Ce sont esté eux qui nous ont tant de fois combattus, battus et rebattus, au royaume de Naples, et puis nous en ont chassés.

Ce sont esté eux qui en ont tout de mesmes faict en l'estat de Milan, qui nous avoit cousté tant de sang et de moyens pour l'avoir, et nous en ont frustré en nous ostant nostre ancien patrimoine[1].

Ce sont esté eux qui, non contens de ces biens ravis à nous, ont passé en Flandres, et venus en France pour essayer à nous chasser de nos foyers; mais, ne pouvant, nous ont faict de grands maux, nous ont pris de nos villes, nous ont donné des battailles et gaigné sur nous, et nous ont faict mourir je ne sçay combien de cens mille hommes : aussi leur en avons-nous bien faict mourir des leurs.

Ce sont esté eux qui sont venus au bout des Allemans, et leur ont mis le joug en la guerre d'Allemaigne, chose non encor ouye ny veue ni faicte des le grand Jules Cesar, ny des autres grands empereurs romains.

[1] Le mariage de Valentine de Milan avec un fils du roi de France Charles V avait donné des droits à sa descendance sur le duché. D'où les guerres continuées par Louis XII et François Ier.

Ce sont esté eux qui, suivant la devise de leur grand empereur Charles, de *passer plus oultre*, ont traversé les mers, ont donné dans l'Afrique, pris leur principale ville et forteresse, Tunis et la Gollette.

Ce sont esté eux qui ont passé en Barbarie, ont pris le royaume d'Oran, les villes d'Afrique et de Tripoli, Belys et son Pignon[1], et qui eussent faict davantage sans le barbare element de mer et du ciel, non pas plus doux ny piteux que l'autre, qui les empescha soubs leur empereur, ostant occasion de prendre le royaume d'Alger, qui estoit emporté, ne faut point douter, si ces deux elemens tant soit peu eussent voulu favoriser et incliner à ces entreprises.

Ce sont esté eux lesquels, par petites poignées de gens enclos dans les citadelles, rocques[2] et chasteaux, tiennent et ont tenu en bride, et ont donné les loix aux potentats de l'Italie et aux estats de Flandres, et en plusieurs endroicts de la chrestienté jusques à la Barbarie, Morée et autres pays infidelles, voire jusques en la Transylvanie (soubs ce brave Castaldo), et Hongrie et Boesme.

Ce sont esté eux lesquels l'empereur Charles, au plus fort de ses affaires et combats, quand il s'en voyoit entourné seulement de quatre ou cinq mille, se tenoit du tout invin-

1. Peñon de Velez, poste fortifié sur la rive marocaine.— Pignon garde ici le sens de *grand rocher* qu'il avait en langue d'oc, car un rocher protégeait le port.

2. *Rocque* se disait du réduit qu'on taillait dans la roche pour la défendre comme de la roche elle-même.

cible, et hasardoit et sa personne et son empire, et tous ses biens soubs leur valeur seulement. Et disoit souvent que le succès de ses guerres reposoit sur les mesches allumées de ses arquebusiers espaignols[1]. Car certainement, de ce temps, ils en ont emporté le prix, et si nous en ont appris l'art et les premieres leçons; car avant eux, nous n'usions que d'arballestes[2], et n'avions pas l'esprit de nous accommoder et approprier des arquebuses.

Ce sont esté eux qui, en nostre temps et à nos veues, ont remis, soubs la conduite de ce grand duc d'Albe, qu'ils appeloient leur pere, en un tour de main, toute la Flandres rebellée à leur seingneur[3].

Ce sont esté eux desquels environ mille à douze cens, en ceste mesme guerre en Zellande, traverserent un bras de mer d'un quart de lieue large, estant basse, sans autres armes que leurs épées qu'ils tenoient en leur bouche,

1. La suma de sus guerras era puesta en las mechas encendidas de sus arquebuzeros españoles.

2. Les arquebusiers espagnols étaient bons, mais ils ne nous avaient pas appris l'usage des armes à feu portatives. Dès le milieu du quinzième siècle les communes de France avaient leurs compagnies de coulevriniers bourgeois. Les coulevrines à mains ont été des arquebuses primitives. Des coulevriniers postés aux ailes de l'armée française avaient contribué au gain de la bataille de Fornoue. L'arquebuse, connue au quinzième siècle en France, n'était employée que comme bouche à feu de petit calibre; elle prit ensuite la place de la coulevrine, qui cessa d'être une arme portative.

3. L'admiration pour l'Espagne mène Branthôme un peu loin, ici comme ailleurs. Quand le duc d'Albe obtint son rappel (1572), il désespérait de la réduction complète des Flamands.

allerent deffaire environ quatre ou cinq mille Zellandois de commune[1], qui les attendoient sur le bord de propos deliberé, et les mirent tous en pieces. Grand miracle de main, certes !

Ce sont esté ceux là qui ayderent don Jehan d'Austrie à gaigner ceste belle et signallée battaille de Lepanthe. Ce sont ceux là encor qui, avec ce grand capitaine le prince de Parme, ont faict trembler toute la France, et longtemps tenue en allarme[2].

Ce sont esté ceux pour lesquels ce grand et mesmes empereur Charles s'humilia à l'Espaigne, lorsqu'estant party par mer de Flandres, pour y aller finir ses jours convertis, s'estant desembarqué à Laredo[3], port vers Biscaye et y prist terre, on dict qu'il s'agenouilla aussy tost. Et remercia Dieu de ce qu'à ses derniers jours il luy avoit faict ceste grace de pouvoir encor revoir ce pays, lequel par dessus tous autres il avoit anymé, pour luy avoir aydé à estre parvenu à l'empire; et à une si haute grandeur qu'il avoit eu en son temps; attribuant, après Dieu, à la nation espaignolle toutes ses victoires et triumphes. Et proffera ces parolles : « Dieu vous garde et vous maintienne, ô ma chere mere ! Comme je suis sorti nud du ventre de ma mere, de mesme nud je me tourne vers vous comme vers

1. De milices communales.

2. Rappel un peu enflé des campagnes heureuses d'Alexandre Farnèse, commencées en 1590, terminées en 1592, lorsqu'il fut blessé à mort devant Caudebec.

3. Laredo, province de Burgos.

ma seconde mere, à qui, en reconnoissance de tant de grands bienfaits que j'ay reçus de vous, ne pouvant pour le present faire ni mieux ni davantage, je fais present de ce pauvre corps infirme et de ces pauvres os secs et debiles[1].

Ainsy, ayant parlé les larmes aux yeux, il salua très courtoisement tous les seigneurs qui estoient venus au devant de luy; et, s'acheminant peu à peu par terre à son monastere, il passa à Vailledollid où il veid son petit-fils et filleul, Charles le prince d'Espaigne, à qui il fit de fort belles leçons pour ensuivre ses prédécesseurs. Considerez, s'il vous plaist, l'humiliation de ce grand empereur ! luy qui, en son temps, avoit cru, par maniere de dire, que la terre n'estoit pas assez digne de le porter, s'agenouiller à elle! Hélas! il ne l'eust pas faict, si la vieillesse, la malladie, et l'indisposition, qui font humilier les plus orgueilleux, ne l'y eussent poussé.

Ce sont esté ceux, et sont encor, par lesquels le grand roy d'Espaigne donne terreur à tous ses ennemys, soient cachés, soient descouverts, que quand on parle qu'il y a en son armée seulement huict mille Espaignols

1. Dios os salve y guarde (*a*), o mi querida madre. Como desnudo soy salido del vientre de mi madre, y como desnudo tambien me vuelvo á ti, como á mi segunda madre, á laqual, en favor de tan grandes merecimientos (*b*) que yo he recebido de ti, no podiendo por ahora, ni mas, ni mejor, yo le hago un presente de este pobre cuerpo enfermo, y de estos pobres huesos secos y debilitados.

(*a*) Dieu vous sauve et garde.
(*b*) A qui pour le plaisir de tant de choses méritoires.

naturels[1], on s'oste de là, et faict-on place.

Et, ce qui est plus à remarquer en toutes ces belles factions[2], c'est qu'ils n'y sont allés, ny ne les ont exploictées par des montaignes, grands monceaux et nouées[3] d'hommes, mais par de petites troupes. Car il ne s'est jamais trouvé dix mille Espaignols naturels tout à un coup ensemble, que la plus grande ne montoit pas à plus de huict à neuf mille; desquels, en quelques combats désastreux pour eux et battailles infortunées, quelque grand carnage qui ait esté, jamais on n'a veu, ny leu, ny ouy qu'on ait trouvé estendus morts sur la place trois mille Espaignols, et n'en desplaise aux battailles de Ravenne et de Cerizolles, assez malencontreuses et sanglantes pour eux. Certes, il en mourut près de trois mille à Saincte-Maure en Dalmatie, assiegés des Turcs; mais ce fut par une longueur de siege, par une grande fatigue et famine du dedans, et par faute de secours, après avoir faict si bien; mais pour le coup de main, il en mourut peu, je dis en combattant. Au siege et prise de Castromoro, il en mourut aussy force, fust ou du fil de l'espée ou à la cadene[4]. Au siege de Metz, il en mourut aussy une grande quantité; mais le ciel leur fit bien autant de mal que les hommes; si bien que l'on dict que l'empereur Charles estant devant et ayant

1. Espagnols de race.
2. Tous ces beaux faits..
3. Mot à rapprocher de *noual :* tertre, monticule (Limousin) qui convient au sens du passage.
4. Soit au fil de l'épée, soit à la chaîne des galères.

demeuré environ quinze jours dans son lict, mallade de ses gouttes, sans visiter ses tranchées, et s'estant levé pour les voir, et recogneu la batterie et les bresches qui avoient esté faictes, s'estonnant et bien fasché, il se mit à dire assez hault : « Et comment n'entre-t-on point là dedans? Ah! je vois bien que je n'ay plus d'hommes à côté de moi[1]! »

Il y eut quelques soldats là presens qui ouyrent cela; et, fort faschés de telles parolles, respondirent : « Sacrée majesté, ne vous plaignez point de nous autres : vous avez encor quelques hommes, et des plus braves; mais nous ne pouvons pas combattre le ciel comme les hommes[2]. » L'empereur, les regardant en pitié, haussant les espaulles, dict seulement : « C'est la vérité; Dieu est plus puissant que nous[3]. » — Et leur fit donner le vin.

Mais de quoy m'amuse-je tant à escrire la louange de ces braves hommes, veu que d'eux-mesmes ils le sçavent publier, à mon advis, et ne les cachent nullement; car, si leurs beaux faicts s'estendent seulement d'un doigt, ils les rallongent de la coudée. Ils ont raison; aussy,

1. Y como no se entra alla dentro? Ha! bien veo yo que no tengo mas hombres!

2. Sacra Magestad, no os quejeis de nosotros. Si, teneis aun algunos hombres y de los bravos; mas no podemos combatir el cielo como los hombres (*a*).

3. Es verdad; Dios es mas poderoso que nosotros (*b*).

(*a*) Dans ses *Couronnels*, Branthôme en fait dire autant aux soldats de Pierre de Navarre sur le champ de bataille de Ravenne.

(*b*) Que nous autres. Façon de parler encore en usage dans le midi de la France.

à bien faire bien dire[1]. Et si j'ay veu remarquer à des grands personnages et capitaines que peu souvent eux, estans en troupes, ont failly de leur devoir et valleur, sinon dernièrement à la prise de la Gollette, faicte par l'Ouchaly[2], qu'il prist en trente et un jours, comme l'Espaignol l'avoit gardée trente et un ans; en quoy l'Ouchaly avant qu'y aller le dict au grand seigneur : qu'il la prendroit en autant de jours comme on l'avoit gardée d'années, qui estoient trente et une (j'en fais le discours ailleurs); à quoy il ne faillit. Mais certes les Espaignols pour le coup y eurent un grand blasme, et offenserent grandement leur belle et antique valeur et reputation; car tout à coup sortirent de la garnison quatre cens Espaignols (c'estoit trop), qui s'allerent jetter dans le camp de l'Ouchaly, et se renierent.

Et ne tiens ce conte de moy, mais de feu M. de Savoye (et qu'il est assez commun aussy); car, luy estant à Lyon, ayant accompaigné le roy à son retour de Pouloigne, nous l'estant allé voir un jour, M. de Strozze et moy, et luy ayant demandé des nouvelles de la Gollette, car en ceste saison elle estoit assiégée, il nous dict : « Venez vous-en demain au matin disner avec moy vous deux, et disnerons à part tous seuls ensemble. J'attends mon courrier, qui sans faillir viendra à ce soir ou ceste nuict, et je vous en diray. »

1. Proverbe populaire au seizième siècle, mais non avec le sens de forfanterie que lui donne l'auteur.

2. Le Kodjah Siman-pacha, renégat italien, devenu grand visir, qui reprit la Goulette et Tunis.

Lendemain nous n'y fallismes, qui nous conta [1] la prise, et la faute grande de ces Espaignols ainsy retirés de leur devoir et reputation, dont il estoit très en despit : et dict que les soldats espaignols en une si grande multitude n'avoient erré jamais, ny faict telle veillaquerie [2] que celle-là, et qu'ils faisoient grand tort à leurs compaignons; et pour une telle si énorme faute, il ne falloit blasmer le reste, car ils avoient tousjours si bien faict en toutes parts qu'ils avoient esté, qu'à jamais ils méritoient une éternelle gloire; et que, de ce que de ses yeux il avoit veu, il ne pouvoit dire autrement : que c'estoient les meilleurs soldats du monde, et plus dignes pour la guerre et pour en porter mieux toutes les fatigues. Et allegua qu'à la guerre d'Allemaigne il veit huict cens soldats espaignols desfaire douze cens chevaux en campaigne et plene rase; cela se lit aussi [3].

Je n'aurois jamais faict si je voulois par trop m'arrester sur les vertus et louanges de ces gens-là. Je retourne à mon prix [4] faict de leurs rodomontades.

Lorsque nous autres François fusmes à Malte pour le secourir, le roy d'Espaigne, comme bon catholique, brave prince certes, y envoya neuf à dix mille hommes de guerre pour le secours, soubs la conduicte du marquis de Pes-

1. Nous n'y manquâmes pas le lendemain qu'il nous conta.
2. Tel manque de foi et d'honneur.
3. Et c'est écrit aussi ailleurs.
4. A l'appréciation que je fais.

cayre, dernier mort[1], brave et gentil seigneur, nostre capitaine general, et tenant fort de ses predecesseurs. Je vins à demander à un soldat espaignol qui me paroissoit galant[2] par dessus tous les autres : « Monsieur, de combien de soldats est composée cette armée ? — Monsieur, me répondit-il, je vous le dirai. Il y a trois mille Italiens, trois mille Allemands et six mille soldats[3]. » Voyez un peu et considerez quelle responce; car les Italiens et Tudesques, il ne les compte poinct pour soldats. Quelle gloire pour eux, et quel mespris[4] pour les autres ! Si est-ce que les Italiens leur firent la honte toute entière à ceste expedition de la Gollette; car, estans resserrés dans un fort tout auprès, qui avoit esté faict à la haste, et commandés par Pagan Doria et Gabrio Cervellon, et eux pouvans estre de cinq à six mille, tindrent bon, longtemps après la Gollette prise, et combattirent très bien, et y acquirent grand honneur, ainsy que monseigneur de Savoye nous conta, et que ce seul coup les pouvoit advantager sur les Espaignols et non jamais d'autre. — Cela disoit-il fort à la gloire desdicts Espai-

1. Mort en dernier lieu. Cette défense de Malte était celle de 1567.

2. Vaillant homme.

3. Señor, de quantos soldados es compuesta esta armada ? — Señor, me respondit-il, yo lo diré : hay tres mil Italianos, tres mil Tudescos, y seis mil soldados.

4. Le mépris ne ressort pas positivement des termes, qui peuvent correctement s'interpréter ainsi : *Nous sommes six mille soldats, plus trois mille Italiens et trois mille Allemands*. Comme on s'adressait à lui en espagnol, l'Espagnol jugeait inutile de se qualifier tel.

gnols, disant et affirmant que les Italiens ne les avoient jamais surpassés que ce coup; mais ouy bien les Espaignols, les Italiens[1] en mille endroicts.

Surquoy il nous fit un conte qu'il tenoit d'aucuns vieux capitaines, que, lorsqu'il fallut à Anthoine de Leve s'aller jetter dans Pavie, que le roy Françoys I alloit assiéger, il demanda surtout à M. de Bourbon, à Charles de Lannoy et au marquis de Pescayre, que sa garnison fust complette et parfaicte du tout des bandes espaignolles; mais on ne luy octroya que quatre cens Espaignols, et le reste Tudesques et Italiens; et mesmes les capitaines et soldats espaignols lui refuserent à plat qu'ils n'y iroient point, encor qu'il fust fort aymé et cogneu d'eux; car, disoient-ils « que les compagnies espagnoles ne devoient, en aucune manière, être employées à la garde des villes; mais qu'on en devoit faire un corps d'un ordre invincible, et les garder pour les choses incertaines, difficiles et perilleuses de la guerre[2]. »

C'est bien se louer cela; mais aussy ils avoient raison; car, tant que ce corps de soldats espaignols a esté bien ferme, solide et bien joint ensemble, ils s'en sont bien faict accroire; et mesmes ceste fois là, car ils furent le prin-

1. Mais, bien entendu, les Espagnols avaient surpassé les Italiens en mille autres endroits.

2. Que las compañias españolas en ninguna manera debianse repartir por guardias de ciudad: si no, que debian ser adjuntadas en un cuerpo de orden invencible, guardadas por las cosas inciertas, dificiles y escabrosas (*a*) de la guerra.

(*a*) Scabreuses.

cipal gain de la bataille de Pavie, conduicts par leur brave marquis de Pescayre. Aussy, lorsqu'il eut fait rompre le parc[1], et qu'ils commencerent paroistre dans le champ de bataille, ils commencerent tous à crier : « Voici le marquis avec ses Espagnols[2]. »

Aussy eux et luy se raportoient si bien ensemble en toutes façons, que jamais ils n'ont esté battus ensemble, tant leurs creances des uns et des autres se correspondoient[3], si bien qu'ils ne se contredisoient en rien quand il falloit quelque chose de beau. Si que souvent, estans prests à se amutiner pour leurs payes, aussy tost qu'il les avoit arraisonnés le moins du monde ils estoient aussy tost gaignés : mesmes qu'un jour, les voulant mener à une entreprise en l'estat de Milan contre nous, et aucuns se mutinans, et demandans deux payes avecques les Tudesques qui en demandoient de mesmes, M. le marquis ne leur ayant dict que ce seul mot : qu'il ne s'attendoit nullement d'eux, ny de leur brave courage, aucun refus, « non pas seulement pour faire trembler l'Italie et la France, mais encore pour leur faire la loy[4] »; soudain tous d'une voix se mirent à crier : « Allons, allons où vous voudrez ! les soldats espagnols ne vont point à la guerre en ouvriers, selon la coutume des soldats mercenaires, mais pour gaigner de la

1. Lever le camp, rompre son enceinte.
2. Aqui esta el marques con sus Españoles.
3. Tant leur confiance mutuelle était réciproque.
4. Para hacer tremar la Italia y la Francia, mas para poner leyes.

gloire, des triomphes, des victoires et de la reputation[1]. »

Parlons un peu d'aucuns particuliers.

Je vis à la cour de Madrid un brave soldat qui avoit une très belle façon. Il estoit Gascon, mais fort espaignollisé, et nourry de longue main parmy les bandes espaignolles, et s'estoit desbandé de sa compaignie pour quelques affaires qu'il avoit à la cour, ce me disoit-il. Et, le voyant ordinairement se pourmener dans la cour et parmy la ville sans espée, je luy demandis pourquoy il ne portoit point l'espée, luy qui estoit soldat. Il me respondit en espaignol : « Monsieur, c'est que je crains la justice, parce que mon espée est si carnaciere, qu'à chasque pas elle me donneroit la peine de la tirer hors du fourreau, et, une fois tirée, on ne verroit que carnage et que sang[2]. »

Celuy là n'est pas mauvais, et l'espée encor plus mauvaise[3]. Aux premieres guerres civiles, que nous tenions Orleans assiegé, un jour que nous passions par le cartier des Espaignols[4],

1. Vayamos, vayamos adonde quereis: que los soldados españoles no van á la guerra como obreros, segun el uso de los soldados mercenarios; sino á ganar gloria, triunfos, victorias y reputacion.

2. Señor, yo tengo miedo de la justicia, porque mi espada esta tan carnicera, que á cada paso me daria priesa de sacarla fuera; y, sacada una vez, no haria otra cosa que carne y sangre (*a*).

3. C'est-à-dire, ce conte n'est pas mauvais et cette epée est des plus amusantes.

4. Ils servaient comme auxiliaires dans les troupes commandées par le duc de Guise en 1563 devant cette place.

(*a*) Que chair et sang, chairs sanglantes.

M. de Maisonfleur, qui estoit un fort gallant et gentil cavalier, et moy, nous vismes un soldat espaignol qui avoit un debat avec une pauvre femme revanderesse d'harans. Et y avoit plus de crieries entre luy et elle, que vous eussiez dict qu'il estoit question d'une grande somme : enfin, c'estoit pour deux harans blancs, si bien qu'il vouloit frapper la pauvre femme. Maisonfleur se voulant faire de feste[1], s'advança pour luy en dire un mot de remonstrance. Luy, regardant desdaigneusement Maisonfleur, ne luy dict autre chose, sinon que : « Qui estes-vous donc, vous qui m'adressez la parole[2]? » Maisonfleur, qui parloit fort bon espaignol, luy respondit : « Je suis capitaine[3]. » L'autre luy repliqua, après avoir songé un peu en soy et regardé en terre : « Eh bien, allez-vous-en à tous les diables avec vostre capitainerie, et me laissez en repos[4] »; et passe oultre. Maisonfleur demeure estonné, et non pourtant sans en faire colère face, mais riante. Car moy je luy dis aussy tost : « Par Dieu! Il la vous a donné belle, et vous a faict vostre compte prestement en trois gettons. Il n'a pas faict grand cas de vostre qualité. Aussy estiez vous bien à loysir[5] de vouloir, vous François, entreprendre de cor-

1. Voulant s'amuser.
2. Pues, quien sois, os que hablais?
3. Yo soy capitan.
4. Pues, vayase à todos los diablos con sus capitanerias, y no me digais nada (*a*).
5. Aussi perdiez-vous bien votre temps.

(*a*) Et ne me dites rien.

riger un soldat espaignol en son cartier! »

Je vis une fois à Cremone un soldat espaignol de fort belle façon, qui ne portoit point d'espée par la rue; et ainsi que nous nous vinmes arraisonner, je luy demande pourquoy il n'en portoit, et si la justice de la ville le luy avoit prohibé; il me respondit : « Non, monsieur; la justice de cette ville n'a que voir sur moi, parce que je suis un vieux soldat qui me suis signalé et bien distingué dans nos compagnies; mais je me suis à moi-mesme fait cette loy, parce que je suis si prompt à la main que, pour le moindre vent qui me passe par les oreilles, je me tourne sur-le-champ, je mets la main à l'espée, et le premier qui se rencontre meurt à son malheur, comme cela m'est arrivé quatre ou cinq fois en me promenant par les rues. De sorte que, pour ne point tomber entre les mains de notre alguazil, ni en peril de ma vie, j'ai fait vœu à Dieu de ne plus porter l'espée que quand j'irai en campagne, ou quand je monterai la garde[1]. »

Un soldat canarien de l'isle des Canaries,

1. No señor; la justicia de esta ciudad no ha que ver sobre mi, porque soy soldado viejo señalado, y en compañias bien adventajado; mas, yo mismo me soy ordenado la pragmatica, porque soy tan presto de mano, que por el menor viento que me pasa por las orejas, yo luego vuelvo, y meto la mano á la espada, y lo primero que se me topa muere á su mal hora, como quatro ó cinco veces me ha acontecido así por las calles paseando me. De manera que, por no caer en las manos de nuestro alguazil, y en peligro de vida, he hecho voto á Dios de no traer mas espada, sino quando vamos á la guerra, ó éntramos de guardia.

mais pourtant espaignollisé et affiné par les bandes espaignolles, allant en un assault, son capitaine le voyant pasle et tremblant, luy reprocha qu'il trembloit et qu'il avoit peur. Il luy respondit d'une belle asseurance : « Mes chairs, comme humaines et sensibles, tremblent parce que mon cœur, brave, vaillant et déterminé, les conduit et les entraîne dans un péril d'où il n'y a plus à revenir[1]. Ce soldat estoit bien dissemblable à plusieurs qui font bonne mine allans aux combats, mais dans l'âme ils tremblent.

Un autre soldat en menaçant un autre, luy dict : « Si je te prens, je te jetterai si haut, que tu trouveras la mort avant la chute[2]. »

L'autre disoit mieux : « Qu'à tous les Mores qu'il tuoit il leur coupoit les testes, et puis les jettoit si haut, qu'avant qu'elles retombassent elles estoient à demi mangées des mouches[3]. »

Un autre louoit encore sa force d'une autre façon. « En prenant un homme et lui donnant un coup de pied, je l'enleverai de deux ou trois lieues, et, avant qu'il en retombe, je veux qu'il se passe une année[4]. » Pensez qu'il l'eust si bien endormy de sa boutade, qu'il

1. Tremen las carnes, porque como humanas y sensibles, el mi bravo, valiente, y determinado corazon las lleva y las trae al postrero paso (*a*), donde mas no ha de volver.

2. Si yo te tomo, yo te echaré tan alto, que mas presto sentiras la muerte que la caida.

3. Que de tantos Moros que mataba, les cortaba las cabezas, y despues las echaba tan alto, que antes que volviesen, venian medio comidas de moscas.

4. En tomando un hombre, dandole un punta-pie, lo

(*a*) Au dernier pas; au pas suprême.

luy eust fallu autant de temps à s'esveiller et se remettre [1].

Ceste force n'est pas moins grande que l'autre qui dict après la bataille de Lepanthe : « En la bataille de Lepante, lorsqu'etant avec dom Juan dans sa gallere, nous investismes la gallere royale [2] des Turcs, je ne ramassai point toute la force de mon bras : cependant de mon espadon je poussai une petite estocade qui fut si avant au fond de la mer, qu'elle penetra jusqu'aux enfers, et y frisa la moustache de Pluton [3]. »

Taisons ces ridicules et fausses rodomontades, et parlons d'une vraye et de faict. Du temps de nos guerres de Lombardie, que les imperialistes avoient assiegé, soubs Prospere Columna, le chasteau de Milan, M. de Lautreq vint de dehors pour donner secours; et ce fut lors que ledict Prospere fit ce beau traict pour l'empescher, dont j'ay parlé ailleurs faisant mention de luy [4]. Et, ne pouvant, se

enviaré dos ó tres leguas hácia arriba; y antes que vuelva, quiero que quede un año.

1. La réflexion paraît aussi dépourvue de sel que la rodomontade.

2. Dans sa galère amirale, nous attaquons la galère amirale du Turc.

3. En la batalla de Lepanto, don Juan estando en su real, envestimos con la galera real del Turco; yo no meti gran fuerza en mi brazo, y tiré con mi montante una pequeña cuchillada, que fué tan hácia al fondo de la mar, que profundió el infierno, y cogió la punta de la nariz à Pluton (a).

4. Voyez *Capitaines étrangers*, ch. XII.

(a) Qu'au fond de l'enfer, je coupai le bout du nez de Pluton.

campa devant, faisant quelque forme de forcer la tranchée de l'ennemy, ce qu'il ne fit. Cependant qu'il demeura là devant campé estant en soucy de prendre langue de l'ennemy [1], duquel il n'en avoit aucune, il fut faict cas [2] audict Prospere qu'il y avoit là parmy les bandes espaignolles un soldat espaignol qui s'appelloit Lobo [3], qui estoit le meilleur ingambe et le plus grand coureur qu'on sceust voir; car, ayant un mouton sur ses espaulles, il eust couru contre le meilleur coureur quiconque, fust sans aucune charge. Cela pleut audict Prospere; et, pour ce, l'ayant envoyé querir, luy desclare le service qu'il désiroit tirer de luy pour le service de l'empereur, et qu'il falloit qu'il essayast avec ses bonnes jambes sçavoir ce que l'ennemy faisoit. Soudain Lobo luy promit qu'il feroit merveilles, et prit avecques luy un sien compaignon d'armes, gentil soldat espaignol, bien ingambe aussy comme luy, et sur tout fort adextre et prompt à charger son harquebuse et à tirer une harquebusade. Ledict Lobo va près du champ de l'ennemy de nuict, et là rencontre en sentinelle perdue un grand et demesuré advanturier françois, qui ayant demandé : *Qui va là?* Lobo soudain à luy, et le saisit, et le charge sur ses espaulles comme un mouton, et soudain reprend sa route vers son camp, et s'y retire avec l'escorte de son

1. D'avoir des nouvelles de l'ennemi.
2. On signala.
3. Lupon, disent d'autres textes, mais Lobo et Lupon sont deux formes du nom de Loup.

compaignon, qui tira trois fois avant[1]. Il arrive seurement avec sa charge au sieur Prospere, qui, le voyant arriver, se mit à rire, et tous les capitaines, d'un tel exploict, bien-admirable certes. Et, ayant interrogé l'advanturier, prit telle langue et advis qu'il peust de luy; après le renvoya à son camp sans luy faire mal, et fit bien rescompenser Lobo et son compaignon. Voylà une belle force d'homme et une belle dexterité, et de son compaignon et tout. Ceste rodomontade vaut bien autant que les autres de paroles, et voylà aussy de terribles forces! j'aimerois autant ouyr parler des forces d'Hercules, ou bien du rhinocéros de l'amphitheatre de Martial, qui se jouoit d'un taureau comme d'une pelotte, et le jettoit aussy haut, ainsy que le porte le vers :

Quantus erat cornu cui pila taurus erat.

Un autre, ayant querelle contre un autre, alloit disant partout : « Connoissez-vous un tel, ou estes-vous son ami? Priez Dieu pour lui, car il a pris querelle contre moi[2]. »

Comme l'autre, qui disoit : « Ce sont mes messes que de faire des balafres, de tuer des hommes et de casser les mâchoires à une p...[3]. » Ce dernier est d'une grande vaillance!

1. Avant son retour au camp espagnol.

2. Conoces un tal, ó es su amigo? Ruegue à Dios por él, porque tiene pendencias conmigo.

3. Estas son mis misas, hacer cuchilladas, y matar hombres, y quebrar las muelas á una puta (*a*).

(*a*) La messe étant dite à jeun, cela revient à dire : chaque

Lorsque l'empereur passa par France, il y eut un capitaine espaignol avec luy, qui, voyant entrer un jour le chevallier d'Ambres, bravasche autant ou plus comme luy, et avec cela très vaillant, il vint demander à un autre : « Monsieur, ce cavalier est il aussi vaillant qu'il est fier[1] ? » Et luy estant respondu qu'ouy : « Par Dieu, dit-il, il peut donc se comparer à moi[2]. »

Ce chevalier d'Ambres, ayant entendu ceste parolle, vouloit fort s'aller esprouver contre luy, sans la deffense que le roy avoit faicte de ne quereller aucun Espaignol. M. de Bussi avoit cela que, s'il fust venu à la cour quelque brave nouveau, de le quereller et se battre contre luy.

Un soldat espaignol disoit : « Je ne sçai que faire pour consoler mon espée, qui se plaint de moy, et qui se desespere de ce qu'il y a si longtemps que je la fais reposer, et qu'elle ne remporte aucun avantage sur ses ennemis[3]. »

Voylà une bonne espée, et aussi bonne que de l'autre, qui disoit de la sienne, en la tirant à demy : « O espée ! si tu sçavois parler, tu dirois combien tu as tué d'hommes[4] ! »

Un autre, que l'on louoit devant luy, il

matin, avant mon premier repas, j'ai blessé et tué des hommes et cassé les machoires d'une p...

1. Señor, este cavallero es tan valiente como es bravo?

2. Juro á Dios que se puede igualar á mi.

3. Yo harto tengo que hacer en consolar esta mi espada, que no se quexe de mi y desespere, porque ha tantos dias que la hago holgar, y que no saca fruto de sus enemigos.

4. O espada, si supieses hablar, dixeres quantos hombres matasteis.

dit : « Il n'est pas necessaire de raconter ma valeur et mes exploits, parce que tout le monde les sçait [1]. »

Un autre, qui contoit ses vaillantises, disoit : « En Sicile j'ai tué deux voleurs, en Sardaigne trois, à Naples deux, et trois en Lombardie ; de manière qu'à bien compter ce sont dix. Et puis je ne les escris point, mais je m'en souviens bien, parce que j'ay une excellente memoire ; de maniere qu'on ne parle d'autre chose que de ma vertu, de mes gestes et de mes actions, qui me font craindre des hommes et tellement aimer des femmes, qu'en passant dans les rues elles tirent toutes mon valet par le manteau, et on les entend lui demander par derrière : « Qui est ce cavalier si « beau [2] ? Est-ce don Juan de Mendoza ? — « Non, repond mon valet, mais c'est son frere. » Et elles repondent : « Voyez comme ses che- « veux et sa barbe conviennent bien ensemble [3]. « Oh ! qu'heureuses sont celles qui possedent [4] « son amour ! » Et entr'elles [5] elles prient mon valet de trouver moyen de m'introduire chez elles ; de sorte qu'elles me sont importunes de me prier et aimer, parce que, pour accomplir leurs desirs, je derange mes affaires et mes combats [6]. » Voilà un bel Adonis ! Et

1. No hay necesidad de contar mi valor y virtudes, que todo el mundo las sabe.

2. Si brave, si bien fait et si beau.

3. Sont bien plantés.

4. Qui obtiennent.

5. Et toutes prient.

6. En Sicilia he muerto dos salteadores, en Sardeña tres, en Napoles dos, y tres en Lombardia ; de manera que, segun

pensez qu'il estoit aussi laid qu'un beau diable.

J'aymerois autant un autre, lequel battoit son page ou laquais, et luy disoit : « Dis, bélître[1] ? combien de fois t'ai-je defendu de publier à chaque pas ma valeur, de peur que les femmes en t'entendant ne se perdent pour moy, et que je ne fusse plus empesché à leur faire connoître la grandeur de mon courage qu'à prendre des villes et tuer des ennemis[2] ? » Voilà un plaisant badin.

Feu M. de Strozze et moy, ainsy qu'une fois en Italie nous interrogions un soldat espaignol qui nous vint accoster, et luy demandions son nom, il nous dict qu'il s'appeloit don Diego Leonis, « parce qu'il avoit tué trois

buena cuenta, son diez. Pues no los escribí, mas acuerdome bien de ellos, porque tengo excelente memoria : de manera que no se habla de otra cosa que de mi virtud, de mis acciones y hazañas, que me hacen temer de los hombres y amar de las mugeres; de manera que paseando por las calles todas tiraban mi muchacho por la capa, y las entendia como por de tras le pedian : « Quien es este cavallero tan bravo, y dispuesto, y hermoso? Es don Juan de Mendoza? — No, respondia el muchacho, sino su hermano. » Y ellas respondian : « Mira como se ascientan bien los cabellos y la barba. O quan dichosas son las que alcanzan su amor! » Y todas rogaban mi muchacho que hallase forma como entrase en sus casas : de tal suerte que me son importunas de me rogar tanto y amar, porque para cumplir sus ruegos, descuydo mis negocios y mis guerras.

1. Le texte porte « Veillaque ». — Les deux mots ont d'ailleurs le sens de *coquin*.

2. Di, vellaco! quantas veces te he yo mandado que no andes á cada paso publicando my valor; porque, oyendolo las mugeres no se perdian por mi; de suerte que mas me cuesta mostrarlas la magnificencia de mi animo, que no en tomar las ciudades, y matar enemigos.

lyons en Barbarie[1] ». Je vous asseure qu'il ne s'en alla pas sans nous donner bien à rire, non seullement pour ce coup, mais pour beaucoup de temps après.

J'aymerois autant celuy qui se vantoit et disoit : « que dans les Indes il avoit cassé la jambe à un elephant. Encore osoit-il jurer que, s'il avoit mis un peu plus de force, il auroit poussé son bras jusqu'au cœur et aux entrailles de l'elephant, et les lui aurait fait sortir par la bouche[2]. »

Un jeune soldat espaignol estant interrogé comme estant si jeune, il avoit desjà les moustaches de sa jeune barbe si grandes, il respondit : « Ces moustaches sont venues à la fumée du canon, et c'est par cette raison qu'elles sont si grandes et qu'elles croissent si vite[3]. »

J'aymerois bien autant un capitaine espaignol, auquel estant demandé si sa compaignie estoit composée de vieux soldats, il dict : « que oui; qu'il avoit l'art de faire vieillir promptement les nouveaux soldats, non pas par la paye de plusieurs années, comme faisoient d'autres capitaines, mais en

1. Porque habia en Berberia matado très leones.

2. Que en las Indias habia quebrado un brazo á un elephante; y aun osaria jurar, que si hubiesse puesto mas fuerza, hubiesse pasado el brazo al elephante por el cuero y por las entrañas y las hubiesse sacado por la boca (*a*).

3. Estos bigotes fueron hechos al humo del cañon, y por esto crecen tan grandes y tan presto.

(*a*) Cette leçon paraît meilleure que celle où il est dit : *il eût passé le bras de l'éléphant par la peau et par ses entrailles*. C'est ce passage et bien d'autres qui nous donnent à penser que l'autre traduction est une traduction non revisée.

les exerçant par beaucoup de combats et par de continuelles escarmouches dans une honorable et profitable discipline de guerre[1]. »

Il avoit raison de dire cela ; car, coustumierement, ce ne sont les longues années que l'on faict aux armées qui font les bons soldats, mais les continuels combats et ordinaires exercices des escarmouches, et menements de mains[2]. Dont je desespere souvent, quand j'oy dire *tels et tels sont aux armées*, et mesmes aucuns grands[3]. Et qu'y font-ils, si non aller voir le general au matin, et luy donner le bon jour, s'en aller au cartier, jouer tout le long du jour, faire bonne chere, se donner du bon temps? Et tels y aura-il qui auront esté six ou sept fois en des voyages, qui n'auront tiré espée du costé; et eux arrivans à la cour, ou à leur patrie et maisons, font la mine ; et eux et leurs gens publieront qu'ils ont fait monts et merveilles, et auront tué Mardi-Gras[4]. Au diable s'ils ont tué une mouche ! Voylà comment les longues frequentations des guerres ne font pas les capitaines ny les bons soldats, mais le continuel maniement des armes, et la continuelle recherche des combats et des hasards.

Mais comment me suis-je perdu en ceste

1. Que si ; hacia él los soldados nuevos luego viejos. No era con las pagas de muchos años, como acostumbraban los otros capitanes, sino en muchas peleas continuas y escaramuzas, con honrada y provechosa disciplina de guerra.

2. Mouvements réglés de main, exercices d'adresse.

3. Et même en parlant de quelques grands personnages.

4. Et ils n'auront fait que tuer Mardi Gras. Allusion à la coutume de brûler le mannequin de Mardi Gras la veille du mercredi des Cendres.

digression, et m'esgare de mon premier theme de rodomontades? c'est tout un. Elle n'est point mauvaise, puisqu'elle est venue à propos : une autre fois, je l'eusse oubliée au bout de ma plume. Or, retournons à une plaisante et ridicule rodomontade d'un soldat espaignol, lequel se trouva au desarmer et au despouiller du roy François, à sa prise de Pavie; car il n'estoit pas fils de bon pere, ou de bonne mere qui n'en eust quelque lopin, les uns pour recompense d'honneur, et les autres pour celle du proffit. Or il advint que le bonheur tumba à ce soldat d'oster les esperons du roy; dont il s'en sentit si glorifié, que, partout où il alloit, il disoit : « Monsieur, n'avez-vous point entendu nommer et renommer celui qui osta les esperons dorés du roy François, quand il fut pris à Pavie? C'est moy-mesme[1]. »

C'est tout de mesmes d'un qui disoit : « Le roy don Ferdinand dit de grandes paroles à don Juan mon grand-pere : « Otez-moi « mes bottes[2] ». Voylà de belles rodomontades, et fort ambitieuses! Laissons-les là, et parlons-en d'autres.

Lorsque l'empereur Charles eut pris la Gollette, et qu'il fallut marcher parmy les sables chauds et steriles et avec grandes incommodités vers Tunys, s'aparurent à l'aude-

1. Señor, no habeis entendido nombrar y renombrar aquel que sacó las espuelas doradas del rey Francisco en Pavia, quando fué preso? Yo soy aquel.

2. Grandes palabras dixó el rey don Hernandes á don Juan mi abuelo : « Saca mis botas. »

vant de luy, pour l'empescher, environ trente mille Mores, tant à cheval qu'à pied. Il y eut un jeune soldat espaignol qui, s'estonnant de voir tant de gens tout à coup, commença à s'escrier : « Jésus! avons-nous donc à combattre contre tant de Mores[1]? » Soudain, un vieux soldat, marchant près de luy, luy remonstre : « Tais-toi, poltron[2]; plus il y aura d'ennemis, plus il nous en reviendra de profit et de gloire[3]. »

Un soldat, à la camisade[4] que ce brave don Juan d'Austrie donna en Flandres au camp des Estats, et en devisant avec ses compaignons, et marchant, il vint à demander des ennemys : « Combien sont-ils[5]? » Un sien compaignon luy repliqua soudain : « Va-t'en au diable, avec ta question et ton compte. Dis plutôt : « Allons à eux, en quelque quantité « qu'ils soient[6]. »

L'empereur Charles, en la guerre d'Ongrie, un jour qu'il faisoit la revue de son camp, et estant avec luy Ferdinand son frere, roy des Romains, lequel portoit ses cheveux longs et grands en fenestre[7], comme l'on disoit : à l'antique, à mode de son ayeul Ferdinand, il y eut

1. Jesus! Y con tantos Moros hemos de pelear?
2. Conscrit.
3. Calla, bisoño; á mas gente y Moros, mas ganancia y gloria.
4. Attaque de nuit.
5. Quantos son?
6. Vayate al diablo, con tu question y cuenta; dis mas bien : Vayamos á ellos, quantos que sean.
7. C'est-à-dire séparés sur le front en arc brisé, comme une fenêtre ogivale.

un soldat qui en eut despit, et s'escriant il dict : « Sacrée majesté, je vous abandonne ma paye, et faites raser votre frere don Ferdinand[1]. » Il falloit bien dire que ce soldat estoit bien hault la main[2] de ne souffrir une chose qui ne luy touchoit en rien. L'empereur l'ouyt, et ne s'en fit que rire avecques son frere.

Un autre fit bien pis à ceste fois mesmes; car ainsy que l'empereur passoit par les batailles[3], et faisoit reveue, il se mit à crier : « Va-t'en au diable, vilaine bête[4] ! tu viens si tard que tu nous as fait mourir de faim et de froid pendant toute la journée. » L'empereur l'ouyt aussi; mais il n'en fit que rire, sans en vouloir tirer punition, pensant grandement faillir, non seullement en cestuy là, mais en autres, s'ils eussent délinqué[5], car il

1. Sacra Majestad, os doy mis pagas, y haga trasquilar el hermano tuyo don Hernandes.

2. Ombrageux. Terme de cavalier.

3. Devant ses troupes rangées en lignes.

4. Vayase al diablo, bocina fea! que tan tarde es venido, que todo el dia somos muertos de hambre y de frio (*a*).

5. C'est-à-dire en pensant à la grande perte qu'il ferait de celui-là comme de ses camarades, s'ils l'eussent abandonné.

(*a*) La traduction exacte serait : *Va-t'en au diable, vilaine trompette, qui as tant tardé à venir que, pendant tout le jour, nous sommes morts de faim et de froid!* Il est à remarquer que *bocina* veut dire *trompe* en espagnol (du latin *buccina*). On trouve ici l'explication d'un mot d'argot militaire qui fait encore dire d'une laide figure : *quelle trompe! quelle trompette!* et par altération : *quelle trombine!* Il y aurait là non seulement une comparaison de la bouche trop grande à un pavillon de trompe, mais un jeu de mots sur *boca* : bouche et *bocina* : trompe.

aymoit et cherissoit ses soldats espaignols comme ses enfans.

Une plaisante rodomontade fut d'un hydalgo espaignol, lequel, ayant faict un jour une demande au roy Ferdinand dans sa salle et le roy demeurant assez, et songeant pour lui faire responce, il lui dit : « Sacrée Majesté, pour l'amour de Dieu, rendez-moi réponse, sinon mon mulet est là-bas[1]. » Comme voulant dire : « Si vous ne me despeschez viste, je m'en retourne sur mon mullet. » Quel fou, fat, glorieux estoit cet hydalgo, et plaisant pourtant avec son mullet !

Le marquis de Pescayre estant à la battaille de Ravenne, et combattant vaillamment, luy ayant esté donné pour gouverneur un fort honneste homme, qui se nommoit Placidio de Sangro, « gentil-homme très noble et très vaillant[2] », après avoir combattu et l'un et l'autre, longtemps, fort courageusement, « considérant le péril de la défaite prochaine, et s'estant tourné vers le marquis, il lui dit : « O valeureux chevalier ! puisqu'il n'est pas « d'un homme prudent, mais d'un vrai fou, « de disputer trop long-temps contre une « mauvaise fortune[3], pendant que ce cheval « est encore sain, et que vos forces suffisent, « delivrez-vous de la mort et conservez-vous « pour une meilleure fortune. » Alors le marquis lui répondit : « Je vous obéïrois de bon cœur,

1. Sacra Magestad, hagame por Dios respuesta; sino allá baxo está mi macho.

2. Cavallero muy noble y esforzado.

3. Valeureux chevalier, certes ce n'est point marque

« et je suivrois fidelement ce conseil salutaire,
« si vous me conseilliez une chose aussi hono-
« rable qu'avantageuse; mais j'aime mieux
« que mes amis me pleurent mort avec hon-
« neur, que de pleurer honteusement, en me-
« nant une vie très deshonorable dans ma
« maison, la mort de tant de grands capi-
« taines [1]. »

Voylà, certes, une très belle et courageuse rodomontade, et à laquelle, tout ainsy qu'elle fut dite, le marquis ne faillit à l'effect; car, plustost que fuyr, il fut pris prisonnier : observant en cela très bien aussy sa devise, qu'il avoit pris d'un bouclier, avec ces mots : *Aut cum hoc, aut in hoc* [2], que ceste brave mere de Sparte dict à son fils quand il alla à la guerre, et luy commanda ou de s'en retourner honorablement avec luy en vie, ou bien porté dessus estandu mort.

On dit que Tallebot le grand [3], quand il

d'âme virile, mais de folie complète, que tenir aussi longtemps tête à la fortune contraire.

1. Considerando el peligro del daño vecino, buscó al marques y le dixó : « O! cavallero valeroso, pues que no es cosa de animo varonil, sino de un loco, contrastar tanto tiempo con la fortuna contraria, en tanto que el cavallo está sano, y las fuerzas bastan, os libra de la muerte, y guarda para mejor ventura. « Entonces el marques le respondió : « De buen grado obedeceria, ó siguiera muy fiel este consejo saludable, si me persuadierades cosa tanto honrosa quanto segura ; antes quiero yo que me lloren mis amigos muerto con honra, que yo llorar affrentosamente, con vida infame en mi casa, tantas muertes de tan grandes capitanes. »

2. Ou avec, ou dessus! — On rapportait alors sur son bouclier le combattant mort ou blessé.

3. Talbot, chef anglais, tué devant Castillon, le 17 juillet 1453.

mourut à Castillon, dist à son fils semblables paroles aux precedentes pour se saulver; mais le fils ne voulut obeyr à son pere, et mourut avecques luy.

Froissart, parlant de la battaille de Nicopoly contre les Turcs, (dit) qu'il y eut un chevallier françois, nommé le sire de Montcaré[1], vaillant seigneur et gentil chevallier, qui estoit d'Artois, lequel, quand il veid que la desconfiture tournoit sur les François, il avoit là son fils fort jeune, il dict à un sien escuyer : « Prends mon fils, si l'emmene; tu te peux bien partir par celle aisle-là qui est toute ouverte. Sauve-moy ma fame[2]. J'attendray l'advanture avec les autres. » Ce sont les mesmes parolles de Froissard. L'enfant respondit que point ne partiroit, et ne le lairoit. Son pere le fit tant à force que l'escuyer l'emmena, et le mit hors de péril, et vinrent sur le Danube. Mais l'enfant, qui estoit tout triste de son pere, se noya par grand malheur entre deux barques, et ne le peut-on sauver.

J'ay leu dans un livre espaignol, parlant de la battaille de Pavie, de Galeas San Sevrin[3] qui estoit grand escuyer du roi François pour lors, « que, combattant valeureusement, il mourut en présence du roy, finissant honorablement sa vie, et satisfaisant à ce qu'il devoit à la bonne volonté que le roy lui portoit et à son honneur. Ce seigneur, tombant de son cheval, se tourna vers le seigneur Guillaume

1. Montcavrel qui se prononçait *Montcavré*.
2. Les textes de Froissart portent : *saulve moy mon fils*.
3. San Severino.

de Langeay, noble chevalier, qui le vouloit secourir dans ceste fâcheuse extrémité, et il lui dit : « Laissez-moi, mon fils, au moins « jouir de mon malheureux sort, et partez « d'ici avec toute la vitesse que vous pourrez, « pour aller secourir le roy; et si vous vous « tirez de la bataille, comme un bon et pieux « ami, vous vous souviendrez de mon nom et « de ma fin honorable[1]. » Ces rodomontades et parolles graves sont belles.

Mais encor plus est une que prononça le marquis de Pescayre de cydevant, lequel, allant un jour à un combat contre Berthelemy d'Alviano, grand capitaine venitien, « ayant quitté son cheval, et estant à pied avec une pique à la main, il se tourna en arrière et dit : « Or çà, mes amis, en entrant à la battaille, « si par hasard j'y meurs honorablement, « ayez soin, vous autres, de ne point souffrir « que je sois foulé aux pieds des ennemis plu- « tôt qu'aux vôtres. » Les soldats, criant avec ardeur, lui repondirent fort joyeusement qu'il passât devant avec sûreté, parce qu'ils estoient déterminés à remporter la louange düe aux grands courages, luy estant très obéissans, comme à leur capitaine, et comme à un soldat

1. Que, combatiendo valerosamente, murió delante del rey, con honrado fin de vida, y satisfizo lo que debia á la gracia real, y á su honra esclarecida; el qual, cayendo de su cavallo, vueltó á don Guillelmo de Langeay, noble cavallero, que lo queria socorrer en aquel extremo caso, le dixó : « Dexadme, hijo, gozar á lo menos de mi hado, y partid de aqui con toda la presteza que podreis, y corred á defender al rey; y si os librais salvo de la pelea, os acordareis, como amigo y piadoso, de mi nombre y honrado fin. »

qui combattoit vaillamment : et le succès ne trompa point leurs espérances, parce qu'ils combattirent tous très bien, et avec une ardeur incroyable[1]. »

En ceste rodomontade, il y a à remarquer deux choses. L'une, qui se peut mieux représenter que dire, d'autant qu'il se faut représenter que c'est une grande gloire au soldat, alors qu'il void son couronnel abatu mort par terre à sa teste, qui ne s'estonne point, et ne reculle point en arriere, mais pousse plus avant, aymant mieux fouler le corps de son general et luy passer sur le ventre en vangeant sa mort vaillamment, que si son ennemy venoit après triomphant, et luy foulast le corps, et passant par dessus, et en suivant les autres siens ennemys sans autre forme de vengeance ; ce qui estoit certes très bien advisé et remonstré à ce grand marquis[2]. L'autre chose qui est à noter, est que les soldats disoient qu'ils estoient prest d'obeyr non seulement à leur capitaine, mais à un soldat qui en vouloit faire le mestier avecques eux ;

1. Dexando el cavallo, á pié, con una pica en la mano, vuelto atras, dixo : « Ea, soldados ! tened cuidado que entrando yo en la batalla, si quiere mi ventura que muera honrádamente en ella, vosotros no permitais que sea antes hollado de los pies de los enemigos, que de los vuestros. » Los soldados, gritando animosamente, le respondieron, muy alegres, que pasase delante con buen animo, porque ellos estaban determinados á ganar loor de tan gran virtud, siendoles muy obedecientes como á capitan, y como á soldado peleando esforzadamente : y no engañó el succeso á sus esperanzas, porque todos combatieron muy bien con furioso asalto.

2. De la part de ce grand marquis.

comme certes rien n'anime tant le soldat que quand il void son couronnel, son maistre de camp et son capitaine faire de mesme comme luy. Les soldats dudict marquis ne faillirent pas à son dire; car ils firent si bien qu'il gaignerent la bataille : et se lit que le roy Ferdinand voulut avoir le nom, non-seulement des capitaines, mais des soldats, et les fit mettre par escrit, de ceste façon que : « encore aujourd'huy, l'on voit elegament ecrit [1] dans les livres des tresoriers les noms des soldats qui, dans l'affaire de Vicence, sur la rivière de Brenta, gagnerent, avec une merveilleuse valeur, la bataille en combattant à l'avant-garde [2]. »

Lorsque ce grand roi d'Espaigne, qui fut l'an 1588, fit et dressa un si grand et superbe apareil de mer contre l'Angleterre, après leur nauffrage, je vis aucuns soldats et capitaines, voire gentilshommes, espaignols, passant par la France, et tirant vers leurs pays, qui m'en firent de hauts contes. Entre autres choses, ils me faisoient l'armée de six vingts vaisseaux, dont le moindre estoit de trois cens tonneaux. Il y en avoit vingt de mille à douze cens tonneaux, dont il y en avoit quatre ou cinq grandes galleasses du tout incomparables; plus de quarante à cinquante de sept à huict cens; si bien qu'il y avoit trois ans que ce

1. Calligraphié.

2. Aun oy dia, en los libros de los tesoreros, estan elegantemente escritos los nombres de aquellos soldados que en el hecho de armas de Vincencia, al rio Brenta, combatiendo en la advanguardia, ganaron la batalla con maravilloso valor.

grand roy avoit mis tous ses esprits, ses efforts, ses desseins et ses moyens : et puis m'allerent dire ceste rodomontade, qu'un an avant que l'armée partist du port, « le roy avoit mandé à la grande mer Oceane qu'elle se tînt preste à recevoir dans son royaume et sur ses eaux, ses vaisseaux, non proprement des vaisseaux, pour dire la vérité, mais des montagnes de bois. Il avoit de mesme mandé aux vents de cesser et de se taire, et de favoriser, sans aucune tempête, l'arrivée de son armée navale, à l'ombre de laquelle il prétendoit faire tomber et renverser non seulement les arbres et les mâts des vaisseaux, mais encore les pointes des clochers de toute l'Angleterre[1]. »

Certes, voylà une belle rodomontade et menace espaignolle, si la fortune eust voulu favoriser l'entreprise. Mais ceste grande armée s'en alla en rien, moitié par la prevoyance et conduicte de ce grand capitaine le millort Draq[2], l'un des plus grands capitaines qui ait battu la mer Oceane deux cens ans y a, voyre et possible jamais, et moitié par les tourmentes et vagues de la mer, par trop irritées possible

1. El rey habia mandado al gran mar Oceano, que se aparejase para recibir en su reyno y aguas sus vasallos, no propriamente vasallos, para decir verdad, mas montañas de leño; y tambien a los vientos, para cesar y callarse, y favorecer sin ninguna tempestad á la navegacion de su mada; la sombra de la qual queria el que hiciese caer y baxar con grand humilidad, no solamente los arboles (*a*) y masteles de los navios, mas las puntas de los campanarios de toda Ingalaterra.

2. Drake.

(*a*) *Arboles* se disait des grands mâts; *masteles*, des petits.

des menaces qu'on leur avoit faictes : lesquelles de soy sont fort orgueilleuses, et ne veulent estre bravées en nulle façon. Rodomont[1] en sceut bien que dire. Lorsqu'il voulut passer d'Afrique en Europe, il se mit à maugreer Dieu par ces mots : S'il y a quelque Dieu au ciel, je n'en sçai rien. Certainement il n'y a aucun homme qui le sache avec certitude; mais la canaille le croit par crainte. Ma lance, mon armure et mon courage sont le seul Dieu que je connoisse[2]. Force autres vilains et execrables mot dict-il, qui sont escrits dans *Rolland l'Amoureux*, qu'il vaut mieux taire que dire, tant ils sont villains; et puis, parlant aux vents « : Que le vent souffle s'il sait souffler[3] ! » Et les brave et mesprise, et monte sur mer, contre l'advis de tous les pilotes et mariniers. Et, ce qui est le bon[4], y estant, ne s'estonne, et ne laisse à continuer ses bravades, et piaffes. Toutesfois, il y fut bien secoué, et prest à perir.

Ovide raconte qu'Ajax Oylée tournant de la guerre de Troye, son navire fut mené de

1. Philippe II.

2. Se gli è alcun Dio nel cielo, ch'io no'l so. Certo, uomo non è che l'abbia visto. Ma la vil gente lo crede per paura. Il mio buono orando, e la mia armatura, e l'animo ch'io ho, sono il mio Dio (*a*).

3. Soffia vento, se sai soffiare.

4. Et ce qui est le plus fort.

(*a*) S'il est aucun Dieu au ciel, je ne le sais. Certes, il n'est homme qui l'ait vu. Mais la basse classe le croit par peur. Ma bonne lance, et mon armure et mon courage sont mon Dieu. — La traduction n° 1 porte *ma bonne espée;* je crois lance plus vraisemblable parce qu'en langue d'oc *brandon* signifie *guidon*. Ce serait une lance à bannière.

toutes façons par les ondes, les tempestes et les vents, luy les maugreant et detestant. Ledict navire vint à donner à travers d'un escueil, où se brisant, Ajax eut l'adresse de s'en jetter soudain hors sur l'escueil, où, s'y agraffant des mains et des ongles, se mit à maugreer davantage. « En despit de Jupiter et Minerve, dict-il, je me sauverai des eaux de Neptune. » Mais Jupiter, irrité de tels blasphemes, envoye soudain son foudre sur l'escueil, qui, s'esclattant en deux parts, l'une demeure ferme, et l'autre de la salvation d'Ajax[1] tombe dans l'eau et emporte l'homme, et tous deux subruerent[2], et se sumergerent ainsi dans la mer, dont ils pensoit estre sauvé.

Quand les rodomontades de parolles portent leur coup et leur effect, elles sont fort à estimer; car il y a deux sortes de rodomontades, l'une de parolles, et l'autre d'effects. Et ceste-cy derniere merite louange sur les autres, comme ceste-cy que je vais dire, que j'ay leue dans le livre *de la Guerre d'Allemaigne*, faict en espaignol par le seigneur d'Avila, qui estoit present, et que j'ay veu confirmer au feu capitaine Valfrenière, gentil soldadin[3] s'il en fust oncques, et qui estoit lors page de dom Alvaro de Sando en ceste mesme guerre, l'ayant pris jeune garçonet en Piedmont. Et despuis mourut devant Bourg-sur-Mer[4], tenant

1. Sur laquelle Ajax s'était sauvé.
2. S'engloutirent.
3. Petit soldat. Pour Vallefrenière, voyez *Capitaines étrangers*, Discours XXVI.
4. Bourg-sur-Gironde (Gironde).

le party huguenot. De la perte duquel ce fut grand hommage, car il avoit beaucoup veu, et croy qu'il estoit des bons capitaines qu'eust M. l'Admiral, et le plus practic. L'histoire raconte donc «que l'empereur, voyant qu'il étoit necessaire de gagner l'autre bord du fleuve de l'Elbe, si renommé chez les anciens Romains et si peu connu d'eux, mais si bien connu et si célèbre pour les Espagnols ; et ayant donné ordre que son arquebuserie usât de toute diligence, et qu'elle passât promptement, dix arquebusiers espagnols se depouillerent à la vue de l'empereur, et nageant avec leurs epées dans leurs bouches, ils s'approcherent de quelques barques, malgré les arquebusades que les ennemis leur tiroient de la rivière, les gagnerent, et tuerent ceux qui estoient restés, et les amenerent aux arquebusiers, qui passerent dedans et resterent maîtres de la riviere, les ennemis ayant tout à fait perdu courage.

L'empereur, voulant reconnoître et recompenser de si vaillans soldats, les fit venir devant soi après la battaille gagnée, et leur donna un habit de velours cramoisy, d'autres disent d'écarlatte, à leur choix [1], et bien garni d'or et d'argent, et cent ducats à chacun, avec de grands privileges dans leurs compagnies ; et, ainsi distingués dans l'armée, ils se promenoient avec beaucoup de fierté, et tout le

1. La traduction suivie par l'édition de M. Ludovic Lalanne porte ici entre parenthèses : ainsi qu'ilz les appelloient lors *tudesquillos*, autres *bouraquillos*. — *Tudesquillos* (petits allemands) semble désigner une mode allemande.

monde disoit d'eux : « Ce sont les braves et « determinés des barques[1]. »

Le livre n'en dict pas tant ; mais ledict capitaine, fort mon amy, me l'a conté ainsy. Je vous jure qu'on avoit raison de les admirer, et de les appeler tels ; car leur acte estoit brave : et telle rodomontade valoit plus que cent de parolles.

C'est assez sérieusement parlé : retournons encor un peu à la bouffonnerie touchant ces rodomontades.

Un certain Espaignol, louant une espée qu'il avoit à un sien compagnon[2] disoit :

« De cinq epées que j'ai, voylà celle en laquelle j'ai le plus de confiance, et qui ne me

1. Que el emperador, viendo que era necessario de ganar la otra parte del rio Albis, tantas veces nombrado por los antiguos Romanos, y tan pocas visto por ellos, y de los Españoles bien reconocido y señalado, habia mandado que la arquebuzeria usase toda diligencia, y que pasase. Subitamente se desnudaron diez arquebuzeros españoles á la vista del emperador, y estos, nadando con las espadas atravesadas en las bocas, llegaron á algunas barcas, tirando á los enemigos muchos arquebuzazos, de la ribera, y ganaronlas, y mataron á los que habian quedado dentro, y asi las traxeron ; en las quales pasó la arquebuzeria, y quedó señora de la ribera, y los enemigos comenzaron del todo á perder el animo. Y queriendo el bravo emperador reconocer y galardonar tan valientes soldados, despues la batalla ganada, mandó venir los dichos soldados adelante Su Magestad, y darlos un vestido de terciopolo cramesi, otros dicen de grana, á su modo, y bien garnecido de oro y plata, y cien ducados á cada uno, y grandes ventajas en sus compañias ; de manera que asi distinguidos, delante de todo el campo, iban braveando y paseando con gran soberbia, de manera que toda la gente iba diciendo de ellos : « aqui estan los bravos y determinados de las barcas. »

2. Vantant son épée à un compagnon.

manque jamais au besoin. C'est celle qui est si renommée par toute la terre. C'est celle que m'a tant de fois empruntée don Pedro [1]. C'est la même sans laquelle il ne s'est point fait de querelle [2] dans toute l'Andalousie depuis trente ans où elle ne se soit point trouvée; parce que, lorsqu'il arrive quelque defis entre les amis à Cordoue, à Cadix, à Malaga, à Cartagene, et en plusieurs autres lieux, sur-le-champ ils m'envoient chercher par rapport à elle. Ce fut avec elle qu'ils tuerent le sacristain de Saint-Lucar. Ce fut avec elle qu'ils couperent les jarrets à Navarico, soldat du duc. Ce fut avec elle que Ravanal fit de grands exploits à Tolede, du temps que don Galtero tua le Biscaïen dans l'Alcaçar [3], et rien ne fut cause de son salut que ce qu'il avoit ceste epée. C'est celle-là même au sujet de laquelle ils ont accoutumé, depuis un an, de mettre pour condition dans leurs defis que personne ne prendra mon epée. En sorte qu'elle est aussi fameuse par toute la terre, et dans les compagnies que l'epée enchantée de Roland et du roi Artus; et que, si je voulois raconter ses merveilles, je ne finirois jamais [4]. »

1. Pedro Recuero. Voir le texte espagnol.

2. Il ne s'est pas tenu un champ clos.

3. Nous avons vu précédemment ce dom Recuero (muletier), ce Ravanal, ce Galtero. Les narrateurs changent, mais la facétie ne varie point en ce qui regarde ces types populaires.

4. De cinco que tengo, esa es en quien yo tengo mas confianza, y la que nunca me faltó de la mano. Esa es la que tan famada está en toda la tierra; y es la que tantas veces me pidió emprestada don Pedro Recuero : y esta misma es

Ceste espée me faict ressouvenir d'un de nos vieux capitaines du Piedmont, que j'ai cogneu, qui pourtant ne faisoit pas plus grands miracles de son espée qu'un autre, et disoit : « Quiconque aura affaire à moy, il faut qu'il aye affaire à Martine que me voilà au costé (appellant son espée Martine) : et quiconque me la besoignera[1] (usant de l'autre mot sallaud qui commence par f), qu'il die hardiment qu'il aura besoigné la meilleure espée de France. »

Voilà une plaisante louange d'espée de cest Espaignol! Mais le gallant s'oublie en cela; car il ne conte point les vaillantises qu'il a faictes avecques ceste espée, sinon celles des autres; mais il pourra dire que si les autres faisoient si bien avecques ceste espée emprumptée, infailliblement, estant sienne et entre ses mains, elle faisoit rage. Toutefois, il y en a aucuns et plusieurs aux espées desquels ne faut attribuer leurs beaux faicts et vaillantises,

que treinta años á esta parte no se ha hecho campo en toda la Andaluzia, donde ella no se haya hallado; porque de Cordova, de Cadiz, de Malaga, de Cartagena, y de otras muchas y diversas partes, donde suceden algunos desafios entre los amigos, luego me envian por ella. Y con esta fué con la que mataron el sacristan de San Lucar : y con esta cortaron los mulos á Navarico, el soldado de duque; y con esta Ravanal hizo grandes cosas en Toledo, al tiempo que don Galtero mató el Viscayno en el Alcazar, y no pudó hallarse en salvo, sino por tener esta espada : y esta es la misma, por quien, ha un año que tienen ya por costumbre en los desafios sacar, por condicion que nunguno lleve mi espada. De manera que es tan famada por todas las tierras y compañias, como la espada encantada de Roland, y del rey Artus. Que si yo quisiese contar las virtudes de esta espada, nunca acabaria.

1. C'est-à-dire quiconque tirera contre elle.

mais à leurs bonnes mains et braves courages. Cestuy-cy, que je vais nommer, se loue bien mieux.

Il y avoit donc un Espaignol qui disoit : « Ne savez-vous pas ce qui m'arriva à Cordoue, puisqu'il n'y a rien de plus connu en Andalousie, de ce François le passementier, lequel fit mine de lever la main contre moy? Il n'eut pas plustot achevé de se developper de dedans sa cappe, que je luy coupai la main droite avec son propre poignard, et que je la clouai au dessus du cabaret de la petite Cornemuse[1]. Cependant je ne m'absentai point pour cela, et je ne laissai point de me promener par les rues et par les endroits les plus detournés, sans craindre la justice, parce qu'elle n'est faite, non plus que le caresme, que pour les petites gens, pour la canaille et pour les malheureux. Et, de plus, je marchois toujours bien armé, l'epée à la main[2] et à demi degaînée; et je ne manquois jamais d'une rondache de Seville avec son attache, la barbe large et les cheveux preparés; et quand je devois sortir accompagné, mes amis ne me manquoient point, qui, au nombre de trois cens, et en vérité tous hommes de bien et d'expedition, se joignoient à moy au moindre bruit[3]. »

1. De Gaetan. — Voir le texte espagnol qui semble avoir omis le nom de i'enseigne. comme le français omet le nom du cabaretier.

2. La main sur la poignée de l'épée à demi dégainée.

3. No sabeis que me aconteció en Cordova, porque no hay cosa mas publica en Andaluzia, de aquel Franceseco cordonero, el qual hizo muestra de hacer mano contra mi? No hubo acabado de [desenvolver su capa, quando yo le tenia

Un gentilhomme espaignol, qui estoit fort gros et gras, montant un jour les degrés du chasteau de Madrid, il y eut deux autres gentilshommes qui estoient au haut, qui, le voyant monter, s'entredirent assez haut que l'autre l'ouyst : « Regardez ce cochon qui monte[1]. » L'autre estant monté, leur dict : « Il est vrai, je suis un cochon; mais vous ne me tuerez point dit-il à l'un. Et, pour vous, vous ne me mangerez point », dit-il à l'autre[2]. Picquant l'un, qu'il ne le tueroit pas pour son peu de valeur qu'il cognoissoit en luy; et l'autre, qu'il ne le mangeroit point, d'autant qu'il estoit soubçonné d'estre marrane[3], lesquels ne mangent point de pourceau.

Un medecin dict bien mieux, lequel estant allé voir un evesque qui estoit malade, mais

con su mismo puñal cortada la mano derecha, y clavada en cima del bodegon del Gayetaneto. Pero, ni por eso perdí la tierra, ni dexé de pasearme por las calles y rincones, sin temer la justicia; porque ella, y la cuaresma, nos on sino para los ruines, vellacos, y desdichados : y ademas, siempre andaba yo bien armado, siempre la espada en la mano, y con la media vayna, y tambien nunca dexaba un broquel de los Sevillanos, y su atudura; con la barba larga, y cabellos trasquilados; y quando era menester de salir acompañado, no me faltaban amigos, que, á medio repiquete de campana, se juntaban trecientos compañeros y todos en verdad hombres de bien y de mano (*a*).

1. Mira el puerco que sube.

2. Si, yo soy puerco; mas, vos no me matareis, dict-il à l'un; y vos, no me comereis. — *Picquant l'un,* qui suit, veut dire : *Adressant à l'un ce mot piquant.*

3. *Marrane* est ici pour *maran*. On appelait ainsi les Maures qui avaient passé d'Espagne en Languedoc et y avaient abjuré.

(*a*) Il y a dans le texte *au demi-carillon de la cloche,* c'est-à-dire au premier appel, avant que la sonnerie de cloche ait fini de se faire entendre.

fort gros et gras; et l'ayant laissé, ainsi que aucuns de ses amys, en sortant de sa chambre, luy eussent demandé comment il se portoit, il ne dict autre chose, sinon : « Plût à Dieu que mon mulet se portât aussi bien[1] ! »

Un pauvre diable espaignol qu'on menoit pendre, ainsy que le cordelier l'admonestoit de son salut, et luy demandoit s'il ne s'estoit pas bien tousjours soubvenu d'une oraison qu'il luy avoit apprise, et s'il ne l'avoit pas tousjours dicte (laquelle la disant tous les jours, il ne se mourroit jamais de feu ny d'eau, et si sçauroit le jour de sa mort); le gallant, tout prest à estre jetté au vent, luy respondit arrogamment : « Eh ! allez au diable, mon père. Vous n'avez que trop bien prophétisé ; puisque je ne meurs pas, à la vérité, dans le feu ni dans l'eau, mais dans l'air, qui est encore pire; et que, quoique votre oraison ne m'ait de rien servi, je sçais néanmoins le jour de ma mort[2] », et ainsy mourut-il. Le conte tient plutost de la plaisanterie que de la rodomontade : et l'ay plutost escrit que pensé : toutesfois je ne m'en repens, car il n'est point mauvais.

Un capitaine espaignol estant allé un jour voir une courtisane sa dame à Toledo, elle, luy pensant remonstrer qu'il ne venoit à la bonne heure, d'autant qu'à telle heure du soir passoient et repassoient trois braves et rodo-

1. Pluguiese á Dios que fuese tal mi macho !

2. Vayase al diablo, señor frayle, que tan bien ha profetizado, y tan mal me ha servido tu oracion; porque no muero en fuego ni agua, mas en el ayre, que es peor, y tambien yo sé y conozco el dia de mi muerte.

monts de la cour, tous couverts d'or, et leurs rondelles én la main chascun, qui estoient les deux Pymantels et don Juan de Gusman, il luy respondit en bravant : « Qu'ils viennent, qu'ils viennent ces braves de la cour, si bien ordonnés et si bien garnis de rondaches ! Vive Dieu ! leurs boucliers et leurs rondaches ne m'épouvantent pas plus que les corcelets et les arquebuses de cent ennemis en campagne. Et s'ils venoient, je leurs ferois voir combien il est dangereux de toucher à mes amours[1]. » Mais le bon fut qu'ainsy comme il bravoit, les voicy venir toucher à la porte avecques grand'rumeur de leurs armes, et que luy, entendant le bruict, il dit à sa dame : « Madame, ce seroit une grande folie et un trait d'étourdi, de téméraire et d'ignorant dans les armes, d'attaquer trois hommes, moi tout seul : c'est pourquoi il vaut mieux que j'assure la porte par-dedans, que je me retire et que je me sauve dehors[2]. » Je tiens ce conte de M. de Savoye, qui en sçavoit de fort bons, et les racontoit bien quand il vouloit.

Et certes, ce capitaine avoit raison, après avoir bien pensé en son faict, de se desdire

1. Que vengan, que vengan estos bravos de corte, de los mas pintados, y tan bien arodelados ! Que vive á Dios, sus rodelas y broqueles no me espantan, ni mas ni menos que los coseletes y arquebuzes de cien enemigos en campaña. Y si vienen, yo les mostraré que peligrosa cosa es de tocar á mis amores.

2. Señora, grand locura seria, y trato de un atrevido, temerario, y ignaro de las armas, de un solo acometer á tres : y por eso, mejor es por mí de reconocer la puerta por detras, y recogerme, y salvarme afuera.

de sa bravade et se retirer de bonne heure; car ces Pymantels estoient des fendans de la cour de l'empereur, et des plus accomplis et adroicts. Ce furent ces deux qui se firent tant signaller en tous les tournois et combats celebres en Flandres pour la reception du roy d'Espaigne, et même don Alonso l'aisné, ainsy que j'ay leu, et ouy raconter à madame de Fontaines, l'une des honnestes dames de France, qui estoit lors fille de la reyne Eleonor, et se nommoit Torcy. Du despuis Alonso fut envoyé visce-roy à la Gollette, où il fut accusé de sodomie, et pour ce sentencié. Surquoy un gentil homme françois, que je cognois, demandant une fois à Rome à un Espaignol de la mort dudict Alonzo, lors il respondit naïfvement : « Monsieur, il fut brûlé parce qu'il était sodomite, comme peut-être l'êtes-vous aussi [1]. » Ce qui fut tourné en risée, voyant la naïfveté dont usoit en son parler ledict Espaignol, et aussy que ledict gentil homme estoit soupçonné de ce vice.

Ce capitaine espaignol precedent tenoit de l'humeur et opinion d'un autre qui disoit : « J'aime mieux que le monde dise de moi : « Un « tel s'est enfui d'ici » que : « Un tel mourut « ici. » Celuy-là vouloit vivre à bon escient [2].

Un soldat espaignol, discourant et racontant

1. Señor, fue quemado, porque era bujarron, como por ventura V. M. (*a*).

2. Mas quiero yo que de mi diga la gente : « aqui un tal huyó, » que « aqui un tal murió. »

(*a*) Comme Votre Grâce (Vuestra Merced) pourrait l'être par aventure.

un jour demi-douzaine des blessures ou harquebusades qu'il ayoit receues à la guerre, l'une prise au siege de Parpignan, l'autre à la Gollette, la troisiesme à Cerizolles, la quatriesme à une rencontre en Piedmont, et la cinquiesme à la reprise de Casal; et, venant à la sixiesme, monstrant une grande ballaffre qu'il avoit tout le long du visage, et faisant la mine de mesmes[1], il dict: « Et celle-là, un sodomite d'Italien me la donna par derrière; et elle me chagrine plus que toutes les autres, parce que sitôt qu'il me l'eut donnée, il s'enfuit et s'eschappa de mes mains, de maniere que je ne le pus atteindre; et il se tint si bien caché et si à couvert de moi, qu'il y a deux ans que je le cherche partout sans le pouvoir trouver. Mais, vive Dieu! si je le trouve, fût-il entre les mains de Belzebut, je lui donnerai tant de bastonades à la turque, que je le ferai mourir bon martyr[2].

Un de nos capitaines françois dict bien mieux une fois, menaçant un sien ennemy : « Je luy donneray tant de coups de baston que je l'en feray mourir : et, quand il sera mort, je le feray escorcher, et corroyer sa peau; si bien que j'en feray un tambourin, que je feray

1. Et indiquant que la sixième était de même.

2. Y esta me la dió por detras un bujarron Italiano, que me pesa mas que todas, porque luego que me la dió, huyó, y escapó de mis manos, de tal manera que no le pude alcanzar; y se tiene tan secreto y escondido de mí, que hay dos años que le voy buscando, sin poder hallarle. Mas, viva Dios! que si yo le topo, aunque fuese entre los brazos de Belzebut, yo le daré tantos palos á la turquesca, que yo le haré morir buen martir.

encore battre vingt ans après, afin qu'il se souvienne de moy en l'autre monde. »

En tournant de Malte, nous autres François qui y estions allés pour le siege, nous rencontrasmes en Toscane à nostre chemin un soldat espaignol de moyen aage et de fort belle façon, comme certes de ceux là il ne s'en trouve qui l'ait mauvaise ; mais pourtant fort mal mené de sa personne, et bien deschiré. M. de Lansac et moy nous nous mismes à luy demander d'où il venoit. Il nous respondit qu'il venoit de la guerre d'Ongrie, et nouvelle volonté luy avoit pris d'aller chercher loingtaine adventure par les armes, encore qu'il fust du tout « ruiné par les armes[1] », se repentant pourtant fort du voyage, pour n'avoir trouvé en ces pays aucune courtoisie, tant la gent y estoit barbare et rude. Puis, en ayant assez dict de mal, il eut ceste superbeté de ne nous demander l'aumosne selon la coustume des autres pauvres; mais, par ces mots nullement ne vergoigneux ne piteux, il nous dict : « Messieurs, considérez[2] avec un peu de commisération que si vous étiez à ma place, je vous donnerois de cœur et de bonne volonté, si j'étois à la vôtre, ce dont vous auriez besoin pour continuer votre chemin, et pour vous secourir dans votre nécessité[3]. » Voyez quelle

1. Ruinco, disoit-il, por las armas.

2. Seigneurs, que Vos Grâces (Vuestras Mercedes) considèrent.

3. Señores, V. Ms. consideren con alguna lastima que si fuesen en mi lugar, lo que habrian de menester para pasar su camino, yo, si fuese en vuestro lugar, lo que les daria de buena caridad y gana, para socorro de vuestras necessidades.

gloire et quelle industrieuse façon de demander l'aumosne sans faire le gueux et du quemant[1] ! Je vous laisse à penser si nous en rismes et si nous en fismes le conte ailleurs, et si n'y a pas long temps que nous le fismes à M. de Guise, Lansac et moy, qui m'en fit soubvenir, dont Son excellence en rit bien. Et mesmes que, veu ceste gravité et façon altiere, nous eusmes honte de luy donner peu : mais un chascun de nous luy donna double ducat; encore le maraut en fit peu de conte, disant « qu'ils ne suffiraient pas pour six repas[2] » et que si nous luy voulions donner un lacquays jusques à Naples, qu'il le nous rendroit : et Dieu sçait, le maraut, s'il eust tenu sa parolle; et nous autres plus à deloysir que de luy donner ledict lacquays, non pas pour cent fois autant! Asseurez-vous pourtant que nous menasmes bien ce conte.

Il est pareil à un que m'a conté un gentilhomme, lequel, se pourmenant une fois dans Rome, à l'estrade *del popolo*[3], toute nuict noire, avec un autre gentil homme, voicy venir un Espaignol assez bien en poinct, qui les vint accoster par telles parolles : « Messieurs, la nuit m'a assez favorisé que de me faire rencontrer d'aussi braves François que vous, pour vous supplier d'avoir pitié de moi, pauvre et

1. Mendiant de profession. La langue d'oc a *caimar :* languir de misère, dont *caimant* doit être le participe. Mais le participe seul a passé en langue d'oil, ce qui fait dire par Littré son étymologie inconnue.

2. Que no bastarian para seis pastos.

3. Dans la rue del Popolo (du peuple).

misérable, parce que de jour, pour tous les trésors de la terre, je ne voudrois pas montrer ma misère au monde : c'est pourquoi je vous supplie fort, messieurs, de vouloir bien me faire quelque libéralité digne de la générosité françoise [1].»

Voylà de mes mandians secrets et honteux; et, au partir de là, qui les verra au jour en public, ils feront des braves, ne faut point dire comment, et si ne craindront point de dire : « en dépit d'un tel [2], nous sommes nobles comme le roi, quoique nous ne soyons point si riches [3].»

Tels mandians ne sont point pareils à sept ou huict que je vis une fois à Seville lesquels, venans des Indes, et ayant faict un fracas [4], de leur navire, et s'en estant sauvés au mieux qu'ils avoient peu, ne craignoient, se pourmenant par la ville, à faire entendre au peuple leurs honorables nécessités par ces parolles : « Eh ! messieurs, ayez compassion de ces

1. Señores, la noche me ha favorecido de topar con vosotros gentiles Franceses, para suplicarles de tener lastima de mí, pobre y misero; porque, de dia, por todo el tesoro del mundo, no querria mostrar á la gente mi miseria; y por eso suplico à V. M.; que me alarguen sus liberales y largas manos franceses.

2. Le texte porte *malgré un tel* (malgré Dieu, maugrebleu). C'est un juron déguisé. V. p. 98.

3. Pese á tal que somos hildalgos como el rey, dineros menos.

4. Au seizième siècle, on disait *fracassement* pour expliquer la rupture d'un vaisseau qu'il fût de terre et plein de liquide ou de bois et voguant sur la mer. Les lamentations qui suivent n'ont du reste rien de rodomont ni même d'espagnol : elles étaient connues à la Cour des Miracles de Paris.

pauvres soldats et mariniers, battus et fatigués de la mer et de la faim, venant des terres désertes, où ils ont mangé des couleuvres, des lézards, et jusques à la semele de leurs souliers, après l'avoir fait cuire. Nous nous recommandons aux honnêtes gens qui voudront nous faire la charité pour l'amour de Dieu[1]. »

Un soldat espaignol, se plaignant de sa pauvreté, disoit que son pere avoit eu de grands moyens en son temps; « mais qu'il les avoit depensés en fêtes, en tournois[2], en rejouissances, en jeux, en bals, triomphes[3].

J'ai ouy dire à un vieux soldat espaignol que le roy François, quand il estoit prisonnier en Espaigne, estoit fort soigneusement gardé de six compaignies de vieux soldats espaignols, et par Alarcon, grand capitaine en qui l'empereur se fioit fort, leur commandant[4].

1. Ea! señores, tengan Vuestras Mercedes lastima de estos pobres soldados y marineros, desbaratados y fatigados de la mar y de la hambre, viniendo de tierras desiertas, comiendo culebras y lagartos, hasta las suelas de zapatos cocidas : nos comendamos à la buena gente que les hagan la caridad en nombre de Dios.

2. Mas que los habia gastado en fiestas, torneos, recocijos, juegos, bayles, y triunfos.

3. *Triomphe* a ici le sens de *manifestation joyeuse*, de danses imitant des scènes de tournois.

4. Que el rey Francisco, por su pasatiempo, acostumbraba sembrar delante de los soldados de su guardia los escudos de oro, con tanto menosprecio de su fortuna presente, que los soldados, acariciandole, soberbiamente (*a*) é impiamente se que-

(*a*) *Sobervia* voulant dire à la fois *orgueil* et *transport de colère;* je préfère le dernier sens, de même que celui *d'impitoyablement* pour *impiamente*, ce qui donne : *les soldats en le caressant accusaient Dieu avec colère et sans pitié.* — *Impiamente* n'a pas d'autre signification dans les glossaires.

« Que le roi François avoit coutume, pour se divertir, de semer devant les soldats de sa garde des écus d'or, avec d'autant moins de considération de l'état de sa fortune présente, que les soldats, le caressant, se plaignoient à Dieu orgueilleusement et avec impiété, de ce que le roi François n'etoit pas leur maître pour leur faire conquérir tout le monde, et de ce que, licenciés par l'Empereur, et libres de leurs sermens, ils ne combattoient point sous ses ordres : de manière que le seigneur don Alarcon, capitaine de sa garde, fut contraint de resserrer la libéralité du roi, et d'arrêter la familiarité des soldats[1]. » Car la conséquence s'en fust emprès en suivie, le voyant après si liberal, et eux si affectionnés à louer sa liberalité et ne la refuser poinct, et aussy qu'ils l'avoient veu si vaillant et si genereux, et faire genereusement en la battaille, et n'avoient encore ny veu ny senti ce que l'empereur sçavoit faire : car, comme j'ay dit, bien tard se mit-il à se mettre en campaigne; si bien que l'un estoit tout fait desjà, que l'autre estoit tout neuf. En quoy nous noterons aussy que le naturel de l'Espaignol est fort avare, et aymera mieux la bourse de son ennemy où il n'y aura que

xavan de Dios, porque el rey Francisco no era su señor, para conquistar todo el mundo, ó porque ellos teniendo licencia del emperador, libres de juramento, no combatian siendo él su capitan : tanto que el señor de Alarcon, capitan de su guardia, fué forzado de refrenar la cortesia y liberalidad del rey, y la familiaridad de los soldados.

1. Le texte de l'édition L. Lalanne ajoute : Ce qu'il avait raison (en quoi Alarcon avait raison) car la conséquence, etc.

deux escus, ou une petite rançon, que de le tuer, comme en toutes les guerres où ils ont estés s'est apparu; car les Espaignols desroboient, et les Tudesques tuoient.

Un Espaignol voulant monstrer la grande puissance qu'il avoit en sa ville, où il se tenoit, il disoit : « Il est en mon pouvoir d'introduire ici les Maures, de crier du vin, de vendre du vinaigre, et de réussir dans tout cela [1]. » Voylà un gallant qui avoit beaucoup d'autorité en sa ville, et la vantoit très bien et glorieusement!

Comme j'ay dict cy-devant qu'aucuns soldats espaignols ont estés insolens de paroles à leur empereur, sur cela il me souvient d'avoir leu en un livre espaignol, et l'avoir ouy confirmer à deux vieux gens d'armes françois, qu'estant Anthoyne de Leve une fois dans Milan pressé pour le payement de ses soldats, tant Espaignols que Tudesques, et ne sçachant de quoy faire argent, il s'advisa « que personne ne pût cuire de pain, ou avoir de farine chez soy, que ceux qui auroient affermé ce droit; et il leur faisoit payer par chaque charge trois ducats de droits; avec cette monnoie il paya largement les Allemans et les Espagnols [2] ». A quoy fut faite une risée parmi les Espai-

1. Está en mi mano meter Moros en la tierra, y puedo pregonar vino, y vender vinagre (*a*) y salir á bien con todo esto.

2. Que ninguno pudiese cocer pan ó tener harina en su casa sino los que habian arrendado; y á estos les hacia pagar por cada carga tres ducados de derechos: con esta moneda pagó abundantemente los Tudescos y Españoles.

(*a*) Et de vendre du vinaigre quand je fais crier du vin.

gnols, et mocquerie, qu'ils se mirent à appeller l'empereur « l'empereur Charles, gentilhomme boulanger[1] ». Mais pourtant la risée se tourna après contre eux; car on se mit à les appeller « les soldats de la pagnotte[2] », ce qui leur estoit le plus grand despit que pour lors on leur peust faire, et la plus grande injure qu'on leur eust pu dire : et voylà d'où est venue la première derivation des *soldats de la paignotte*, dont despuis en Piedmont on les appelloit de ces temps *soldats de la paignotte*. Or, faut noter que, quelque temps après, l'empereur Charles s'estant sorti de son Espaigne, et mis en campaigne, il produisit tant de braves fruicts de luy et de sa valeur, que les soldats espaignols se mirent à dire en riant parmy eux : « Par Dieu! présentement, nous ne sommes plus soldats de l'empereur boulanger, mais de l'empereur guerrier[3]. » Et, certes, il l'estoit, et très-bon : aussy le pensoit-il bien estre, ainsy qu'il se vanta, à son retour

1. Emperador Çarlos, señor hornero (*a*).
2. Soldados de la pañota.
3. Juro á Dios que aora no somos mas soldados del emperador hornero (*b*), mas del emperador guerrero.

(*a*) En italien, *pagnotta* signifie *petit pain*, et Ménage rapporte en effet qu'on appelait *gentiluomini di pagnotta*, les gentilshommes qui se louaient pour faire nombre dans l'escorte des grands; ils recevaient ce jour-là un pain. Chacun se renvoya plus tard comme injure ce mot qui veut dire : *homme sans énergie*, en France; *gueux*, *ladre*, *couard*, en Languedoc. En 1542 et aussi en Piémont, La Curne dit que les Espagnols avaient déjà retourné le mot contre les Français.

(*b*) Hornero (seigneur fournier) se disait à la fois du boulanger et du maître du four.

du voyage de la Gollette à Rome, devant Sa Saincteté et tout le sainct college des cardinaux, où il deschiffra si bien le roy François, et le menaça, jusques à dire : Je le forcerai et le mettrai en telle embaras de guerre, qu'il servira à faire le dernier chapitre des *Illustres Malheureux* de Boccace[1]. » D'autant que Boccace en a fait un livre, où il exprime la grandeur d'aucuns grands, et leur declinaison par après. Ceste rodomontade estoit belle, si le faict l'eust accompaignée; mais il s'en fallut. Le voyage de Provence qu'il entreprit et rompit par sa courte honte[2], avec son grand conseiller Anthoyne de Leve, qui en fut auteur; mais il y fut bien attrappé par l'advis du prince de Melphe, grand capitaine, et très-renommé certes, qui, le voyant, après la prise de Fossan, vouloir venir à Thurin (belle butte d'espérance pour estre pris, s'il y tournoit visage comme il vouloit[3]), le fit advertir par un espion, faisant du bon vallet à l'empereur, et luy monstrer qu'il luy vouloit faire un bon service, et qu'il dressast ses desseins vers Provence, et principallement vers Marseille, où il faisoit très-bon, n'y ayant personne pour le soubstenir, ce qu'il eust aysement faict[4].

1. Yo le forzaré y meteré á tal punto de guerra, que servirá á acabar el postrero capitulo de los illustres desdichados de Bocacio.

2. Qu'il entreprit et qu'il eut bientôt la honte d'abandonner.

3. A Turin qu'il avait bon espoir de prendre, s'il avait marché dans cette direction comme il voulait d'abord.

4. Il y a de l'obscurité dans ce passage, qui semble devoir être ainsi interprété : « Vers Marseille où il faisait très bon

Ledict Anthoyne de Leve, voyant les choses facilitées par ledict prince[1], contre l'opinion de tous, il persuada à l'empereur ce projet, qui reussit mal, dont il en mourut de despit. Ledict Anthoyne de Leve fit là une grande faute de prendre advis et conseil de son ennemy.

Ce que ne fit pas Assanagès, Espaignol regnié[2], que Barberousse avoit laissé dans Alger pour gouverneur et son lieutenant, lorsque l'empereur l'alla assieger, et l'ayant envoyé sommer et luy remonstrer qu'il ne sçauroit mieux faire en toutes sortes que n'attendre la furie d'un siege, mais de rendre la ville sans autre cérémonie, il respondit : « Il n'y eut jamais rien de plus mauvais que de prendre conseil de son ennemi. Si vous me conseilliez de ne point rendre cette ville, je la rendrois; mais, parce que comme ennemi vous me conseillez de la rendre, je ne veux point la quitter[3]. » Et dict bien mieux : « Avecques quoy, vous autres, qui bravez et « menacez, me pensez-vous prendre et faire « tant de mal ? — Avecques tant de gens, de « moyens de guerre que nous avons. — Et

pour lui, la place n'ayant personne pour soutenir son attaque, qu'il mènerait aisément à bien. »

1. Antoine, dupe des facilités dont parlait l'espion du prince de Melfe, rallia l'empereur à ce projet contre l'opinion de tous.

2. Rénégat. — Au douzième siècle on écrivait plus correctement *renié* pour *ayant renié sa foi*.

3. Nunca peor cosa fué, que tomar consejo de su enemigo. Que si me aconsejárais de no rendir la tierra, yo la rendiria; mas pues que, como enemigo, me aconsejais de rendirla, yo no quiero dexarla.

« moy, respondit-il, j'en ay de mesmes céans, « et de ce qu'il me faut pour me deffendre de « vous autres. » Hà! quel renegat et eunuque tout ensemble!

Il avoit bien raison de parler si bien, et de faire encore mieux : ce qui doit bien servir d'exemple et d'advis à force capitaines qui ont gardé des places, de peur qu'il ne se laissent aller aux douces sommations, blandisses et belles parolles que leur disent et envoyent ceux de dehors pour les attirer à se rendre à eux : et faut qu'ils bouschent leurs oreilles, comme on faict au chant des seraines[1]; car, s'ils se laissent glisser le moins du monde dans le conseil de leur ennemy, les voylà perdus et deshonnorés pour tout jamais : ainsy que je sçay d'un gentilhomme de par le monde, lequel, estant dans un chasteau de Guyenne, le plus fort qu'il y ait esté il y a trois cens ans, lui tenant le parti de ceux de la relligion, après la battaille de Montcontour, fut envoyé sommer et prescher par un gentilhomme sien parent, qui luy donna tant du bec et de l'aisle, que, miserablement, et à sa grand honte et confusion, il rendit la place par ceste seule sommation et conseil; place si forte, que, cinq ans après, estant au mesmes estat, fut assaillie d'un grand prince, lieutenant de roy, qu'il ne sceut forcer ny avoir de trois mois, encore à grand peine, et par une honorable composition. Ce qui devoit estre une grande honte à ce gentilhomme, qu'on disoit

1. Sirènes.

de luy par risée que, pourquoy il l'avoit rendue ainsy aysement, ce n'estoit pas faute de munition ny vivres, car il en avoit ce qu'il en falloit, mais parce qu'il n'avoit pas de moustarde pour manger son bœuf sallé... J'ay peur de m'estre un peu extravagué de mon premier dessein : mais pourtant n'a point esté mal à propos ny inutile, et aussy qu'une autre fois je l'eusse oubliée [1].

Le marquis de Pescayre ayant assiegé une place nommée Pisguiton [2], en l'estat de Milan, il y eut dedans « trois excellens arquebusiers ; ayant été mis en garde en un certain lieu secret de la muraille, regardoient s'ils ne verroient point quelque Espagnol sur lequel ils pussent decharger leurs arquebuses à coups sûrs ; et il arriva qu'ayant couché morts le capitaine Busto et le capitaine Mercado, le troisième ayant déjà dressé son arquebuse contre le marquis de Pescaire, et cherchant à y mettre le feu, tout d'un coup un capitaine de Pavie, nommé Le Fratin, avança la main et lui arracha la mêche allumée, criant à haute voix : « A Dieu ne plaise que par notre cruauté perisse un si vaillant capitaine, qui est le pere des soldats, et qui nous maintient, encore que nous soyons ennemis ; mais, au contraire, conservons-lui la vie afin de vivre du gain de nos soldes, et que nous ne mourrions point de faim au milieu d'une paix lente

1. De pareils oublis ne sont jamais à craindre chez l'auteur, qui a parlé ailleurs déjà de la prise de ce château de Lusignan rendu par Mirambeau.

2. Pizzighitone.

et paresseuse[1]. » Ainsy luy fut saulvée la vie. Il avoit raison de parler ainsy; car, comme ennemy de paix, et amy de guerre et d'ambition, il leur entretenoit tousjours leur gaigne-pain.

Et ce fut pourquoy M. le mareschal de Strozze, ayant esté un matin salué par deux cordelliers de ces mots : « Dieu vous donne la paix[2]! » il leur respondit : « Et Dieu vous ôte le purgatoire[3]! » comme disant : « Si vous me donnez ce souhaict de malédiction à me desirer la paix, je vous en donne un autre de mesmes, de vous oster le purgatoire. » Car l'un vit de la guerre, et l'autre vit des pratiques qui proviennent de ce qu'on donne pour les ames du purgatoire : de façon que l'un et l'autre estoient quittes de là.

Et certes, je trouve que le capitaine Fratin avoit raison[4] de sauver la vie à un tel capi-

1. Tres arquebuzeros excelentisimos defensores, puestos en mira de un lugar secreto del muro, que tenian ojo si verian parecer algun Español en quien desarmasen los arquebuzes prestamente con tiros ciertos : y assí fué que habiendo caydo muertos subitamente muy maltratados el capitan Busto y el capitan Mercado, asestando ya el tercero diligentemente contra el marques de Pescara, y queriendo dar fuego à su arquebuz, depresto un capitan de Pavia, llamado el Fratin, hechando encima la mano, le quitó la mecha encendida, gritando á grandes voces : « No quiera Dios, que por nuestra crueldad, muera el mas esforzado capitan que vive, el padre de los soldados, y que nos mantiene, aunque le seamos enemigos; mas antes le conservamos la vida, porque nosotros que vivimos ganando sueldo, no muriamos de hambre en una paz larga y perezosa. »

2. Dio vi dona la pace.

3. Dio vi tolga il purgatorio.

4. L'approbation de l'auteur montre que son niveau moral

taine guerrier et ambitieux, car il n'ayme non plus la paix ni le repos que le soldat.

Lorsque ce grand capitaine feu M. de Guyse, François de Lorraine, mourut à Orléans, quasy aussy tost après sa mort la paix fut faicte. Je vis force soldats, tant d'un party que d'autre, le plorer extresmement, pour avoir perdu leur pere nourrisson. Et si vous diray que j'y vis plusieurs soldats de la relligion, qui estoient dans Orleans, le regretter autant ou plus que les autres; d'autant que la pluspart d'eux estoient tous vieux soldats, et de ceux qui avoient combattu soubs luy aux guerres passées estrangeres : car les huguenots, en ceste guerre, avoient enlevé avec eux la plus belle vollée des vieux soldats; d'autant qu'ils avoient les devans, et en avoient fait leur provision devant nous : et yceux soldats l'aymoient et honoroient très fort, et pour ce le regrettoient; et aussy qu'ils ne sçavoient où prendre party et tirer solde, et demeuroient en frische; non comme ceux du roy, qui furent plusieurs appoinctés; car force compaignies furent envoyées aux garnisons. Voylà comment ce grand capitaine fut regretté autant des soldats de l'ennemy que des siens : car, pour en parler sainement, le soldat n'advise pas quel vent tire sur le droit et sur le fort de la guerre, mais où il y a à gaigner; et qui luy ouvre les moyens pour avoir du pain, celuy-là est son pere. Aussy ne faut-il doubter que si feu M. de Guise ne fust

n'était pas plus élevé que celui de ces condottieri sans patrie, dangereux aux alliés comme aux ennemis.

esté tué, encore que la paix eust esté faicte, il vouloit fort faire la guerre à l'Angleterre où il avoit de fort grands desseins : et, pour ce, ces soldats disoient que, tant qu'il vivroit, ils n'auroient jamais faute de moyens : ce qui est très certain. Un grand capitaine disoit « qu'un soldat sans guerre est une cheminée sans feu en esté ».

Pour quant au purgatoire, cela est assez certain que la practique, l'autorité et la prééminence en est du tout attribuée aux gens d'eglise, ainsy que le confirma le pape Alexandre, Espaignol[1], à qui, comme un jour aucuns cardinaux des siens eussent remonstré une grande faute d'un sien peintre, qui avoit peint l'enfer au naturel, et, là dedans, parmy les empereurs, roys et papes, y avoit peint et représenté au vif Sa Saincteté, et qu'il falloit punir le peintre, ou l'en faire effacer du tout de la peinture, il leur respondit de sang froid : « Certainement, je n'ai aucun pouvoir de tirer nulle personne de l'enfer. Si c'estoit du purgatoire, véritablement je le pourrois bien faire[2]. » Je l'ay ouy dire ainsy à un moyne espaignol; et quand il le faudroit monstrer par escrit et imprimé, je le monstrerois[3] bien en quelque petit recoing d'un petit livret.

1. La qualification d'Espagnol montre qu'il s'agit du pape Alexandre VI, mais la peinture en question lui est postérieure, car le *Jugement dernier* de Michel-Ange y est clairement désigné. Le mot serait donc de Paul III, qui chargea le grand artiste de continuer les travaux de Saint-Pierre.

2. Ciertamente, no tengo yo poder para sacar á nadie del infierno; á estar en el purgatorio, bien lo podiera yo hacer.

3. Je le montrerais imprimé sur le manuscrit.

Ce pape en disoit bien d'autres, dont je n'en parle pas, car il n'estoit pas bon François.

Don Louys d'Avilla estant assiégé dans la citadelle d'Anvers, lorsqu'il fallut sortir et forcer les retranchemens[1] de la ville, entre autres belles paroles qu'il dict à ses soldats, fut ceste-cy : « Courage, enfans! il faut icy montrer tout ce que vous sçavez faire, comme sur un des plus fameux théâtres de la guerre[2]. »

Avant donner la battaille de Pavie, le marquis de Pescayre dit et commanda au marquis del Gouast, avec un maintien severe et animé, mais neanmoins joyeux : « Il faut premierement gagner ce lieu de Mirabel avec votre courage ordinaire, faisant tous vos efforts; que si les mains, ce qu'à Dieu ne plaise, ne suffisoient point contre un ennemi tant de fois vaincu, du moins que les corps meurent avec l'honneur qu'ils doivent, leurs valeureux courages se satisfaisant noblement en se vengeant des ennemis[3]. »

1. Les lignes d'investissement.

2. Ea, soldados! es menester mostrar en este lugar su virtud, como en un muy afamado teatro de las cosas de la guerra.

3. Con gesto severo y animoso, pero alegre : Primeramente es menester ganar este lugar de Mirabel, con vuestro valor, y todo vuestro esfuerzo : que si las manos, lo qual Dios no quiera, no bastaren contra el enemigo tantas veces vencido, haced que los cuerpos muriendo con la honra que deben, los animos valorosos vengandose del enemigo, se satisfagan noblemente (*a*).

(*a*) La fin de cette traduction paraît rendre imparfaitement la pensée du texte. Il y est dit : Faites qu'en mourant avec honneur comme ils le doivent, vos corps donnent à vos

Ceste battaille perdue pour nous, se dict parmy les Espaignols que Sa Majesté ayant esté prise, et le marquis del Gouast, au retour de la chasse de quelques Souysses, ayant sceu la prise, vint dans le mesmes champ de battaille saluer Sadicte Majesté avec un très grand honneur et respect, chassant d'allentour de luy une troupe infinie de soldats, qui la pressoient et l'importunoient de toutes parts; et, après luy avoir rapporté toutes ces belles raisons qu'il pouvoit, pour le consoler de son desastre, et surtout luy allegant la bonté de l'empereur, le roy luy respondit avecques ces belles parolles et dignes de remarque, dont je m'estonne que nos escrivains françois n'ont touché ces gentilles particularités et parolles, et qu'il faille que nous les emprumptions des estrangers [1] : « Je m'estois resolu et déterminé que, mourant honorablement parmy les armes, je me peusse delivrer et mon esprit d'une si grande asprezze et surcharge de mes affaires, pour ne demeurer en vie après avoir veu devant mes yeux tant de braves et vaillans capitaines des miens estendus morts autour de moy. La fortune, qui de long-temps m'est si cruelle, et, à très grand tort, grand'ennemie de mon nom, pour me conserver la vie à mon très grand regret, et

1. M. Lalanne a reconnu ici comme à l'ordinaire un extrait de Vallès. J'ajouterai que sa teneur suit les procédés de fabrique dont les historiens des temps sont coutumiers; c'est trop long et trop académique pour être vraisemblable, et ce bavardage manque absolument d'éloquence.

âmes valeureuses la satisfaction d'une noble vengeance sur l'ennemi. »

pour servir de spectacle d'une mocquerie et derision, n'a pas voulu que je mourusse d'une mort honorable. Pour le moins en cela auray-je occasion de me consoler en moy-mesmes, que, me soubvenant et mettant devant mes yeux souvent ma grand'perte, que, d'aujourd'huy en advant, je ne craindray aucune injure ny force de la fortune, parce que m'ayant esté tousjours très cruelle et furieuse, ny jamais assez saoulé abondamment de tant de desadvantures qu'elles m'a données, elle aura finalement payé le reste de sa hayne en ceste publique plaincte et deuil de toute la France, et derniere perte mienne, par le cas et advenement d'une si grande desadvanture[1]. »

Voylà certes de belles parolles, et braves resolutions d'un magnanime roy, à ne se soucier plus de la fortune, puisqu'elle avoit achevé de vomir son venin sur luy en ceste si grande perte et disconvenue. Telles parolles toucherent si fort au cœur des soldats qui

1. Yo habia determinado, muriendo honradamente entre las armas, librar mi animo de esta tan gran aspereza de mis cosas, y por no quedar vivo, despues de haber muerto tantos capitanes mios muy esclarecidos: pero la fortuna es y a de mucho tiempo asperisima, y á grand tuerto muy enemiga de mi nombre, porque me conserve la vida á mi pesar para que sea un espectáculo de escarnio y burla, y no ha querido que yo muriese muerte muy honrado. A lo menos, con solo esto me consolaré, acordandome de una tan gran perdida, que de oy adelante no temeré mas ninguna injuria ny fuerza de fortuna, porque habiendo sido ella cruelisima siempre y furiosa y nunca jamas satisfecha harto por tantas desaventuras, ahora finalmente habrá pagado el resto de su odio en este publico lloro de toda la Francia, y postrera perdida mia por caso de tan grande desaventura.

estoient à l'entour[1], qu'ils se mirent tous à plorer et à admirer ce grand roy. Cela se tient et se dict parmy les Espaignols.

J'ay traduit en françois ces mots precedens espaignols, et non poinct les autres; car il faut croire que le roy les prononça tous en françois, et les Espaignols l'allèrent traduire en leur langue.

Sur quoy j'ay pris subjet de faire ce discours, pour noter que, bien que ce grand roy parlast force langues, comme la latine, l'espaignolle et l'italienne, il vouloit tousjours porter tant d'honneur à la sienne, qu'il la preferoit à toute autre, et ne vouloit laisser en arriere, pour faire marcher devant l'estrangere. Aussy, ainsy que j'ay ouy dire à feu M. de Lansac, le bon homme, qu'il est bien tousjours meilleur, plus seant et plus grave, quand un roy parle de grandes choses devant les estrangers, et mesmes ses compaignons, roys et princes, faut qu'il parle son vray langage, sans s'abaisser et se contraindre jusques-là de parler celuy de son compaignon, et contente ses oreilles comme s'il luy vouloit servir de truchement.

L'empereur en monstra un très bel exemple en cela, lors qu'il fut à Rome, et parla devant le pape, les cardinaux, les ambassadeurs, et

1. Nous venons de voir cependant que le marquis du Guast les avait chassés. Précédemment, nous avons vu que chacun d'eux se vantait de lui avoir enlevé une pièce de son armement. Page 40, Branthôme ne parle que de leur avidité, et non de leur attendrissement. Il n'en était pas un, dit-il, « qui n'eust quelque lopin » pour l'honneur ou le profit.

qu'il brava tant, par trop enorgueily de sa victoire de Thunis et de la Gollette. Il y eut les deux ambassadeurs de nostre roy, l'un vers Sa Sainctеté, l'autre vers Sa Cesarée Majesté, qui luy remonstrerent de ne parler poinct espaignol, mais autre langue plus intelligible. Il respondit à M. l'evesque de Macon, comme au principal, à cause du rang qu'il tenoit vers Sa Sainctеté, et marchoit devant M. de Velly, qui estoit près Sa Majesté, et ce avecques un certain dedain : « Monsieur l'evêque, entendez-moy si vous voulez, et n'attendez point de moy d'autres paroles que de ma langue espaignole, qui est si noble et si belle, qu'elle merite d'être sue et entendue de toute la chretienté[1]. »

Il y eut bien là de la natreté[2] à l'empereur; car s'il eust voulu, il eust fort bien parlé françois ou italien au pays et au lieu où il estoit, voire allemand et flamand, son pays natal, s'il eust fallu; et il les eust bien rendus à *quia,* car il sçavoit toutes ces langues; mais il ne voulut parler que l'autre, possible pour faire despit à ces messieurs les ambassadeurs et à aucuns cardinaux françois et autres partisans du roy. Ou bien le fit-il par un desdain et bravade et ostentation, pour honorer mieux sa langue et aussy (ainsi que j'ay dict) que

1. Señor obispo, entiendame si quiere; y no espere de mi otras palabras que de mi lengua española, la qual es tan noble, que merece ser sabida y entendida de toda la gente christiana.

2. Espièglerie. — En langue d'oc, on dit encore *natraria* pour *plaisanterie.*

ceste langue est fort bravasche et fort propre pour menaces. Ce monsieur l'ambassadeur eut tort en cela; car il le devoit laisser parler, et l'escouter et l'entendre bien, et puis le payer de mesme monnoye, et luy faire sa response en françois, sans descouvrir son asnerie; mais possible n'eust-il peu entendre son discours ainsy espaignolisé. Ainsy les fautes que luy et son compaignon firent, et qui cuyderent porter prejudice à nostre roy, en font foy de cela. J'en ay escrit assez dans le discours que je faits de ce grand roy.

Tant y a que ces ambassadeurs et autres qui tiennent leur place ont grand tort et grand honte de n'apprendre les langues pour s'en servir au besoing, comme estoit celuy-là; et monstrent bien qu'ils sont de grands veaux, qui ne sçavent et ne parlent que la leur langue de veau. Et ressemblent un certain evesque de France, qui alla au concile dernier de Trente sans argent et sans latin, et retourna de mesmes. Quel embarquement sans biscuit, et quel retour aussy! Que diable peuvent faire ces gens qui n'ont nul exercice plus honorable pour eux que d'estudier, et ne sçavoir que leur langue; car, quant à la latine, le temps passé n'en sçavoient gueres; les autres qui crachoient quelque latin, c'estoit quelque latin de breviere, mal raffiné et tamisé. D'autres l'ont peu bien parler, mais c'estoient des oyseaux rares, ainsy que fit M. le cardinal de Bellay, quand il harangua le pape Clément, au lieu de Poyet, qui fit le sot, et perdoit l'honneur de la patrie sans ce grand cardinal.

qui rabilla tout. Pour le temps d'aujourd'hui, nos prelats se sont ravisés, qui commencent à tirer des armes et à desgainer le latin. Dieu mercy! les huguenots, qui leur ont tant faict la guerre qu'ils les ont aguerris (et de mesmes armes qu'ils les avoient battus d'autrefois), maintenant les battent, dont c'est bien employé. Que diroit-on d'un certain ambassadeur françois que j'ay cogneu? Luy, ayant demeuré six ans en Espaigne, en retourna aussy mal en parlant la langue comme si jamais il n'y eust esté. Et disoit-on qu'il ressembloit le perroquet de madame de Brienne, qui avoit demeuré vingt ans en cage, et n'avoit jamais peu apprendre à parler un seul mot; proverbe ancien du temps des roys François et Henry, nos grands roys, et qu'on practiquoit à la cour envers ceux qui n'avoient rien appris ny rien sceu dire.

Or pour reprendre encore mon discours, M. de Lansac disoit qu'il est très necessaire qu'un ambassadeur entende et parle le plus de langues qu'il peut, pour s'en servir à la necessité aux lieux où il sera, et mesmes pour l'espaignolle, latine, françoise et italienne; car pour les autres elles sont difficiles, et pour ce ils en sont excusables. Mais pour ces quatre, ils en doivent estre taxés et blasmés s'ils ne les sçavent, non pas pour les practiquer ordinairement et en faire litiere, comme on dict, mais pour quelquefois, pour la necessité, pour la gentillesse, pour l'honneur, pour la gloire, voire pour quelque ostentation, et pour dire que l'on en sçait d'autant.

Et plus en doivent faire nos grands roys et princes, qui doivent tousjours honorer leurs langues. Et, quant aux estrangeres, il les faut reserver pour maniere de devis, de causeries, de mots à propos, de gaudisseries, bravades et gentillesses, afin que d'autant plus ils se rendent admirables de sçavoir plus que leur langue naturelle, ainsy que faisoit ce grand roy François, qui, aux grands affaires, ne se deferroit jamais de son beau parler françois, et n'en parla autre devant le pape Clément, le pape Paul, à Marseille et à Nice, et avecques l'empereur Charles passant en France. La reyne de Navarre, sa sœur, si sçavante et bien disante, bien qu'elle sceust parler bon espaignol et bon italien, s'accommodoit tousjours de son parler naturel pour choses de consequence; mais quand il falloit en jetter quelquelques mots à la traverse des joyeusetés et gallanteries, elle monstroit qu'elle sçavoit plus que son pain quotidien. Nostre grand roy Henry II parloit si bien espaignol qu'homme de son royaume, pour avoir esté assez en cage dans l'Espaigne et en ostage pour l'apprendre; mais il ne parloit jamais que son françois avecques les Espaignols, mesmes quand il y alloit d'affaires d'importance; mais pour dire le mot, et de faire une rencontre espaignolle, il la faisoit fort bien et de fort bonne grace. La reyne sa femme, et mere de nos roys, parloit encore fort peu son toscan avecques ceux de sa nation pour grands affaires, ainsy que le roy son mary, portant en cela l'honneur qu'elle devoit au royaume où elle avoit pris

sa grandeur et bonne fortune. La reyne Marguerite sa fille, bien qu'elle entende la langue italienne et espaignolle, et qu'elle les parle aussy disertement comme si elle avoit esté née, nourrie et eslevée toute sa vie en Italie et Espaigne, elle en use de pareille façon en de grandes choses; mais pour alleguer de belles rencontres et gentils passages, et bien dire les mots, elle n'en cede à aucune personne, aussy bien qu'en sa langue françoise, tant elle a l'esprit grand et subtil. Nous autres petits compaignons, si nous sçavons ces langues, il est très-bon que nous les parlions et les practiquions; mais il les faut sçavoir parfaitement pour ne nous faire mocquer si nous y faillons : aussy si nous nous en sçavons acquitter très-bien, nous nous en rendrons bien plus aimés, honnorés et estimés, tant à l'endroict des plus petits qu'à l'endroict des grands; ainsy que m'arriva une fois parlant au roy d'Espaigne, qui fit plus d'estime de moy qu'il n'eust fait quand il m'entendit parler sa langue, ainsy que j'ay dict ailleurs (comme de vray, pour lors je la parlois très bien) et s'en estonna, et m'en fit très bonne chere. Il faut que je me vante de cela en passant[1].

Or, pour faire fin, j'allongerois volontiers ce discours (qui est très beau) si j'estois aussy capable et aussy bien disant que ledict M. de Lansac, duquel j'en tiens la plus grande part; car il s'entendoit très bien en telles matieres pour avoir esté par diverses fois, et pour le

1. L'auteur n'y manque jamais.

moins trente fois, en divers lieux et ambassades durant sa vie. Je ne passe donc plus avant, de peur de m'enrayer, et retourne à d'autres rodomontades, bien marry d'avoir esté si long en ce discours.

Quand le roy Henry II assiegea la ville de Dinant, il la fit battre si furieusement, que ceux de dedans, n'attendant que l'assaut general et leur totale ruyne, ne se voulant trop opiniastrer, adviserent d'envoyer vers Sa Majesté le capitaine du chasteau et un capitaine de la ville pour parlementer, auxquels fut accordé que, rendant la place et y laissant l'artillerie, s'en iroient vies et bagues saulves, avecques l'espée et la dague seulement, laissant toutes les autres armes en la place. Cela estant sceu par Julien Romero, qui avoit leans une compaignie d'Espaignols naturels[1], trouva estrange et fascheux de sortir sans toutes ses armes; et, pensant faire condescendre M. le connestable (qui capituloit[2]) à plus honnorable party, le vint trouver, et luy tint tels propos, braves et graves certes : « Monsieur[3], s'il est vray qu'il n'y ait point de meilleur juge des arts que les artisans mesmes, puisqu'il n'y a point de seigneur et de capitaine qui ait mieux traicté et plus practiqué les armes que Votre Excellence, j'espere d'elle qu'elle les favorisera aujourd'huy de tout son pouvoir envers nous autres soldats espaignols, en nous recueillant et en nous traictant non

1. De nationalité espagnole.
2. Qui posait les conditions de la capitulation.
3. Monseigneur.

comme des vaincus, mais selon nostre valeur et nostre courage; lesquels, quant à moy, j'ay mieux aymé confier, il y a quelques années, à Fontainebleau, en présence du roy François, au sort doubteux d'un combat singulier et défi, plustost que de souffrir aucun deshonneur ni affront, cherissant plus mon honneur que mon sang et ma vie, laquelle j'ai tousjours employée de bon cœur en tant de milliers de dangers, passant et repassant tant de mers et de terres, et seulement cela pour gagner de la gloire et des louanges; en quoy la fortune, ennemye des hommes braves et courageux, m'a tellement agréé et favorisé, que je me peux compter entre ceux qui ont gaigné quelque chose par leurs efforts et par leurs prouesses; ce qui est pour moy un souverain bien, dont je me puis louer et advantager, les armes estant le comble de ce que j'ay et le fond de ce que je n'ay pas. Leur garde et conservation m'estant plus cheres que toute chose, s'il faut que je les perde, je veux que tout le monde me méprise. Et si ce malheur m'arrive que nous soyons obligés de les abandonner, nous aymons mieux, tant que nous sommes, comme desesperés, si les rames nous manquent, nous ayder de voiles, combattre jusques à la mort, et faire voir par notre desespoir que nous aymons mieux mourir les armes à la main que de nous sauver sans elles comme des lasches. C'est pourquoy, monseigneur, moy et mes compaignons, nous supplions Sa Majesté qu'elle nous laisse aller et sortir avecques ceste honorable et noble condition, et

qu'elle se contente de ceste ville, devant laquelle tant et tant de grands hommes ont eschoué d'autrefois; et en nous faisant ceste grace, il pourra justement se nommer un Roy Auguste et Vainqueur, ayant si genereusement traicté de vaillans soldats vaincus, moins faute de courage et de cœur que par leur mauvaise fortune[1]. »

A ces parolles, par trop audacieuses pour un vaincu, respondit M. le connestable, qui estoit de son naturel fort impatient d'un glorieux, et qui le sçavoit gourmander et rabrouer très bien quand il l'entreprenoit, ainsy que je

1. Monseñor, si de todas las artes no hay mejor juez que los mismos oficiales, así pues no hay señor ni capitan que haya mejor tratado y practicado las armas como V. Excelencia. Yo espero tanto en ella que hoy favorecerá, de todo su poder, hacia nosotros soldados españoles, recogiendonos, y tratandonos, no como vencidos, mas segun nuestro valor y ánimo; que en quanto á mí toca, he querido confiar en la suerte dudosa de una pelea singular y desafio, algunos años hay, à Fontainebleau, delante de la magestad real del rey Francisco, mas bien que padecer alguna deshonra y afrenta, y hacer cosa Poca digna de soldado y hombre honrado, apreciando mucho mas mi honra que mi sangre y mi vida, la qual siempre de buen animo he empleado en tantos millares de peligros, pasando y repasando tantas tierras y mares, y solo esto para ganar gloria y loor; en que fortuna, amiga de los bravos y valientes, ha sido tan agradecida, que me puedo nombrar entre los que ganaron algo por sus esfuerzos y proezas, por mi soberano bien, del qual me puedo alabar y aventajar, siendo las armas la cumbre de mi todo, y el fondo de mi nada; de las quales deseo mas la guarda y conservacion que de todas cosas; las quales armas teniendo perdidas, quiero que la gente me tenga en poca estima. Y si tal es mi desdicha que las dexemos, queremos mas presto todos nosotros, como desesperados, que si nos faltan los remos, ayudarnos de las velas y combatir hasta morir, y mostrar por desesperacion que, mas presto queremos morir

l'ay veu souvent : « Capitaine, mon amy, je vous estimerois grandement si vostre force et pouvoir estoient correspondans à vostre parolle et bon vouloir que vous me voulez tant faire paroistre. Mais je vois bien que vous ne cognoissez pas vostre fortune, ou bien que vous la dissimulez : voulant, par advanture, faire nouveaux droicts en guerre, que le vaincu donne loy au vainqueur, et, par advanture, vous vouloir reserver un si grand advantage, que de vouloir emporter les armes, non seulement sur moy qui sçais assez ce qu'elles vallent, mais sur un roy jeune, courageux et present en ce siege, qui ne voudroit ceder, non à vous (avecques lequel la paragon[1] n'est nullement semblable, non plus que du ciel au plus bas de la terre), mais au plus grand prince du monde. Et semble que vostre demande est fort contraire à vous mesmes, en ce que faites nostre roy si grand (comme certes il est assez cogneu tel partout, sans que le disiez) : et neanmoins vous pretendez d'emporter sur luy et avoir l'honneur de ce qu'il pourchasse le plus en ce monde, comme voulant dire que, quelque grand prince qu'il

con las armas en las manos, que salvarnos sin ellas como soldados vellacos. Por eso, Monseñor, yo y mis compañeros suplicamos su Sacra Magestad que nos dexe ir y salir con tal condicion y partido noble y generoso, y se contente de esta tierra, la qual tantos grandes y principes no pudieron tomar otras veces; y haciendonos esta merced, justamente se podra llamar el Rey Augusto Vencedor por tal illustre tratamiento hecho á valientes soldados vencidos, no por falta de corazon y animo, mas por mala suerte.

1. La comparaison.

soit, vous n'entendez estre inférieur à luy en la conservation des armes et reputation d'honneur. Vrayment, beau sire, je l'aymerois de vous, et seroit bon[1] que le preneur fust pris et le victorieux fust vaincu; et que celuy qui fait trembler la terre et mers, cedast en reputation des armes à un tel oyseau que vous. Or, sçavez-vous qu'il y a? La grâce que l'on peut faire aux malheureux, c'est de leur desclarer promptement leur malheur. Parquoy la meilleure nouvelle que je vous puisse faire sçavoir, est que si vous n'acceptez sur le champ la composition que je vous ay proposée, vous vous retiriez soudain, car, avant qu'il soit quatre heures, je vous auray pris d'assaut, et ne vous donneray loysir de changer d'advis : et vous asseurez[2] que, si vous eschappez de l'espée, la corde ne vous faudra, pour vous apprendre à vouloir capituler avec celuy qui tient vostre vie et vostre mort en ses mains. »

Voylà la response de M. le connestable, et digne d'un tel capitaine, et qui se peut dire *à beau jeu beau retour*[3]; dont le capitaine espaignol demeura si estonné, que, rongeant le frain de son cœur, demanda encore, par une importunité, au moins que luy douziesme sortist avecques ses armes. Cependant M. le connestable, par une grande ruse de guerre,

1. Il serait plaisant. — *Bon* a conservé ce sens railleur. Nous disons encore d'un personnage amusant, d'une bonne plaisanterie : *il est bon, elle est bien bonne.*
2. Et, pour vous, soyez sûrs que.
3. Expression proverbiale.

faict advertir les autres Espaignols que Romero ne plaidoit plus pour eux, que pour luy seulement et une douzaine d'autres à son choix, laissant les autres en crouppe à la mercy de l'espée. Ce qu'entendant le reste des autres Espaignols, soudain s'accorderent à la mesmes capitulation que les Allemans et Flamans, et sortirent tous ensemble, dont Romero cuyda se desesperer, qui demeura prisonnier parmy nous.

Je tiens ceste histoire de nos François qui y estoient presens, et dudict Julian Romero mesmes qui me la conta mieux que je ne le dis; et ce fut lors que nous allions à Malte, entrant dans le Far de Messine[1]. Nous vismes derriere nous quinze galleres de Sicile venir d'un bon vent en poupe, avec le bastard[2], qui en un rien (encor que nous fussions fort loing d'elles, et nous quasy touchant Messine) eurent atteint nos pauvres petites fregattes, montant à douze ou treize; car nous n'eusmes pas plustost pris port et terre, qu'eux quasy aussytost firent de mesmes. Cesdites galleres venoient de la Gollette pour y porter des vivres, munitions et soldats, craignans la venue du grand seigneur, qui la menaçoit ou[3] Malte. Parmy ces honnestes Espaignols qui estoient dans ces galleres, se

1. On appelait ainsi le détroit de Messine, à cause du phare qui s'y trouvait placé.

2. Grande voile de galère. On ne la larguait cependant qu'avec peu de vent.

3. *Ou* a le sens ancien *avec*. — Qui menaçait La Goulette avec Malte.

trouva ledict Julian Romero, qui, s'estant enquis, et trouvant que nous estions François, nous vint, comme très courtois cavalier, saluer et accoster le long dudit port, et arraisonnant maintenant avecques messieurs de Strozze et de Brissac, ores avecques autres, cependant que nous avions envoyé à la ville chercher logis, et nous promenants le long de ceste belle place de port, auprès de ceste belle fontaine, et maintenants avecques l'un et l'autre. Et fut fort ayse de parler avec moy, d'autant que de tous nous autres gentilshommes qui estions là, il n'y avoit nul qui parlast Espaignol que moy; car il n'y avoit qu'un an que je ne faisois que venir d'Espaigne, et le parlois fort friandement. Dont, entre autres propos que me tint ce seigneur Juliano, fut qu'il me demanda des nouvelles de France, et de M. le connestable, et comment il se portoit sur son vieil aage. Et luy en ayant dict de bonnes, il monstra qu'il en estoit fort joyeux, ce me dict-il; et puis me continua de dire ses louanges, et comme une fois il luy avoit faict si belle peur qu'il n'eust eu jamais en sa vie : et me fit ce discours precedent, avecques les plus belles parolles du monde; si bien que je ne vis jamais mieux dire, car il estoit très eloquent à la soldade.

Outre plus, me dict qu'il craignoit fort ceste fois que M. le connestable ou le roi luy fissent très mauvais party de la vie; d'autant qu'ils le menacerent, et luy reprocherent qu'après avoir receu du roy François tant d'honneur en sa cour, sur l'octroy du camp

clos[1] qu'il luy avoit donné, sans recognoistre un tel bienfaict, s'en estoit allé, de son plein vouloir, servir le roy d'Angleterre en la guerre de Boulloigne, estant pour lors trefves entre l'empereur et Sa Majesté Chrestienne. Mais il me dict en cela ses raisons, que l'empereur estoit irrité contre luy, pour avoir eslu le camp en France, à ce qu'il dict. Nonobstant cela, si faillit-il à courir fortune de la vie; car M. le connestable estoit severe en ces choses-là.

Ce combat fut le commancement de reputation dudict seigneur Julian, encor que ce ne fust rien qui vaille, à ce que j'ay ouy raconter à force gentilshommes et autres qui vivent encor. Il servit plus de risée et mocquerie que d'autres choses; si bien que de despit le roy en jetta de bonne heure le baston[2]. Car, en lieu de combattre vaillamment à outrance, la partie de Julian, encor que la fortune luy fust au commancement assez bonne, et meilleure que de Julian, commança à crier par trois fois : « Je ne vous en veux point, seigneur Juliano[3]. » Et de là vient le proverbe qui a longtemps couru à la cour et en France : *Nò te quiero mal, senor Juliano,* qui se disoit quand quelqu'un fuyoit la lutte. Toutes fois il y alla un petit plus de l'honneur dudict Juliano que de l'autre, et en a faict despuis toute sa vie grand triomphe, qui luy a aydé, avecques

1. Lorsqu'il lui octroya la permission de tenir champ clos.

2. Le juge du champ jetait son bâton pour séparer les champions.

3. No te quiero mal, señor Juliano.

d'autres belles advantures qu'il a couru pour son empereur et son roy, aux guerres, pour le service desquels enfin est mort honorablement en ces guerres de Flandres.

Avant que finir je diray ce mot : que tous gallans hommes, cavaliers et capitaines, me semble qu'ils doivent fort peser ceste response susdicte de M. le connestable; car il n'y a mot qui ne porte sa sentence et advis très necessaire pour eux, et mesmes pour la braveté qu'il usa à son brave[1]. Sur quoy je feray ce petit conte : que lorsque nous allasmes à Malte, partant de Messine avec nos fregattes, nous vinsmes coucher à une petite ville entre Messine et Sarragosse[2], qui se nomme Cataigne, là où l'on dict que le premier fondement et parlement des vespres siciliennes fut fait et jetté. Arrivans là, ceux de la ville tinrent leurs portes serrées, et firent difficulté de nous laisser entrer. Il y eut parmy nous un capitaine provençal qui, se voulant faire de feste, parce qu'il jargonnoit un peu et assez mal l'espaignol, qui alla se presenter à la porte, et y demander entrer, plus par bravade que par courtoisie. Sur quoy il y eut un soldat espaignol peu endurant, qui, s'advançant, poussa assez discourtoisement ledict capitaine pour l'oster de devant la porte; ledict capitaine luy dict : « Soldat, que voulez-vous faire[3]? » L'autre bravasche luy respond : « Te traiter

1. Pour la leçon de bravoure qu'il donna à son bravache.
2. Syracuse... Ce n'est du reste pas à Catane, mais à Palerme, que fut donné le signal des Vêpres siciliennes.
3. Soldado, que quereis hacer

en brave, parce que tu fais du brave. Va-t'en, retire-toi d'ici, et souviens-toi des vespres siciliennes[1]. » Il y eut un honneste gentilhomme françois qui parloit fort bien espaignol, que je ne nommeray point pour sa gloire, qui se mit à parler le friand espaignol. Aussytost qu'il l'eut ouy, il quitta tout, et vint à luy, et luy dict d'une grande joie : « Ah Dieu! qu'un tel parler me plaît[2]! » et dict à l'autre : « Retire-toi d'ici, barragouin[3]! je ne veux point parler avec toi, mais avec ce cavalier qui parle si agréablement[4] »; et, venant à luy, l'embrassa à la mode soldadesque; et causerent fort ensemble de nostre voyage en passegeant[5], et puis allerent souper ensemble, que le gentil cavallier françois luy donna; et l'autre l'accepta galantement : car ils ayment ces gens-là à faire aussy bonne chère que nous, mais que ce ne soit à leurs despens; car autrement ils se laissent mourir de faim. Ce fut à mon homme[6] à se retirer, car il eust eu de la rumeur. Toutesfois cela se

1. Tratarte de bravo, porque haceis de bravo. Vayase : apartese de aqui; y acuerdase de las visperas sicilianas.

2. Voto á Dios que tal hablar me place.

3. M. Lalanne soupçonne avec raison Branthôme (qui se fait figurer ici comme l'honneste gentilhomme parlant bien espagnol), d'avoir espagnolisé pour les besoins de son récit notre vieux mot *barragoin*. Le seul mot espagnol qui s'en rapprocherait serait *barrajar* (brouiller), et ce verbe ne comportait pas de substantif.

4. Apartaos de aqui, barragoyno : no quiero hablar con vos; yo hablo, con este cavallero muy gentil hablador.

5. En se promenant pas à pas. Notre langue d'oc a conservé ce verbe *passegear*.

6. *Mon homme* est le capitaine provençal mal reçu.

passa. Comme il y a tousjours et d'uns et d'autres, et les uns courtois et les autres arrogans, on nous laissa entrer courtoisement, et vivre et coucher pour nostre argent.

Si faut-il que je fasse à ce propos un plaisant conte, qui m'arriva une soir à Paris, au commancement des premieres guerres. Ainsy que le camp s'estoit acheminé à Estampes pour se dresser, moy ayant envoyé tout mon train devant, et demeuré à Paris pour quelques affaires qui me restoient, ou possible pour l'amour, je dirois mieux, je pris la poste pour aller rejoindre l'armée audict Estampes. Je n'avois qu'un homme des miens, moy avec mon postillon. Estant entre les deux portes de Sainct-Jacques, voicy venir la garde, qui estoit grosse et grande, et qui se faisoit fort estroictement en ce temps, et entre autres un grand homme, marchant du quartier Sainct-Jacques, qui portoit une grande hallebarde et grand barbe, et une cuyrasse, qui arreste fort rudement mon postillon, et prend la bride de son cheval. Je m'advance, et crie : « Mort Dieu! l'homme à la grande barbe, que voulez-vous faire? » Il vint à moy aussy tost, et, me presentant la poincte de l'hallebarde, il me dict : « Mort Dieu! l'homme sans barbe, je vous veux arrester. Où est vostre passeport? Ne scavez-vous pas l'ordonnance qui a été faicte, de ne sortir sans passeport du prevost des marchans? » Tout à coup je me vis entouré de cent poinctes d'espées, de picques, d'hallebardes. Ce fut donc à moy à monstrer mon passeport (car je l'avois), et luy dire

qu'il le devoit demander plus honnestement et doucement, et que je n'estois bastant pour faire teste à un corps-de-garde si remply. Toutesfois après belles excuses, nous fusmes amys comme devant; et, estant arrivé, j'en fis le conte à feu M. de Guyse, qui le trouva bon, tant de la demande que de la response, et en rit bien, ensemble plusieurs de l'armée auxquels j'en fis mesmes part; car, comme me dict M. de Guyse, un brave a bravé un brave, et quittes de là tous deux.

Quand le duc d'Albe passa en Flandres contre les guerres civiles des Gueux, il ne se voulut servir d'autre infanterie que de l'espaignolle, et n'y en mena d'autre. Mais quelle estoit-elle? L'une des plus belles qui jamais fut mise en campaigne; car il en fit choix parmy tous les terces[1] de Lombardie, de Naples, de Sicile, de Sardaigne; si bien que de ce beau choix il en fit un corps très beau et bien fourni, jusques à neuf ou dix mille, n'y ayant rien à dire, soit en belles armes, soit en parades d'habillemens, soit en bonté et vertu d'hommes, soit en leur entretien de vivres et de payes, jusques à leurs courtisannes, qui en parures paroissoient princesses. Bref, rien n'y manqua. Et, comme par où ils passoient près de la frontière de France, vers la Lorraine, les chemins estoient rompus de gens quasi (par manière de dire) pour les voir[2], on leur demanda pourquoy le duc

1. Parmi toutes les bandes d'infanterie.

2. Les chemins étaient presque ravinés par la foule de gens accourus pour voir cette infanterie. — Il va sans dire que

n'avoit avec luy pris d'autre infanterie italienne ou tudesque. Aucuns respondirent : « Parce qu'il sait bien que, par notre valeur et notre grand courage, il doit acquerir dans cette guerre le nom de Grand Capitaine par dessus tous ceux qui l'ont jamais été[1]. » Comme de vray, par leurs seules armes, il a faict trembler tout ce pays-là, et remis en son premier devoir[2].

J'entretenois une fois, dans le chasteau de Milan, un vieux soldat espaignol, morte paye de leans[3], qui avoit toute sa vie consommée aux guerres de l'empereur Charles, et me racontoit qu'il n'y aymoit rien tant que les soldats espaignols, « parce que, comme bons artisans et bons ouvriers[4], ils avoient travaillé de leurs propres mains la couronne de laurier qui lui ceignoit le front; ne craignant point de perdre la vie pour établir sa gloire et la leur[5] ».

l'auteur ne dit point cela sérieusement. Il y avait d'ailleurs alors peu de routes en bon état.

1. Porque conoce bien que con singular valor de nosotros Españoles, ha de alcanzar en esta guerra el clarísimo nombre de Gran Capitan, mas que ningun otro que nunca fué.

2. L'auteur l'a déjà dit et n'en veut pas démordre, bien qu'il ne dise que la moitié de la vérité.

3. On appelait ainsi les soldats vétérans conservés pour la garde des places parce qu'ils étaient payés sur état de l'ordinaire des guerres. La paye morte pour eux était celle du corps auquel ils avaient appartenu.

4. Comme bons ouvriers et laboureurs, ils avaient entrelacé.

5. Porque como buenos oficiales y labradores, habian texido con sus manos propias la corona de laurel que llevaba al derredor de la cabeza, no temiendo dar fin á sus vidas, para hacer vivir la fama del y de ellos.

Un simple soldat espaignol, pour avoir esté trouvé en quelque larcin, fut condamné d'avoir une oreille coupée; à quoy il s'écria, en disant : « Une oreille, maugrebleu! Mais j'aimerois mieux mourir que de souffrir un tel affront. » Alors le capitaine ordonna qu'on accordât la grâce de mourir à ce soldat si désireux de son honneur [1], et il ayma mieux passer par les armes, et mourir que d'avoir l'oreille coupée.

J'aymerois autant d'un soldat gascon, lequel, estant sur l'eschelle près de la mort, il y eut une femme qui le vint requerir pour mary, ainsy que le temps passé se faisoit, suivant l'ancienne loy des Goths. Luy, la voyant boîteuse, laide et fort contrefaicte, et marcher incommodement, il dict : « Que ferois-je de cela? Je n'en aurois que du desplaisir et incommodité. *Pinge, pinge* [2] ! » dict-il au bourreau, qui est autant à dire en gascon, *pends, pends !* ce qu'il fit; et le gallant ayma mieux estre pendu que de s'assubjectir à une si laide beste. Celuy-là estoit fort curieux de son ayse, et ennemy de la laideur.

Aux premieres guerres civiles, lorsqu'il fallut assaillir les fauxbourgs et portereaux [3] d'Orléans, feu M. de Guyse commanda aux François donner d'un costé, et aux Espaignols

1. Una oreja, pesia mas tal! Mas querria yo morir, que sufrir tal afrenta. En tanto dixó el capitan: « concedase esta gracia á este soldado tan deseoso de honra. »

2. Il faut lire *penge*. En langue d'oc, on dit encore *pengear* pour *pendre*.

3. Il faut lire le Portereau. C'était un ouvrage avancé des fortifications d'Orléans. Il est nommé ainsi dans les textes.

de l'autre. A la teste du régiment des Espaignols se trouva un jeune soldat, qui, par dessus tous, se faisoit si bien paroistre en ses armes et son harquebuse et son fourniment fort beau, et très-leste en grace, en façon et en habillement, car il avoit un pourpoinct de satin jaune, tout couvert de passement d'argent, et les chausses à bandes de mesmes, avecques un chapeau de taffetas noir, tout couvert de plumes jaunes, si bien qu'il le faisoit très beau voir, car avecques cela il estoit beau et agréable de visage, et d'une jolie, gentille et maigrelline taille; enfin il paroissoit tel, que feu M. de Guyse demanda à don Carajaval, qui leur commandoit, qui estoit ce jeune homme, car, à sa contenance, il monstroit estre de lieu [1] et de courage. Caravajal luy respondit qu'il estoit de la maison de Mendozze, de laquelle sont sortis de grands personnages en tout : et, sur ce, il le presenta à M. de Guyse pour luy faire la reverence. Ainsy que mondict seigneur de Guyse le receut fort courtoisement, et Caravajal luy dict la bonne opinion qu'avoit M. de Guyse de luy, et comment il luy avoit demandé son nom. En faisant la reverence à M. de Guyse et luy en rendant humbles graces, alors ce jeune homme respondit : « Monseigneur, ou je mourrai aujourd'hui avec honneur, ou je changerai ma couleur jaune en vermeille par quelque cruelle, mais honorable blessure, ou je laisserai quelque marque illustre de mon nom,

1. Venir de bon lieu. La maison Mendoza était illustre en Espagne.

pour reconnoître la grâce et l'honneur que m'a fait mon general de s'en informer[1]. » Ainsy qu'il le dict et promit, ainsy il le tint : car d'abordade, et s'advançant des plus avant, il receut une grande harquebusade au corps, du costé gauche, dont pourtant il ne mourut; et M. de Guyse le fit penser fort soigneusement, et deux jours après le fit mettre sur l'eau dans un batteau, et le conduire à Bloys avec d'autres blessés : et vis comme M. de Guyse le recommanda à la reyne par Jehan Baptiste, qu'on nommoit *le compere*, qu'il envoyoit vers elle. Je vis tout cela, car j'y estois.

Certes, ce jeune gentilhomme espaignol accomplit mieux sa parolle que ne fit une fois un grand seigneur estranger, que je ne nommeray point pour sa qualité, qu'il faut reverer. Lequel, s'estant retiré vers le roy Henry pour avoir receu une par trop grande injure de l'empereur Charles, qui luy avoit faict massacrer son pere, aussy qu'un sien frere estoit mort dans un siege pour le service du roy; quelque temps après, ainsy que le roy Henri marchoit pour livrer battaille à l'empereur devant Valenciennes (le jour advant, lorsque l'armée marchoit en belle ordonnance de guerre, et que ce jour on tint l'empereur plus près qu'il n'estoit), ledict seigneur, armé de toutes pieces, monté sur un beau coursier,

1. Monseñor, hoy ó moriré con honra, ó mudaré mi color amarillo en colorado, por alguna sangrienta y noble herida; ó dexaré alguna ilustre señal de mi nombre, por la merced y favor de mi general que ha preguntado por él.

grand et fort, se vint presenter au roy, et ayant tiré son espée, dict au roy : « Sire, aujourd'hui je veux avec ceste espée venger la mort de mon pere et de mon frere[1]. » Et, voyant que le roy applaudissoit à ses beaux mots, plus encouragé, vint à pousser son cheval en advant, pour luy faire faire quelques passades. Mais le cheval estant un peu rude et gaillard, et trouvant son homme soubs soy un peu de legere tenue, s'advisa de s'en desfaire, et le porter par terre, en lui faisant faire la conversion de sainct Paul[2] : et ce fut aucdit seigneur à crier : « Ah! je suis à demi mort[3] », et toute la jeunesse qui estoit près du roy Henri à rire leur saoul, et à faire relever ledict seigneur. Le lendemain, qui estoit le jour qu'on pensoit assurement de venir aux mains, puisqu'on y avoit failli le jour precedent, et que les deux armées ne s'en pouvoient desdire, ledict seigneur voyant que c'estoit à bon escient qu'il y falloit faire, commença à crier : « Comment! il n'y aucune rivière, aucun bois, ni aucune montagne entre eux et nous! Cela n'est pas bon[4]. »

Asseurez-vous qu'il desiroit bien quelque obstacle, ou de montaigne, ou de marets, ou d'une rivière, ou ruisseau, pour se garder de joindre de près; mais il n'y avoit lieu. Que si

1. Oggi con questa spada io voglio vendicar la morte del padre e del fratello.

2. Jeu de mots sur la chute de cheval de saint Paul.

3. Ahi me! yo son mezzo morto.

4. Come! Non c'è nessun fiume, nessum bosco, nessun monte tra noi e loro. Questo non è buono.

l'empereur eust voulu mordre, le champ de Mars ne fut jamais si beau; mais il fuyt le choc par de bons retranchemens qu'il avoit faict auprès de la ville de Valenciennes; si bien que pour le coup la partie ne fut jouée en gros, si non par legeres escarmouches. Ce qui fut un grand contentement audict seigneur qui par advant avoit menacé et crié vengeance, car il ne vouloit venir aux mains nullement, si non de parolles bravasches, dont il s'ayda encor pis que devant. Je tiens ce conte de M. d'Uzais, qui le faisoit le plus plaisamment qu'il estoit possible. Au bout de trois ans ledict seigneur et son frere, et toute sa maison, se retirerent du party du roy; et, sans aucun respect d'injure reçue, espouserent et prinrent celuy de l'empereur.

Le jour de la battaille de Cerizolles, ainsy que le marquis del Gouast recognoissoit nostre armée qui marchoit à luy, il vint dire aux gens de pied espaignols : « Courage, soldats, les Gascons, vos voisins et presque vos freres, sont ici, si je ne me trompe. Que s'ils sont vaincus, nous restons vainqueurs de tous les autres[1]; ni plus ni moins que quand un corps est abattu et renversé par terre, tous les autres membres restent sans vigueur[2] et sans

1. Le propos manquait à nos recueils de gasconnades, où il mérite une place.

2. Ea, soldados; aquí estan, á mi parecer, los Gascones, vuestros vecinos y quasi hermanos : á ellos! Que si son vencidos, somos vencendores de los otros, ni mas ni ménos quando un cuerpo está derribado y caido en tierra, todos los otros miembros quedan sin fuerza y valor.

force. » Voylà une grande louange pour les Gascons, mettant toute la force de l'armée ce jour-là en eux comme en estant le vray corps, et que quasy un corps ayant esté desfaict et abattu, toutes les autres forces n'avoient que tenir.

Je tiens ce conte de M. de Grillé, brave et gallant gentilhomme provençal qui, pour sa valeur, fut despuis faict du roy seneschal de Beaucayre, et qui estoit capitaine en chef d'une compagnie de gens de pied en ceste battaille, et parloit bon espaignol; car, ayant esté pris dans Therouanne, avoit demeuré trois ans prisonnier parmy eux.

Estant à la cour d'Espaigne, au retour de la conqueste de Belys, force gallans hommes, gentilshommes, capitaines, et autres Espaignols qui y avoient estés, estant venus à ladicte cour pour faire la reverence au roy, et se faire remarquer et recognoistre pour leur voyage, je vis passer, estant dans une boutique de marchand, un jeune gentilhomme bizarre, et fort bigarré en ses habillemens, et force plumes en son bonnet de diverses couleurs, monté sur un cheval d'Espagne, beau, avec une housse de velours, en relevant ses moustaches à chaque pas de son cheval; enfin, faisant bien la piaffe, vray piaffeur, homme de main, point autrement. Je vins demander à un capitaine qui estoit dans la boutique, marchandant avec moy, qui pouvoit estre celuy-là qui faisoit si bonne mine. Il me respondit seulement : « C'est celuy qui prit le Pignon de Belys, où cependant il ne fut jamais. Laissez,

monsieur, aller[1] à tous les diables avec ses plumes cet homme qui fait si mal à propos le brave[2]. »

J'aymerois autant d'un gentilhomme tolédan, lequel menaçoit tous les jours qu'il s'en alloit faire un voyage aux Indes, et jamais ne partoit. Un jour, il parut avecques un chapeau tout couvert de plumes, dont il y en eut un qui rencontra[3] ainsy sur lui : « Il est impossible que ce trait ne parte point presentement, puisqu'il est si bien emplumé[4]. » Faisant allusion sur un vireton, ou traict d'arballeste, qui part et decoche mieux quand il est bien empenné.

C'estoit lors un grand cas que ceste conqueste de Belys et de son Pignon, qui estoit une haulte roche où il y avoit une forteresse fort mal aisée à monter : et dedans y pouvoit avoir quelques soixante Turcs naturels[5] ; mais ils s'effrayerent et s'en allerent, n'ayant tenu que trois à quatre jours. L'armée qui estoit devant estoit très belle, de plus de dix mille hommes, et de soixante et dix galleres, où commandoit don Garcie de Tolede, visce-roy de Sicile, car je la vis.

1. Aller et voler.

2. Es aquel que tomó el Piñon de Belys, y allí nunca fué. Dexadle ir, señor, y volar á todos los diablos, con sus plumas, que tan mal hace el valiente.

3. Qui fit sur lui ce jeu de mots (rencontre de mots).

4. No es posible que no se vaya ahora este virote, pues que está tan bien emplumado.

5. Branthôme parle souvent de cette prise de Penon de Velez parce qu'il y était, mais l'effectif de sa garnison ne lui donne pas tant de mérite.

J'ai ouy raconter en Espaigne, à de vieux capitaines et soldats espaignols, que Gonsalve Pizarre, s'estant esmeu et rebellé contre l'empereur Charles, luy fit de grandes guerres civiles aux Indes, auxquelles ne fut vaincu jamais, quelque bataille qu'il ait donné, ny rencontre, si non à la derniere qu'il donna, en ayant combattu jusqu'à l'extrêmité lui et ses gens, «non comme des lions, mais comme de vrais Espagnols[1] », voulant par là inferer qu'ils estoient plus braves et hardis que lyons. Et lui ne pouvant plus, et ses gens tous desfaicts, il demanda à un de ses compaignons et capitaines qui s'appelloit Jehan d'Acosta : « Que fairons-nous, nous autres qui sommes « seuls ? — Allons nous-en, respondit Acosta, « vers la Gasca, » qui estoit un capitaine de leur contraire party[2]. « Allons-y donc, dict Pizarre, allons mourir comme bons et vrais chretiens[3] », pensant estre un acte de bon chrestien, ce dict le conte, d'aymer mieux se rendre à son ennemy que fuir. Aussy dict-on que jamais ses ennemys ne veirent ses espaules. Et, voyant auprès de soy Villa-Vicencio, il luy demanda qu'il estoit. L'autre respondit « Qu'il estoit sergent major du camp impérial. — Et moi, je suis le trop malheureux Gonzale Pizarre[4] ». Et lui donne son espée.

1. No como leones, mas como verdaderos Españoles.

2. Il était bien le chef de l'armée envoyée contre ce Pizarre, rère du conquérant du Pérou.

3. Vayamos á morir, como buenos y verdaderos cristianos.

4. Que era sargento mayor del campo imperial. — Y yo, respondit-il, soy Gonzalo Pizaro el desdichado.

Il marchoit en brave cavalier, et en contenance royale. Il estoit monté sur un beau et puissant cheval, que ce jour il avoit faict ferrer de treize clous de chaque pied, afin qu'il ne luy manquast au besoing, armé d'un jacque de maille, et une cuyrasse fort riche, et par dessus une casaque de velours, et en sa teste bourguignotte[1] toute d'or, qui estoit un œuvre non moins beau que riche. Ce sergent major fut fort ayse d'avoir faict butin d'un tel prisonnier, et incontinent le mena devant de Gasca, qui estoit celui qui commendoit, qui luy demanda soudain s'il estoit beau d'avoir esmeu et bandé tout ce royaume contre l'empereur son souverain et maistre. Pizarre respondit : « Mes freres et moi, ayant conquis ces terres et ce pays à nos propres despens, travaux, frais, et notre propre sang, nous n'avons point pensé pecher contre Sa Majesté, en les gardant et les gouvernant comme légitimes souverains et conquerans[2]. »

Alors Gasca dict qu'on l'ostat de devant luy; et y eurent plusieurs soldats qui eurent chascun plus de cinq ou six mille pesans d'or pour leur butin. Le lendemain de sa prise, il fut sententié à mort, et à estre decapité et mené sur une mule les mains liées, et ayant

1. Casque employé d'abord par les Bourguignons de Charles le Téméraire; il protégeait le crâne, la nuque et les oreilles, mais non la face.

2. Yo y mis hermanos, habiendo conquistado estas tierras y payses, á nuestras costas, trabajos, gastos y sangre, no hemos pensado pecar contra Su Sacra Magestad, guardandolas, y rigiendo, y gobernandolas, como legitimos señores y conquistadores.

une cappe sur les espaulles. Il mourut en bon chrestien, par signe, sans parler un seul mot, retenant au reste avecques soy une autorité encor grande, grave façon et contenance severe. Sa teste fut portée en la ville des roys[1], où elle fut mise sur un pilier de marbre, enfermée d'un treillis de fer, avecques ce tiltre ou escriteau : « C'est ici la teste du traître Gonzalve Pizarre, lequel donna la battaille contre l'armée royale de l'empereur son souverain, dans la vallée de Xaqusagnava, le lundi 9 avril 1548[2]. »

Voylà la fin de Gonzalle Pizarre, qui ne fut jamais vaincu en battaille qu'il aye donné, encore qu'il en ait donné plusieurs[3]. Diego Centeno paya au bourreau ses habillemens, qui estoient fort riches, afin qu'il ne le dépouillast point, le faisant enterrer avec eux en la ville de Cusco, nonobstant qu'il eust esté son grand ennemy capital. Acte beau, et et certes digne, disant : « Qu'il n'estoit point d'un chretien, non plus que d'un cavalier, d'injurier et offenser les morts[4]. » Il se dict

1. Cuzco, ancienne capitale de la monarchie péruvienne.

2. Aqui está la cabeza del traydor Gonzalo Pizarro, el qual dió la batalla en el valle de Xaqusañava contra la bandera y estandarte real (*a*) del emperador su señor, el lunes 9 de abril 1548.

3. *Plusieurs* a le sens de *beaucoup*, sans quoi la phrase serait par trop naïve; elle l'est déjà puisqu'elle qualifie le vaincu d'invincible.

4. Que non era trato de cristiano, ni tan poco de caballero, injuriar y ofender los muertos.

(*a*) Contre l'armée marchant sous l'étendard royal. Bandera a les deux sens de *bannière* et d'*armée*.

de plusieurs, et s'en voit qui n'ont faict ce traict[1] à leurs ennemys, dont Dieu les en pardonne.

Après la sentence de Pizarre, on le donna de mesmes à Francisco Caravajal, l'un de ses complices et capitaines, à estre pendu, mis en quatre quartiers, et sa teste avecques celle de Pizarre, dont il dict : « C'est assez, puisque je ne peux point mourir deux fois[2]. »

Un soldat gascon, en Piedmont, ayant esté ainsy condemné avoir la teste coupée, comme dict Rabelais, il dict : « Testebieu ! la teste ! je donne le reste pour un denier[3] ». Il dict bien un autre mot, mais il estoit trop sallaud ; et pour ce je le tays, bien qu'il fust plaisant, et mesmes estant sur le poinct de la mort.

Ainsy en dict de mesmes une fois un pauvre Espaignol qu'on condemna estre pendu : « C'est assez. Dès que je serai mort, que l'on me porte à la boucherie[4]. »

Un autre, ayant esté condempné par le juge d'estre pendu, il ne sceut que lui dire, sinon, d'un despit, qu'il ressembloit bien à Pilate;

1. Ce trait de charité.
2. Harto es, pues que no puedo morir dos veces.
3. Cab de diou, lou cab. You donne lou reste per un hardyt (*a*).
4. Harto es. Yo muerto, que me lleven á la carniceria (*b*).

(*a*) Pour un *ardi*. Le *ardi* était un liard, et en disant *liard* nous répétons le même mot changé en apparence par l'adjonction de l'article *li* (le). C'est un de ces redoublements comme notre langue en a plusieurs. Le *ardi* valait trois deniers ; il se disait *ardite* en Espagne, *ardit* en Catalogne et en Languedoc.

(*b*) Allusion à l'usage de pendre la viande au croc.

mais le juge respondit bien mieux : « Au moins ne laverai-je point mes mains pour condamner un aussi fripon que toi[1]. »

Un autre dict aussy bien, estant condemné d'avoir les deux oreilles coupées. Ainsy que le bourreau lui eust haussé les cheveux pour les voir et les luy coüper, et ne les ayant point trouvées, le bourreau luy dict en colère : « Te moques-tu donc ainsi du monde ?[2] » L'autre lui respondit : « Corbleu[3] ! suis-je donc obligé de fournir des oreilles tous les mardis[4] ? » Pensez que c'estoit un mardy qu'on les luy avoit coupées auparavant, et que pour cela il n'en amanda ny n'en empira son marché.

Voylà comment ces marauds se gaudissent sur le poinct de la mort. Ce ne sont pas eux seulement, mais gens de plus grande estoffe et de plus saincte vie qu'eux ; ainsy qu'il advint à un *frais bernadine*[5] espaignol. Ainsy qu'il estoit sur les agonies de la mort, et qu'un sien compaignon le vint consoller et remonstrer qu'il n'en mourroit point ce coup, et que pour le seur il estoit predestiné de mourir un jour prelat, il luy respondit plaisamment[6] :

1. A lo ménos, no lavaré mis manos, para condenar un tan gran vellaco como vos.

2. Os burlais así de la gente?

3. Il y a dans le texte *corps d'un tel*. C'est un juron déguisé pour ne pas dire *par le corps de Dieu*. *Corbleu* est en France un équivalent du même genre.

4. Cuerpo de tal, estoy obligado á dar orejas cada mártes?

5. Un frère Bernardin (de l'ordre de Citeaux). *Frais* est ici pour *fray*.

6. La plaisanterie est dans le jeu de mots intraduisible en français.

« D'autres peuvent bien mourir prelats, mais pour moi je ne mourrai que pelé[1]. » Cela vouloit inférer qu'il mourroit la teste pelée et rase, comme religieux qu'il estoit, ou qu'il eust quelque maladie chaude.

Pour retourner à ce brave Caravajal, outre qu'il fut brave et vaillant en faicts, il estoit aussy subtil à mots, et surtout avecques cela très cruel, et tel que le proverbe en sortit de luy : « Plus fier[2] et plus cruel que Caravajal[3].» La nuict paravant qu'il fut executé, le capitaine Centeno le fut voir. Caravajal fit semblant, tant il estoit glorieux, de ne le cognoistre point. Quand l'autre luy eut dict s'il ne le recognoissoit pas, il respondit : « Comment pourrois-je te connoître? je ne t'ai jamais vu par devant, mais toujours par derrière[4]. » Quelle chasse! par laquelle luy donna entendre soubs bourre[5], et le picqua, que l'autre avoit tousjours fuy devant luy en tous ses combats. Chasse certes aussy bonne que celle d'une dame de la cour d'Espaigne, laquelle, voulant mal à un cavallier qui estoit allé en ceste derniere guerre de Grenade, ainsy que le bruict vint à la cour qu'il y estoit mort, elle dict : « Cela ne se peut, car les Mores ne mangent point de chaire de lievre[6]. » Villaine

1. Otro muere prelado, y yo moriré pelado.
2. *Fier* a ici le sens de rude, âpre.
3. Mas fiero y cruel que Caravajal.
4. Como te podria yo conocer, que nunca te ví por la delantera, sino por l'atrasera?
5. En cachette, mot à mot en dissimulant la pointe sous la frisure du crin.
6. No puede ser; porque los Moros no comen carne de liebre.

attaque pourtant pour le taxer de coüardise comme le lievre, qui fuit tousjours et ne combat jamais; ou possible pour la lepre, car les Mores n'en mangent point pour ce subject, non plus que du pourceau et autres animaux deffendus en leur loy.

Pour parler de la cruauté de ce Caravajal, il se dict qu'il tua plus de cent hommes de sa main propre en une bataille qu'il donna. Il estoit aagé de plus de quatre-vingt et quatre ans lorsqu'il mourut. Quel brave et vaillant vieillard! Il fut fort dur à se confesser. Il avoit porté une enseigne en la battaille de Ravenne, et paravant avoit esté soldat du grand capitaine Gonsalve au royaume de Naples. De bon maistre bon apprentif, car ç'a esté un des meilleurs hommes de guerre qui ait jamais passé aux Indes, ce disoit-on lors.

Les maisons de Pizarre et de Caravajal furent du tout rasées, et dedans toutes semées de sel[1], avec tels escriteaux : *Icy sont les maisons des traîtres Pizarre et Caravajal.* De mon temps, que j'estois en Espaigne, leurs noms et valeurs raisonnoient encor par la bouche d'une infinité de gens, et en racontoient de beaux et esmerveillables actes, et ne se pouvoient saouller d'assez les louer. Que c'est que de vaillance! car, qu'elle soit bien ou mal employée, elle est tousjours estimée,

1. Rasées au niveau du sol, avec sel jeté sur leur emplacement. — Le sel contrariant toute végétation, cela voulait dire que le sol lui-même était condamné à témoigner plus tard des crimes de ses anciens possesseurs.

ainsy que dict le refrain en latin : *Fama, sive bona, sive mala, fama est.*

Et autres disent : *Sive bonum, sive malum, fama est.*

C'est-à-dire, « toute renommée, soit bien « ou mal, est renommée; » ou bien, « soit « bonne ou mauvaise, c'est renommée, » et mesme quand elle part d'un cœur vaillant et genereux, et non pas poltron; car enfin tout cœur genereux, qui entreprend quelque chose de grand selon soy, ne sçauroit estre autrement que fort estimé et loué, comme Machiavel en est de cet advis. Mais pourtant il est bien tousjours plus louable et plus sainct faire bien que mal[1]; car enfin le bien est tousjours recompensé pour le bien, et le mal pour le mal.

Il faut conter ceste rodomontade en faict, qui est très-belle, et pourtant incroyable. « Les Espaignols ont executé de grandes choses en diverses parties du monde, depuis qu'ils ont porté leurs armes et qu'ils ont déployé leurs etendards presque par toute la terre, pour lesquelles choses ils ont mérité entre toutes les nations le renom d'une gloire immortelle. En laissant donc beaucoup dont on parle dans differentes histoires, la seule action d'un soldat qu'on a indignement mise en oubli, force à croire quel est le courage et la valeur des Espagnols. Du temps que le marquis de Pescaire s'en alloit aux guerres

1. Restriction qui semble faite pour ne pas choquer l'opinion reçue. On sent que Branthôme admire Pizarre, cet ancien boucher qui égorgea ou fit égorger des millions d'Indiens comme s'il n'avait pas voulu renoncer à son ancien métier.

opiniâtres de Lombardie, une meslée s'estant liée entre les François et les Espagnols, Louis de La Sena, soldat espagnol, posé en file dans son bataillon, fut blessé d'une balle; et sa cuirasse n'étant pas suffisante, la balle entra dans son corps. Le courageux soldat, sentant que cette balle descendoit dans la concavité du bas ventre, se retira un peu de son rang, et, avec un effort et courage incomparables, il tira un couteau, se fit une petite ouverture au bas-ventre, par où (chose qui paroîtra une fable) il fit sortir la balle; et repoussant dedans ses boïaux avec ses doigts, il fit, avec un courage qu'on n'a jamais vu, d'un côté et de l'autre de sa blessure, divers petits trous dans les chairs mesmes, et y passant une aiguillette, il recousut avec une grande constance l'ouverture qu'il avoit faite. S'en estant retourné à son rang, on ne s'aperçut point à sa mine du martyre qu'il s'etoit procuré de ses propres mains; au contraire, il tenoit bonne contenance entre les plus sains, quoiqu'il se trouvast en si mauvais etat, jusqu'à ce que de là à peu d'espace de temps on lui tira une arquebuzade dans le sourcil, laquelle lui creva un œil : c'est pourquoi on fut obligé de le tirer de son bataillon : et ayant esté pansé avec non moins de diligence que d'admiration, il vint à Valladolid, ou estoit l'empereur Charles, et lui montrant le temoignage de sa valeur, Sa Majesté lui donna pour sa recompense cent ducats de rente perpetuelle[1]. »

1. Muchas cosas han acaecido á los Españoles en diversas partes, despues que, con invencibles animos, andan desple-

Je croy qu'après ce conte il ne me faut mesler d'en faire un autre de plus grande generosité espaignolle que celuy-là. Ceste rodomontade en vaut bien cent autres de parolles. Je pense qu'on ne sçauroit quel plus

gando sus banderas quasi por todo el mundo; por las quales han merecido entre todas las naciones renombre de immortal memoria. Y dexadas muchas que por varias historias andan celebradas, el hecho solo de un soldado, el qual indignamente está puesto en olvido, fuerza á creer quanto sea el animo y valor de la gente española. Al tiempo que el marques de Pescara andaba envuelto en las porfiadas guerras de Lombardia, habiendose travada entre Franceses y Españoles una pelea, vinó á herir une bala á Luys de la Seña, soldado, que estaba puesto en fila en su batallon de infanteria; y no valiendo la defensa del corselete, le entró la bala en el cuerpo. El animoso soldado, sentiendo que la bala baxaba por los vazios (*a*) á las tripas, apartandose un poco de su ordenanza, con incomparable esfuerzo y osadia, sacando un cuchillo, se hizo una pequeña abertura en la barriga, por donde (cosa que parece fabula) hizo salir la bala; y volviendo con los dedos las tripas para dentro, con animo nunca visto, hizo con la punta del cuchillo, de una y otra parte, algunos agujeritos en sus mismas carnes, y pasando por ellos la agujeta, cosió con grande constancia la abertura que habia hecho; y vuelto á su fila, no se conoció en su semblante el martirio que de sí, con sus manos, habia antes hecho; y parecia de los muy sanos, aquel que tenia el cuerpo tan mal dispuesto; hasta que de ahi á poco rato le hirieron de un arquebuzazo en la ceja, y le quebráron un ojo, por lo qual fué necesario que le sacasen del batallon. Y no con menos diligencia que admiracion curado, vinó à Valladolid donde estaba el emperador don Carlos, y mostrando el testimonio de su valentia, Su Magestad le hizo merced de cien ducados de renta para siempre.

(*a*) Une autre traduction porte *la balle luy baissoit par le vague dans les tripes*. Le vague est ici pour *los vazios* que *le vazier* (ventre) de la langue d'oc paraît mieux traduire. Mais il est très probable que la balle n'avait point pénétré si avant; la lésion devait être superficielle.

louer, ou ce soldat espaignol, ou M. Sceva, l'un des esleus et favoris soldats de Jules Cæsar, lequel, après s'estre trouvé luy faisant service, en plusieurs battailles, rencontres et combats en la Gaule, et s'estre faict signaler pour un des vaillans et determinés soldats qui fussent à son armée, et venant la guerre entre luy et Pompée, en ce grand combat qui se fit entre eux à Durachie[1], ce soldat, après avoir eu un œil crevé, et son corps percé en six divers endroicts de part en part, et son bouclier troué, auquel estoient encore fichées et plantées six vingt flesches qui l'avoient percé à jour, se jette (ce neantmoins) hardiment dans la mer; et fit tant qu'il se saulva à la nage, et vint trouver son general. Encor, après avoir si bien faict, se presentant à luy desnué de ses armes (chose illicite en la milice romaine), se mit à luy crier : « Ah! mon empereur, pardonnez-moy si j'ay perdu mes armes. » A quoy Cæsar ne fit autre esgard ny reprimande; mais, le louant par-dessus tous, le mit en honneur et estat de centenier.

J'ay cogneu un brave, escalabreux[2] et vaillant gentil homme de Bretaigne, qui s'appelloit M. de Mareuil, de fort bonne maison, nourri autresfois page d'honneur du roy François premier : lequel, aagé de soixante ans, en la battaille de Dreux, ayant faict ce qu'un homme de guerre peut faire vaillamment, et y ayant esté blessé en trois[3] endroicts, l'un

1. Dyrrachium (Durazzo).
2. *Escalabroux* se dit toujours pour *rude* en langue d'oc.
3 Ce serait *deux*, en voyant le détail qui suit. La de-

d'un coup de pistollet dans le bras gauche, et l'autre d'espée dans le corps au deffaut de l'harnois, et se sentant foible du sang qu'il rendoit, s'en vint trouver (tout sanglant qu'il estoit, tant du sang de l'ennemy que du sien) M. de Guyse, et lui dict en luy monstrant ses blessures : « Monsieur, je vous supplie me dire et juger si je suis encor en estat de combattre, ou de me retirer pour me faire panser. Que si vous me jugez encor bon pour retourner à la charge, et qu'ainsy le voulez, je m'y en vays pour m'achever : si non, et qu'il vous plaise me commander de m'aller faire panser, je m'y en vays; mais autrement n'yrai-je point si vous ne me le commandez. — Ouy, respondit M. de Guyse, ouy, monsieur de Mareuil, je veux que vous alliez faire panser, et le vous commande quand vous ne le voudriez pas : vous en avez assez faict pour vostre part. » Je vis le soir que M. de Guyse en fit le conte; et ledict sieur de Mareuil fut si bien secouru et pansé, qu'il eschappa, et vesquit encor plus de quinze ans après, tousjours aussy brave et vaillant que jamais, et tousjours escalabreux et querelleux, et avoit tousjours quelque querelle. Encore un an avant que mourir, en eut-il une contre Saincte-Colombe le begue, très brave et haut à la main, et vaillant; et les trouva-t-on à Bloys qui s'alloient battre, sans qu'ils furent empeschés, et puis accordés. Ce M. de Mareuil fut pour ses merites recom-

mande de Mareuil ne pouvait toutefois être prise au pied de la lettre; ce qu'il voulait par le fait, c'était faire constater publiquement son état, et il en avait le droit.

pensé de l'ordre de Sainct-Michel, qui estoit peu de chose, car il estoit par trop commun : il meritoit de plus grands biens et grades.

Les soldats espaignols qui vinrent au premier voyage en France avec le prince de Parme, disoient : « qu'ils estoient tous d'une volonté, à sçavoir de mourir ou de vaincre, et prêts à suivre les ordres de leur general ; et que, dans leur armée, le soleil rendoit ses rayons plus brillans de la clarté de leurs armes. De maniere qu'avec ces armes luisantes, et richement couverts de leurs habits et de leurs panaches, ils paroissoient un jardin bien fleuri, où l'on voyoit peinte la fierté de leur cœur ; et se pouvoit voir par leurs visages enflammés, que leur seule vue suffisoit pour causer l'épouvante, et pronostiquoit aux ennemis leur perte aussi certaine que l'estoit leur presence[1]. » Voylà de beaux mots certes, et surtout les deux derniers.

Un soldat espaignol, me louant une fois le roy d'Espaigne, me dict : « Il n'y a personne de notre temps, entre les princes, soit chretiens, soit maures, à qui l'on doive respect et obeissance comme au roy catholique d'Es-

1. Que eran todos de una voluntad, es à saber, à morir, ó vencer, y prontos al mando de su general ; y en su armada, el resplandor de las armas de los soldados, hacia mas lucientes los rayos del sol : de manera que con aquellas lucidas armas, y con las ricas cubiertas y panachos engalanados, parecian una muestra de una muy florida huerta, que presentaba alli la orgulleza del corazon, y daba señal en los colorados rostros, tanto que, solo con el aspecto, ponian pavor, y manifestaban à los enemigos el peligro tan cierto como sus presencias.

pagne mon maître, dont les belles actions, montées jusqu'aux estoiles, obscurcissent celles des empereurs. Et il n'est pas besoin que je le dise; que les royaumes et les roys qu'il a vaincus le disent; que tout le monde entier le repete[1]. »

Le duc d'Albe, celuy qui conquesta le royaume de Navarre pour Ferdinand, estant prest d'estre assiegé dans Pampelune par le roi Jehan de Navarre, assisté des forces françoises que le roy Louis XII luy avoit envoyées, conduictes par M. d'Angoulesme, jeune prince, despuis le roy François, et par M. de La Pallice, les habitans dudict Pampelune luy ayant remonstré le peu de forces qu'ils avoient leans pour faire teste à une si grande armée, il leur respondit : « Qu'il ne souhaitoit pas non plus qu'ils fussent en plus grand nombre, parce que moins on estoit et plus on en avoit d'honneur. » Les Pampelunois, se souciant peu de cette gloire, dirent : « Mais cet honneur ne « sauroit se gagner sans monde[2]. » Respondu bien, certes, pour ceux qui veulent jouer leur jeu au plus seur, et au proffit du mesnage de

1. Ninguno, hay en nuestros tiempos entre los principes cristianos y moros, à quien se deba acatamiento y obediencia como al catolico rey de España, mi señor, cuyos notables hechos, subidos hasta las estrellas, obscurecen los de los emperadores. Y no es menester que lo diga : diganlo los reynos y reyes de el vencidos; digalo todo el mundo.

2. Mas gente el no deseaba que fuesen, porque mas honra à los pocos quedaba. Los Pampeloneses, haciendo poco caso de esta honra, dixeron : « Con poca gente, mal se gana. » — La traduction de cette dernière phrase devait être : « avec peu de gens on a du mal à gagner de l'honneur. »

l'honneur. Pelopidas dict bien autrement, lorsqu'il voulut aller contre Alexandre le tyran : on luy vint dire comme l'on avoit recongneu ses forces, et qu'il y avoit grand nombre de gens montant bien plus que les siens. Il respondit seulement : « Tant plus ils seront, tant plus nous en tuerons. » Celuy avoit l'esprit tendu plus au carnage qu'à l'honneur. Non pas comme un capitaine espaignol (qui) disoit : « Qu'où il a plus de péril, plus on y acquiert d'honneur[1]. »

Un capitaine espaignol, petit, fort de stature, luy estant faict la guerre de sa petitesse, il respondit : « Dans les petits corps sont renfermés des cœurs grands et courageux, parce que ce que la nature laisse manquer au corps, elle l'employe à augmenter le courage[2]. »

Un autre disoit pourquoy il bravoit tant, estant si petit, et n'avoit tant de quoy à braver. Il respondit : « Si un petit homme n'est point fanfaron il n'est propre à rien[3]. » Comme de vray j'en ay veu une infinité de petits hommes, n'ayant pas bien de quoy à payer leur homme : autrement, vous les voyez estendre sur la poincte des pieds, ayant leurs gentes mulles, ou, pour mieux dire, leurs eschasses de liége, ainsy que j'en ay veu plusieurs se hausser le plus qu'ils peuvent, et se

1. Que adonde hay mas afrenta allí mas honra se gana. — On ne voit pas où est la contradiction.

2. En los cuerpos pequeños se encierra un grande y fuerte corazon; por que la natura aquello que falta en el cuerpo, pusó en la virtud del animo.

3. Hombre chiquito, si no bravo, no vale nada.

gesner en leurs postures, afin qu'ils puissent mieux braver et faire la piaffe. Enfin ce sont des mirmidons targés[1] pour faire la guerre aux grues, ou voudroient fort estre tousjours montés sur des clochers pour parler de plus haut. Voylà comment les petites gens ne se contentent point de leurs petitesses, mais souhaitent tousjours estre grands.

Si est-ce que ce n'est pas le meilleur que d'estre si grands extravagamment; car j'ay veu force de ces grands n'estre pas plus habiles que les petits, voire très badauts, et fadats de nature et d'art, ny plus vaillans non plus, mais très poltrons; et outre, l'on les vise mieux à la guerre. Et, qui plus est, sont fort subjects à avoir les jarrets coupés, qui y veut tirer : ainsy qu'il se dict et se lit que quand le grand sultan Solyman fut en Ongrie et à Vienne, fut pris dans une forteresse un soldat lansquenet de si extresme hauteur, qu'on le tenoit pour un miracle de nature, si bien que l'on en fit un present au grand Solyman, pensant qu'il s'en deust servir à sa garde. Mais, au lieu de cela, il en tira son plaisir par une barbare cruauté; car il le fit attacher par les bras et les pieds, et le fit mettre tout debout en une salle pour combattre en estoquade[2] contre un petit nain qu'on luy avoit donné, et qu'il avoit en delices. Ce petit nain estoit armé de son espée, qui demeura plus d'une

1. Armés de boucliers ou targes.

2. D'autres textes portent *estaquade*, qui se disait pour barrière de pieux et par extension pour *champs clos*. *Estoquade* signifierait *coup de pointe* (d'estoc).

heure à tuer ce géant, et assenoit si mal ses coups, ores luy donnant sur le corps comme il se pouvoit hausser, ores sur les cuisses, ores sur les jarrets, le pauvre geant parant aux coups au mieux qu'il pouvoit et esquivant. Enfin il tomba par terre, et ce nain le paracheva comme il peut : et ainsy en donna le plaisir à Solyman, et à aucuns baschas et grands de sa cour. Il y pouvoit avoir du plaisir pour ceux qui sont barbares et cruels, et de la risée, mais nullement pour nous autres qui sommes chrestiens. Je croy que les Romains n'exhiberent jamais un tel passe temps.

J'ay leu dans un livre espaignol, qui se nomme *La Conquista de Navarra*[1], que le roy Jehan de Navarre ayant envoyé un heraut vers les ducs d'Albe et de Nagera, tous deux generaux de l'armée (ce qui n'est pas le meilleur, « parce qu'une armée gouvernée par deux capitaines generaux ne se conserve jamais bien[2] »), pour demander battaille auprès de Pampellune, ils respondirent « qu'ils ne vouloient point la donner là, mais dans les plaines de Bordeaux, où ils s'acheminoient pour conquerir toute la Guyenne[3] ». Ce qu'ils ne firent et ne tindrent, car l'obstacle estoit trop grand : aussy ne le vouloient-ils entreprendre; mais il falloit qu'ils fissent ceste bravade.

1. *La conquête de Navarre.*

2. Porque una hueste gobernada de dos capitanes generales, nunca bien se conserva.

3. Que alli no la querian dar, mas en los rasos campos de Bordeos, adonde aderezaban su camino, para conquistar toda la Guyenna.

Après la battaille de Sainct-Quentin, les Espaignols disoient : « Les François ont aujourd'hui perdu la gloire que Tite-Live[1] leur accorde en disant : Les François sont la gloire de la guerre[2]. » Ils ne s'en doivent point mocquer, parce que, comme eux-mêmes disent, « les choses de la guerre vont fort mal au moment où l'on y pense le moins[3] ».

Lorsque l'empereur arriva devant Metz, y ayant envoyé auparadvant son armée, ceux de son camp celebrerent son arrivée par de grands feux, salves et autres grands signals de joye. Ceux de dedans, de leur costé, estans en cervelle de ceste venue, et qu'à ce premier abord on leur pourroit préparer quelque fricassée, firent aussy par toute la ville allumer des chandelles aux fenestres, et allumer feux sur leurs remparts; de sorte que les Espaignols disoient « que c'estoit une chose merveilleuse que les feux, les illuminations et les flambeaux qui estoient dans la ville, ce qui paroissoit une chose enchantée; non pas moins dans le camp de l'empereur, qu'on voyoit tout éclairé et tout brillant de la quantité de feux qui le faisoient paroître un autre ciel étoilé[4]. »

1. Salluste.

2. Este dia perdieron los Franceses el nombre que Tito Livio les da, diciendo : « Galli sunt gloria belli. »

3. Las cosas de la guerra van mal al tiempo que mas sin pensarlo estan.

4. Que era cosa maravillosa los fuegos, y luminarias, y hachas, que estaban en la ciudad, de manera que parecia cosa encantada. No menos el real del emperador era visto claro y radiante por la muchedumbre de fuegos, que parecia otro cielo estrellado.

Estant le duc d'Albe assiégé dans Pampellune par le roy Jehan et M. de La Pallisse, et attendant l'assaut, entre autres parolles qu'il prononça en son harangue, exhortant les siens, il dict celles-cy : « Je crois bien, soldats, que votre courage ne sauroit croître par mes paroles ; et je suis bien certain que l'approche de la bataille ne vous fait point peur. Vous avez trouvé ce que vous avez tant de fois désiré, de vous voir avec vos ennemis, et non seulement les vôtres, mais de Dieu. Je me suis acquitté de tout ce qui me regarde avec bien du soin ; le reste depend de la vertu de vos courages et de la force de vos bras. Je vous demande que vous vous souveniez du nom de l'Espagne, qui n'a jamais pu être vaincue. Et si vous me voulez dire que les Espagnols ne se doivent point vanter de cela, puisque leurs étendards sont au pouvoir des ennemis depuis la bataille de Ravenne [1], je le confesse ; mais considerez qu'ils y ont trouvé une si sanglante victoire, que les François confessent eux-mêmes que plût à Dieu qu'ils eussent esté les vaincus, plustost que d'obtenir une victoire si perilleuse. Souvenez-vous que sur cette même terre où vous marchez maintenant, le roi Charlemagne a esté défait et vaincu avec ses douze pairs. Notre roi don Alphonse le Chaste disoit qu'il y avoit plus de gloire à conserver ce qu'on a acquis, que de faire de nouvelles acquisitions, en ne les pouvant conserver. Et

1. M. Ludovic Lalanne a reconnu que cette allusion à la bataille de Ravenne n'était point dans le texte espagnol cité par Branthôme.

puisque, lorsqu'on montre aux hommes courageux le peril, leur courage s'en accroît, je vous avertis que vous estes condamnés par les François à perdre la vie sans aucun quartier. Je vous prie donc que vous la leur vendiez de manière que vos meurtriers tombent à terre avant votre sang. Et parce que je vois déjà les etendards des ennemis s'avancer, je vous recommande de garantir de honte le nom et la gloire de l'Espagne[1]. »

Voylà de beaux mots et de grand poids,

1. Bien creo, caballeros, que no podré acrecentar vuestro esfuerzo con mis palabras, y tambien soy cierto que la vista de la batalla no os pone miedo. Aquello que muchas veces deseasteis habeis hallado, que es ver os con vuestros enemigos, y no solo vuestros, mas de Dios. Todo lo que me toca, de estado y con mucha diligencia lo he hecho: lo demas pende de la virtud de vuestros corazones y fortaleza de vuestros brazos; os ruego que os acordeis del nombre de España, que nunca supo ser vencida. Y si me quereis responder, que de eso no se pueden alabar los Españoles, pues estan sus banderas en poder de sus enemigos, despues del dia de la batalla de Ravena, yo así os lo confieso: mas, mirad que tan sangrienta victoria tuvieron, que los mismos Franceses confiesan que pluguieria á Dios que ellos fueran vencidos, porque no tuvieran la victoria tan llorosa. Acordaos que en la tierra que de baxo de vuestros pies hollais, el rey Carlo Magno fué vencido y desbaratado, con muerte de sus doce pares. Decia rey nuestro don Alonzo el Casto, que hay mas gloria de conservar lo adquirido, que ganar grandes tierras, no pudiendo sostenerlas. Y porque á los virtuosos, mostrandoles el peligro mas les crece el esfuerzo, os hago saber, que estais sentenciados por los Franceses á perder las vidas sin ninguna merced. Os ruego que así las vendais, que primero vuestros matadores, que vuestra sangre, caygan en esuello. Y, porque veo ya las banderas de los enemigos avercarse, os encargo que saqueis de vergüenza el nombre y gloria de España.

encor qu'ils soient courts[1]. Aussy un chef de guerre ne se doit jamais amuser aux grandes harangues, lorsqu'on est prest de venir aux mains : les effects y sont plus propres; ainsy que faisoit ce grand capitaine Jules Cæsar, lequel, sur le poinct du combat, n'employoit le temps en grandes et longues concions, comme nous voyons en ses Commentaires, qui parloit si briefvement, et en gallant soldat et capitaine à ses gens. Ce brave Catilina, dans Salluste, lorsqu'il fallut donner sa battaille, triumpha de bien dire et courtement en peu de mots, qui porterent si grand poids, que les soldats, de ce esmeus tous, moururent dans le mesmes champ de battaille qu'ils avoient choisy, sans en bouger le pied. J'ay veu beaucoup de grands capitaines qui se sont mocqués, comme M. le mareschal de Strozze, ainsy que j'ay ouy dire à un de ses capitaines, de leurs compaignons grands harangueurs, principallement en telles besoignes si hastives et preignantes[2]. Il est bien vray que les consuls romains s'en sont meslés bien fort, comme nous lisons en nos histoires, et mesmes en Tite Live : mais c'estoit longtemps devant qu'ils commençassent leur combat qu'ils ha-

1. Ils sont au contraire beaucoup trop longs, car on a autre chose à faire en face d'une colonne d'assaut; il est probable que l'auteur de la *Conquête de Navarre* faisait comme les historiens de son temps, et composait des harangues. La mode en fut longue. « Ce n'est point petite chose que faire parler deux rois », disait chez nous l'historien Varillas. — Quoi ! dit un naïf : Vous faites donc une tragédie.

2. Et absorbantes. En langue d'oc, on dit *preynar* pour *engrosser*.

ranguoient; et se preparoient de bonne heure, car telle estoit la coustume : autrement le mystère n'en eust rien valu. Mais lorsque ce venoit à enfoncer sans marchander, s'ils se fussent mis sur leurs beaux dires et discours militaires, ce fussent esté de vrays fats, et se fussent trouvé les ennemys sur les bras, de telle façon qu'ils n'eussent eu loysir de songer à eux, ny se recongnoistre, ny leur ordre, ny leur place de battaille; et si n'eussent jamais faict de si beaux exploicts de guerres et gaigné tant de battailles, et fussent estés ainsy sottement desfaicts. Voylà pourquoy les grands raisonnemens que l'Espaignol appelle *razonamientos*, faut que ce soit la vigille de la battaille, lorsqu'on l'attend, ou une heure ou deux devant la battaille, mais non point sur le point du choc, lequel ne demande que les plus courtes et brieves parolles. Guichardin s'est voulu mesler d'imiter Tite Live en ses harangues militaires. Entre autres, il en faict une par trop prolixe que fit M. de Nemours prest à donner la battaille de Ravenne, qui certes est des plus dignes pour animer ses soldats, comme ils furent : mais il est à presumer qu'il abregea bien autrement son dire; car là il estoit question promptement de venir aux mains aussytost qu'ils eurent passé le canal. Paulo Jovio s'est aussy ainsy fort amusé à descrire plusieurs longues harangues. Enfin plusieurs, ou la pluspart des historiographes, en ont faict de mesmes, desquels Belle-Forest a esté curieux d'en faire une recherche et un recueil bien gros, dont nous en voyons le

livre[1]. Celuy qui a faist nostre *Histoire de France* faict M. de Guyse et M. l'Admiral haranguant en la battaille de Dreux si prolixement, qu'il n'en est rien. Je vis parler M. de Guyse, mais peu et bon. Quant à M. l'Admiral, il n'eut guieres loysir d'haranguer si longuement, et mesmes en la derniere charge qui se fit. Or, à ce que j'ay ouy dire que M. le mareschal de Strozze disoit, ç'a esté plustost la grand'vanité des historiographes qui les y a poussés et faict ainsy trouver, excogiter et mettre par escrit ces grandes et longues harangues; lesquels, plains de vent et gloire, vouloient illustrer leur histoire et la rendre plus belle par ces grandes superfluités de parolles. D'autres pauvres fats et sots pensoient que leur histoire seroit manque et haire[2], si elle n'estoit décorée et allongée d'une grand'creue et suite de mots. Pour fin, en matiere de combats il n'y a que les briefves harangues; ainsy que fit ce brave M. de Guyse le grand, le jour qu'il pensoit avoir l'assaut à Mets, que M. de Ronsard a mise en vers. Et ne fut si longue pourtant comme la faict M. de Ronsard, ainsy que je l'ay ouy dire à ceux qui l'ouyrent et y estoient; et si l'original valoit mieux que la copie. Et fut une chose très belle de la luy ouyr prononcer; car, oultre qu'il avoit la grace belle si jamais capitaine l'eut, il avoit l'eloquence militaire très grande, comme j'espere en dire quelques unes des siennes, par un chapitre que je veux faire

1. Branthôme parle ici des *Harangues* de François Belleforest, et plus bas, de l'*Histoire* de Voisin de la Popelinière.
2. Défectueuse et pauvre.

d'une centaine d'harangues militaires, très courtes, tant de nostre temps que d'autres. Cependant je laisse ce discours; car, comme dict l'Espaignol, « j'ai d'autres vaches à garder, et d'autres brebis à tondre[1] », et que je veux encor reprendre les parolles de ce grand duc d'Albe, par lesquelles il ne deguise point aux siens d'avoir esté vaincu à Ravenne; mais pourtant il ravalle fort ceste victoire pour nous. Toutefois, quoy qu'il die, luy et autres Espaignols, elle fut grande et très signallée pour nous, sanglante pour eux, et puis nous rapporta du malheur par la perte de ce qu'avions conquis en Italie et à Milan. Les Espaignols ont cela de bon, qu'ils ne se confessent jamais vaincus ny battus, et ramenent tout à leur gloire; ainsy que fit ce grand duc d'Albe dernier en Flandres, en une harangue qu'il adressa à son armée, et principallement à ses soldats espaignols, quelques jours avant qu'il pensoit donner la battaille au prince d'Orange, près la rivière de Meuse, qui avoit amené une si grand'armée contre luy pour le combattre; mais le tout s'en alla en fumée, par la providence et sage conduite de ce grand capitaine, qui le fit retirer avecques sa grand'honte en Allemaigne, de quoy j'en parle ailleurs. Ce grand duc donc va rementevoir[2] à ses Espaignols de bout à autre tous les beaux exploicts qu'ils ont faicts depuis cent ans, et met tout en ligne de compte

1. Otras vacas tengo que guardar, y otras ovejas que trasquilar.

2. Remettre en mémoire.

et de gloire, aussy battus et vaincus que vainqueurs. Et cela m'a conté un soldat françois espaignolisé qui estoit lors parmy les bandes espaignolles, qui entendoit le tout. Ce grand duc donc premierement parle des grandes guerres qu'ils ont faictes au royaume de Naples, soubs le grand capitaine Gonzalvo, Raymond de Cardone, de la bataille de Ravenne, bien qu'elle leur fust desastreuse. Parle de ceste grand'conqueste des Indes, qu'il leur met devant les yeux, faicte par Hernando Cortès et Francisco Pizarre, qu'il nomme tous les deux par ces mots : « L'honneur de la milice espagnole[1]. » Raconte le beau combat qu'ils ont rendu en Italie soubs ce vaillant marquis de Pescaire et Anthoyne de Leve, et M. de Bourbon en la prise de Rome; les sieges de Naples et de Florence soubs Filibert[2] le prince d'Orange; le levement du siege de Vienne, et la chasse et fuite du sultan Solyman; la conqueste de la Gollette, de Tunis et de Cleves; les voyages de la Provence, d'Alger et de Landrecy, où il ne fit trop bien ses affaires; la guerre d'Allemaigne, qui fut belle celle-là, où l'empereur acquist grande gloire; les guerres de Piedmont, de Parme et de Sienne. (Il ne gaigna rien aux deux premieres, tesmoings la battaille de Cerizolles et la conqueste du Piedmont, comme j'en parle ailleurs. Sienne fut gaignée, mais

1. La honra de la milicia española.
2. Philibert de Châlon, prince d'Orange, chef de l'armée espagnole.

elle leur cousta bon.) Puis[1] le siege de Mets, qui leur fut très malheureux, n'oublie le voyage de M. de Guyse, et la rompure de son desseing; et puis vient finir sur les deux battailles de Sainct-Quentin et Gravelines, qui contraindrent le roy Henry (n'en pouvant plus) à demander la paix. Il s'en faut les prises de Calais, de Guynes, de Theonville[2], et le champ d'Amiens, où le roy, estant en personne, présenta cent fois la battaille au roy d'Espaigne; mais point de nouvelles! Enfin il en conta prou, sans s'oublier aussy, et se disant, estant lieutenant plusieurs fois de l'empereur Charles, estre vray tesmoing de leur valeur. Ceste vanterie pour luy et pour ses soldats est escusable, autrement le vent espaignol n'auroit point de lieu[3]. Ainsy en ceste harangue il imita quasy son oncle le conquesteur de Navarre, que je viens de dire, qu'aucuns ont voulu croire avoir esté son pere; mais cela est faux, car son pere fut don Garcie de Tolède, qui mourut aux Gerbes[4] contre les Mores, en la fleur de son aage, y ayant esté envoyé avec dom Pedro de Navarre[5], lieutenant du roy Ferdinand en l'armée qu'il y envoya en M.D.X.

Un soldat espaignol ayant appellé un seigneur italien en combat, l'Italien lui fit response que, d'autant qu'il n'estoit pas son

1. Puis le duc d'Albe conte le siège de Metz.
2. Thionville.
3. Autrement, il n'y aurait pas de vanité en Espagne.
4. En l'île de Djerbah (Tunisie).
5. Pierre Navarre, fils d'un matelot, capitaine espagnol passé ensuite au service de France.

pareil de lignage, il luy envoyeroit son vallet pour le combattre. Le soldat luy repliqua : « Je le veux bien, parce que, quelque méprisable qu'il soit, il vaudra toujours mieux que vous[1]. »

Il s'en dit de mesmes d'un gentil homme françois qui refusa ainsy le combat à un qui n'estoit de si bonne maison que luy, qu'il luy envoyeroit un de ses vallets. L'autre respondit : « Je l'en aymerois mieux, car il ne m'en sçauroit envoyer pas un des siens qui ne soit plus homme de bien et de valeur que luy, et par ainsy en combattant le vallet j'acquerray plus d'honneur qu'à combattre le maistre. »

Un seigneur de Castille fit bien mieux. D'autant qu'en Castille, pour faire champ, il faut que les deux parties soient esgalles en lignage, et, parce que sa partie estoit fort inferieure à luy, il dict : « Dites à un tel que je me fais d'aussi basse extraction que lui, et qu'il vienne ici se battre contre moi[2]. »

Il y en a force grands qui ont faict de tels traicts, qui se sont desmis pour une heure de leurs dignités, charges, gardes et ordres, pour combattre leurs inferieurs, à quoy ils ont plus d'honneur que de s'ayder de telles cuirasses poltronnes. J'en ay faict un beau discours ailleurs[3].

Les Portugais avoient de coustume de cele-

1. Yo lo otorgo, porque, por muy ruin que sea, será mejor que vos.

2. Decid á él tal que me hago de tan ruin linage como él, y que se salga á matar conmigo á tal parte.

3. Voyez le Discours sur les duels.

brer tous les ans la grande feste du jour que fut donnée la battaille d'Aljubarota [1]. Par cas, un cordellier ce jour estant venu baiser les mains du roy, qui en celebroit la feste, il dict au cordellier : « Que vous semble de notre fête ? En celebre-t-on de telles en Castille pour de semblables victoires [2] ? » Le cordellier respondit : « On n'en fait point, parce que nous avons tant de victoires que chaque jour seroit fêté, et que les artisans mourroient de faim [3]. » Voylà une rodomontade d'un moyne aussy belle que soldat ou homme de guerre eust sceu dire.

A cela, au bout de quelque temps, un cordellier portugais la rendit bonne, fust au mesmes cordellier, ou à un autre qui fust qui en parlast; car, en preschant un tel jour de l'an que celuy-là que ceste battaille fut donnée, il dict en ces mesmes mots à son sermon, en representant la battaille (comme tels prescheurs font souvent quand ils extravaguent de leur thème) : « Nous autres chrétiens, nous étions d'un côté de la rivière, et les Castillans de l'autre [4]. » Quelle attacque fratresque [5] !

De tout temps, les Portugais et les Castil-

1. Sans la victoire d'Aljubarrota (1385), le Portugal était conquis par la Castille.

2. Que os parece de nuestra fiesta? Celebranse en Castilla tales fiesta por semejantes vencimientos?

3. No se hacen, porque son tantas las victorias nuestras, que cada dia seria fiesta, moririan los oficiales de hambre.

4. Nosostros cristianos, estabamos de un cabo del rio, y los Castellanos de la otra parte (a).

5. Quel clérical récit d'attaque!

(a) Étions à un bout de la rivière, et les Castillans à l'autre.

lans ne se sont guiere aymés, comme je le cogneus une fois, moy estant à Lisbonne, et entré dans la boutique d'un marchand de soie pour y achepter quelque etoffe; et, d'autant que je parlois bon castillan, je demande à une jeune fille qui gardoit la boutique où estoit le maistre. Elle l'appela soudain, et dict, me prenant pour Castillan : « Voilà un Castillan qui vous demande[1]. » Luy, se courrouçant contre elle, luy dict, après m'avoir cogneu pour François : « Coquine et mal apprise, n'avez-vous point de honte d'appeler Castillan un homme d'honneur comme celuy-cy[2]? » A ceste heure, despuis que le roy d'Espaigne a mis le royaume de Portugal entre ses mains, ils sont grands confederés et amys; mais c'est par force.

Le combat qui fut au royaume de Naples, entre douze gentilshommes françois et douze cavaliers espaignols, demeura fort doubteux sur la victoire. Après qu'il fut finy, le grand capitaine, après qu'il eut envoyé les siens pour bien choisis, demanda à celuy qui en avoit porté les nouvelles comment estoit allé l'affaire. L'autre, parlant ambiguement, ne luy respondit que : « Seigneur, les nôtres (re)vinrent à nous comme bons soldats[3]. » Le grand capitaine respondit : « Je vous avois envoyés pour meilleurs[4] »; comme voulant dire qu'il les avoit

1. Aqui está un Castellano que pregunta por ti.
2. Vellaca, mal criada, á un hombre como este, no tienes vergüenza de llamarle Castellano?
3. Señor, los nuestros viniéron á nosotros por buenos.
4. Por mejores os habia yo enviado.

en moi la même libéralité que j'exerce maintenant envers vous[1]. » Bonne et belle response certes d'un tel capitaine et si courtois, et picquante doucement.

Durant le siege de Perpignan, non pas de ce dernier, il y eut le marquis de Cenette qui demanda un coup de lance[2]; et voyant que de là à peu deux cavalliers sortirent ainsy que le dict marquis se retiroit, et luy, les voyant, voulut à eux retourner, dont il eut son escuyer qui luy dict : « N'y retournez pas. J'irai, j'en mettrai un à bas, et vous viendrez lui couper la tête. » Le marquis respondit : « Je veux plutôt y aller et le renverser; et vous irez vous après pour lui baiser le cul[3]. » Il fut bien employé[4] de faire ceste response à ce brave.

Enquoy j'en ay veu en ma vie de tels braves fats que celuy-là, qui veulent faire ainsy des vaillans, et disent : « Monsieur, n'allez pas là; il y faict dangereux : laissez-m'y aller, et ne bougez d'icy. » Et Dieu sçait, quelque bonne mine qu'ils fassent et parolles qu'ils disent, ils se conchient[5]. Il leur faudroit dire ce que dict le grand capitan à un autre qui

1. Volved en buen hora, quando quisieredes; que siempre hallaréis en mí la misma liberalidad que hasta aquí.

2. Demanda à rompre une lance en combat singulier avec un défenseur de la ville.

3. No vuelva V. S. que yo iré, y derribaré uno de ellos, y V. S. llegará á cortarle la cabeza. Respondió el marques : Antes yo quiero ir, y derribarle; llegaréis vos despues, y besar-le-heys en el rabo.

4. Bien avisé.

5. Ils s'embrennent, se conduisent en foireux.

luy tenoit mesmes propos : « Si je n'ai point de peur, pourquoi cherchez-vous à m'en donner[1] ? et comme dict un grand capitaine des nostres à un gallant que je sçais : « Pourquoy me voulez-vous faire poltron, moy qui ne le suis point ? »

Un capitaine espaignol combattant en estoquade contre un autre, et luy ayant coupé un bras et un jarret, dont il tomba par terre, luy dict : « Rend-toy, autrement je te couperay la « teste. » L'autre luy respondit : « Fais ce que tu voudras, car si je n'ai plus de bras pour me défendre, j'ai encore un cœur pour savoir mourir[2] » ; disant souvent ce mot : « La vie meurt, mais la renommée vit toujours[3]. »

Un soldat espaignol ayant, en un deffy, mis son ennemy à un tel poinct et blessé, qu'il n'en pouvoit plus ; si bien qu'en lieu de luy demander la vie il luy demanda la mort, et le pria de la luy donner, l'autre ne le voulut ; mais l'estropia très bien de bras et de jambes, pour deux raisons, dict-il : « L'une, parce que tu auras plus de peine en vivant ; et l'autre, afin que tu puisses dire qui t'a blessé, et d'où te viennent ces blessures[4]. »

1. Si no tengo miedo, porque quereis me lo meter ?

2. Haced lo que quisieredes, que aunque me falta el brazo para pelear, sobrame el corazon para morir.

3. Muera la vida, y la fama siempre viva.

4. La una, porque mas penas en vivir ; y la otra, porque puedas dar razon de quien te hirió, y te dió tales cuchilladas (*a*).

(*a*) L'une pour que tu peines plus à vivre ; l'autre pour que tu puisses expliquer qui t'a blessé et taillé ainsi. Ce calcul de bête féroce était faux si son adversaire en était déjà réduit à demander qu'on l'achevât.

Comme de vray, ce fut à ce pauvre diable un grand creve-cœur de se voir ainsy vivre estropié de son ennemy, et n'en pouvoir tirer raison. La mort fust esté cent fois plus souhaictable.

Un autre voyant braver un gallant[1] de parolles et rodomontades, il dict seulement que : « Modere ton grand orgueil, il suffit seul pour te faire perir[2]. »

Un capitaine espaignol, tournant des guerres d'Italie, et en racontant merveilles de ses vaillances en une table, il y eut un certain vallet qui servant luy respondit froidement, en ostant le bonnet : « Je vous prie, monsieur, de me donner la liberté de le croire[3]. »

Un soldat espaignol, estant tourné en sa patrie, et se vantant en bonne compaignie qu'il avoit veu tout le Monde, il y en eut un qui, relevant ce mot, luy dict : « Il se peut faire, monsieur, que vous avez esté en cosmographie[4]. » L'autre luy respondit, fust à escient, ou pensant que ce fust quelque grande region ou cité : « Monsieur, nous en estions à vue, mais nous la laissâmes à main

1. Voyant un fat faire le brave.

2. Calla cabeza de soberbia, que ella basta à hacerte morir (*a*).

3. Supplico à V. M. me de licencia para que lo crea. — A la suite de cette réponse, le texte de l'édition Lalanne, donne la répartie d'un soldat à un mendiant qu'on retrouve plus loin dans les Sermens.

4. Puede ser que V. M. ha ya estado en cosmografia (*b*).

(*a*) Tais-toi, caboche orgueilleuse, qu'elle suffise à te faire mourir ! C'est-à-dire : Contente-toi de mettre ton orgueil à savoir mourir pour ton compte.

(*b*) Peut-être que Votre Grâce a été en cosmographie ?

droite, parce que nous estions fort pressés[1]. » Quel gallant! possible se mocquoit-il d'eux[2], aussy bien qu'eux de luy, ou bien qu'il fust là descouvert[3].

J'aymerois autant le conte d'un certain Italien, qui un jour voyant le roy François discourir à sa table de la grandeur et beauté de sa ville de Milan, ainsy qu'un chascun en disoit sa rastellée, l'Italien, se produisant, dict que certes c'estoit une très belle ville, mais que le port n'en valoit rien, et qu'il n'y avoit gallere ny navire qui ne courust grande fortune de se perdre à l'entrant, si l'on y advisoit bien. Le roy, avecques toute l'assemblée, se mit aussytost à rire et à luy dire qu'il avoit très bien veu et recogneu la place et le port à ce qu'il disoit, et qu'il s'advançast un peu pour en parler encor mieux. Parquoy luy s'avançant, il ne dict autre chose, sinon en faisant sa reverence bien bas : « Il suffit, sire, que j'aye parlé à Votre Majesté[4]. » Le roy luy demanda ce qu'il vouloit dire par là. Luy respondit que, puisqu'un chascun parloit, il vouloit parler aussy, et que s'il eust dict quelque chose de bon et de vray, il ne l'eust escouté, et n'eust faict cas de luy; et, pour ce, s'estoit advisé à trouver ceste bourle[5], pour estre

1. Señor, llegamos á vista de ella; pero dexamosla á mano derecha, porque ibamos de priesa.

2. Peut-être se moquait-il, voyant qu'on raillait.

3. Pris en défaut.

4. Basta, sire, ch'io v'ho parlato.

5. *Bourde* se dit encore *burla* en langue d'oc. Cette bourde préméditée rappelle le procédé d'un autre Italien, le marquis de Spinola, qui s'avisa de mordre un doigt de Louis XIV,

mieux reçu à parler à Sa Majesté, et estre entendu d'elle, sçachant bien que la mer n'estoit pas plus près de Milan que Gennes.

Un pareil traict fit un que j'ay cogneu capitaine de galleres, nommé M. de Beaulieu, fort mon grand amy, qui avoit esté lieutenant d'une des galleres de feu M. le grand-prieur de France, de la maison de Lorraine, qu'il aymoit pardessus tous ses capitaines et serviteurs, car c'estoit le meilleur compaignon, et qui disoit le mot de la meilleure grace qu'homme de France. Ceux de Marseille, ayant un jour une affaire à la cour de grande importance, ils envoyerent par deux fois deux consuls des mieux choisis et des plus sages, qui n'y peurent rien faire, et s'en retournerent comme ils estoient venus. Surquoy ils s'adviserent de prier ledict M. de Beaulieu d'aller à la cour, et prendre la charge de ceste affaire; ce qu'il entreprend fort librement, car il estoit prompt et très officieux.

Après qu'il eut faict son harangue à la reyne-mere, qui gouvernoit tout pour lors, elle luy dict en riant bien fort : « Et quoy! Beaulieu, ceux de Marseille n'avoient-ils point en leur ville un plus sage personnage que vous pour envoyer en ambassade? » Il luy respondit : « Oui vrayment, madame; mais quand ils ont veu que les deux qu'ils vous ont envoyés n'ont rien peu faire, ils se sont advisés d'y envoyer un fou, si qu'il feroit

au baise-main accordé pour la naissance du duc de Bourgogne. A l'exclamation du roi, il dit gracieusement qu'il avait imaginé ce seul moyen d'être remarqué de Sa Majesté.

mieux qu'un plus sage; et pour ce ils m'ont dellegué. Que si vous me faictes ce bien, madame, de m'octroyer ma requeste, vous me mettrez en reputation; et, de fou qu'on me tient, je seray desormais estimé très sage. »

La reyne, qui aymoit les bons mots et à rire, luy accorda sa requeste et le fit depescher : et puis s'en retourna joyeux, et fort glorieux, et bien estimé des Marseillois qui luy firent un beau present de mille escus pour sa peine, qu'il ne cela point à la reyne, qui en fut bien ayse. J'estois lors à la cour, qui en vis tout le passe-temps; car ledict Beaulieu estoit mon intime amy.

Estant demandé un jour à un brave combien d'hommes il pourroit bien combattre et en sortir à son honneur, il respondit : « Un seul, s'il est homme d'honneur. Si ce sont des lâches, la rue pleine[1]. » Comme voulant dire qu'il en tueroit tant que les rues en seroient pleines, et en pueroient[2]. Ceste response certes est belle et de consideration; car il n'y a rien si aysé que de battre des gens de peu[3].

Si nous voulions[4] croire à un conte d'un

1. Si es hombre de bien, uno; y de vellacos, la calle llena.

2. Je ne vois pas que le texte espagnol autorise cette interprétation. Il paraît plus logique d'y voir seulement ce qu'il y a : *un seul, s'il est brave; autant que la rue peut en contenir, si ce sont des lâches*. Ce qui ne veut pas dire une foule si considérable, la rue étant généralement étroite en Espagne. Mais il n'est pas question de cadavres entassés dans la rue, comme l'auteur se plaît à le dire.

3. Surtout quand ces gens s'offrent sans défense à vos coups, ainsi que le montre le récit suivant.

4. *Si* est employé ici affirmativement. *Si nous voulions croire* équivaut à notre *Prenons pour ce qu'il vaut*.

capitaine que j'ay cogneu, vray enfant de la mathe[1] s'il en fut onc, qu'on appelloit le capitaine Freville, brave et vaillant, un grand jeune homme de l'aage de vingt-cinq ans, de belle et haute taille, et bonne façon, et qui parloit aussy bon allemand comme sa langue françoise, pour avoir demeuré au pays six ou sept ans. Ce capitaine estoit fort mon amy et m'avoit suivi au siege de la Rochelle, et à la cour quelquefois; le roy Henry, à son retour de Poulloigne[2], estant à Lyon, ce capitaine estoit bien souvent avecques moy, dont il me fut dict de bon lieu que je l'advertisse qu'il ne se pourmenast plus tant, et qu'il pourroit estre en peine de la justice[3]; ce que je ne failly de luy dire, et de l'en advertir.

Mais il me respondit froidement : « Monsieur, je vous en remercie; mais ne vous en mettez point en peine pour moy de cela; car cela n'est rien. Ce n'est que quelque petite batterie dont on m'accuse; mais la justice ne me sçauroit rien que faire. »

Je voulois sçavoir au vray que c'estoit. Il me dict : « Monsieur, c'est rien cela; mais, puisque le voulez sçavoir, c'estoit un maraud, marchand de Paris, qui m'avoit faict un desplaisir. Je le fis guetter; et sceus comment il s'en alloit à Orléans un jour, avecques quatre

1. On appelait *enfants de la mathe* (ou *mate,* de l'italien *matta :* troupe), les escrocs et les voleurs, ce qui donne une couleur singulière au faible que Branthôme affiche pour un tel héros.

2. Année 1574.

3. Éprouver quelque peine de la part des gens de justice.

ou cinq autres marchands de ses compaignons. Je monte à cheval. Je les suis tant que je puis. Je les trouve qu'ils disnoient à Longemeau. Je mis pied à terre, et donne mon cheval à mon homme pour le tenir. Je monte en haut avecques mon pistolet bien bandé et le chien abattu. Je trouve mon homme au bout de la table. Soudain je vins à luy, et luy dis : *Confesse-toy, marchand de Paris, tu es mort.* Je luy presente le pistolet, lequel faut [1], et soudain mis la main à l'espée. Je luy donne à travers le corps, et tombe roide mort par terre. Je vis ses compaignons qui font semblant de faire des mauvais. Je donne à l'un si grand estramasson [2] sur la teste, que je la luy fends à demy; si bien que, tout estourdy, il tombe dans le feu qui l'acheva de mourir. Au tiers je donne une grande estoquade, dont il tomba soubs la table, pour amasser les miettes qui y estoient tombées; mais il n'en amassa guieres, car il mourut. Le quatriesme se mit à fuir et gaigner les degrés; mais je luy donne un si grand coup de pied parmy le cul, qu'il descendit plus viste qu'il ne voulut, car il se rompit le col. Moy, j'essuye bien gentiment mon espée à la nappe, et bois un coup, laisse mes gens là morts. Je redescens, passe sur le corps de l'autre au degré, et, tout froidement, remonte sur mon cheval, sans que personne de l'hostellerie s'esmeut n'y bougeast autrement, et me sauve. Et tout cela, mon espée

1. Rate.
2. Coup de taille. Le coup de pointe était l'estocade qu'on voit plus bas.

et moy l'avons faict en un tourne-main. »

Après luy m'avoir faict ce conte, ne pouvant m'engarder de rire[1], je luy dis : « Comment! appelez-vous cela rien? Ah! par Dieu! vous estes mal, si ne prenez garde à vous. Sortez-vous-en de ceste ville » : dont il me crut; et l'accommoday d'un bon cheval et d'argent, et se sauva : si bien que s'il eust esté pris, ou qu'il eust tardé une heure à partir, il estoit perdu. Encore veux-je bien jurer qu'à grand'peine vouloit-il partir, sans que l'en pressasse[2]. Voylà comment ce jeune homme rendit bien malades les quatre personnes, et comment la fortune luy fut bonne. Hé! quel tueur!

Il arriva un pareil traict à Milan, lors qu'Anthoyne de Leve en estoit gouverneur pour l'empereur Charles, à un comte de cet estat, qu'on appelloit le comte Claudio seulement, et non autrement. Par cas un jour estant allé à la chasse, et son oyseau ayant vollé une perdrix[3], quand il fut à la remise, qui estoit un lieu fort esgaré et peu battu, il trouva quatre soldats qui s'estoient deffiés, et

1. L'auteur ne voit là qu'une bonne plaisanterie. C'était par le fait un quadruple assassinat, et des plus lâchement commis. En supposant même que ses quatre victimes n'aient point péri, car leur mort paraît affirmée trop promptement par cet homme si glorieux de son crime, on peut dire que le sens moral de Branthôme est à la hauteur de celui de son ami.

2. Encore puis-je donner ma parole qu'il avait grand'peine à partir et qu'il me fallut le presser.

3. Son autour ayant chassé une perdrix, quand Claudio fut à la remise, c'est-à-dire au lieu où se cachait le gibier.

avoient choisi pour leur camp et estoquade[1] un parc de brebis et moutons, dont usent les pastres en là pour y retenir et resserrer leur bestial, afin d'enfumer mieux leurs terres. Quel camp clos, voyez, je vous prie, que ces braves gens-là avoient choisi! Le comte Claudio, les voyant tous quatre en chemise, et prests à se battre deux contre deux, les pria de ne se battre point pour l'amour de luy, et de s'accorder. Eux luy dirent qu'ils n'en fairoient rien, mais que s'il en vouloit avoir le plaisir, et en estre le juge, qu'il vist faire seulement. Le comte Claudio dict qu'il n'en fairoit rien, et qu'il ne luy seroit reproché qu'en sa présence ils se coupassent ainsy la gorge; et là-dessus met pied à terre, et l'espée au poing, pour les empescher de se battre. Eux aussytost, comme desesperés, vont concerter ensemble, et s'escrier : « Tuons-le, puisqu'il nous veut rompre notre entreprise; et, amprès, nous la reprendrons, et nous nous battrons et verrons à qui le champ demeurera »; et de faict le chargent à outrance. Mais luy, qui estoit pour ce temps-là un des vaillans de l'estat de Milan, se garde si bien d'eux, et les charge si bien tous quatre, que trois demeurerent morts estendus sur la place: et le quatriesme, blessé à la mort, luy demanda la vie, laquelle il luy accorda, et puis s'en alla. Et, despuis, ce soldat en fit le rapport et le conte, que j'ay ouy faire à Milan d'autres fois.

1. Estoquade, c'est-à-dire : enceinte garnie de pieux. De *Tocq* qui se disait pour grosse souche de bois.

Voylà des bonnes fortunes de Mars, qu'il employe à ceux qu'il luy plaist. Faut bien notter en cecy que, quand des gens de bien ont bien envie de se battre, ou qu'ils sont une fois aux mains, il n'y a rien qui leur fasche plus quand quelques-uns surviennent qui les veulent separer : et bien souvent a-t-on veu arriver de mesmes que je viens de raconter, que les deux ennemys, ou quatre, ou plus grand'troupe, s'accordent à charger messieurs les separeurs (j'en ay veu deux tels traicts en ma vie), n'estant rien si fascheux au monde à un vaillant et brave homme que de luy rompre son desseing d'armes.

Au siege de La Fere dernierement, ayant esté pris deux soldats à un escarmouche, dont l'un estoit François et l'autre Espaignol, et menés devant le roy, il dict au François que sa sentence de mort estoit donnée par son bandon[1] pour les François révoltés contre luy, mais qu'il luy pardonneroit et luy donneroit la vie s'il luy disoit la vérité. L'autre l'ayant promis, le roy luy demanda combien ils pouvoient avoir encor de vivres léans. Le François luy respondit qu'il y en avoit encor pour un mois. Et ayant demandé à l'Espaignol de mesmes combien il y en avoit, l'Espaignol respondit qu'il y en avoit encor pour deux mois ou trois. Alors le roy s'adressant au François, luy dict : « Vous serez pendu, car vous m'avez menty. » L'Espaignol, advisé, prompt et courtois à sauver la vie de son

1. Par l'ordonnance rendue contre les insurgés français.

compaignon, dict au roy : « Sacrée Majesté, il ne ment point, car il n'y en a pas davantage pour les François, qui sont de grands mangeurs; mais ils dureront autant aux Espagnols, qui vivent et se contentent de peu[1]. » Aussy manderent-ils au cardinal d'Autriche qu'il leur envoyast seullement du sel; car ils se salleroient et se mangeroient les uns les autres avant que se rendre. La rodomontade ne fut là bonne, car ils furent bien ayses de se rendre à une honneste composition que le roy très genereux leur octroya et tint très bien.

Certainement, de croire que les Espaignols soient plus sobres que les François, il le faut : à quoy deux soldats se rencontrant une fois en Italie dans une hostellerie, l'hoste leur servit un plat de raisins, ce que le François n'approuva point, et n'en voulut manger. Ce que l'Espaignol remonstra à l'hoste, disant « que les François n'estoient point accoutumés à bâtir sur des choses rondes[2]. » L'Espaignol, quant à luy, il mange de tout ce qu'on luy donne, et se contente de peu quand il va de son coust et de sa bourse. Que si vous le surprenez sur son ordinaire, il est quitte, en vous en presentant et priant d'en manger, à vous dire : « Monsieur, mangez de ce morceau de lard; je vous jure qu'il n'y a point de perdrix

1. Sacra Magestad, no miente : porque no hay mas para los Franceses que son grandes comedores; mas bastan para los Españoles, que viven y se contentan de poco.

2. Que los Franceses no eran acostumbrados hacer sus edificios sobre cosas redondas.

qui le vaille[1]. » Quand ils sont à la table et aux despens d'autruy, ils mangent aussy bien que les François. Aussy se mocquent-ils d'eux qu'ils mettent tout à la mangeaille, et vont tout nuds; et eux « sont habillés et ornés comme des roys[2] ». Comme de vray, il n'est pas possible de voir chose si brave comme j'ay veu d'autres fois les vieux soldats des terzes de Naples, de Sicile, de Lombardie, de Sardaigne, voire de la Gollette quand ils la tenoient.

Pour retourner encor à leur sobrieté, et comme ils endurent la faim, je m'en vais faire ce conte et puis plus. A la revolte de la ville de Sienne, et qu'elle fut surprise et gaignée par nostre roy Henri II, il y eut trois soldats espaignols qui, ne perdant cœur, gaignerent une tour de la porte Romaine, et se resolurent là de vendre leur mort au plus haut prix qu'ils pourroient. Comme de faict, ils firent si bien que M. de Termes, le principal chef françois de l'entreprise, vint luy-mesmes parler à eux qu'ils se rendissent, et qu'il leur fairoit bonne guerre et honneste composition, et qu'ils advisassent bien qu'il y avoit quatre ou cinq jours desjà qu'ils n'avoient rien mangé, et qu'ils s'en alloient aux vespres ou vigiles de la mort, n'ayant nulle provision pour vivre, et qu'ils fairoient bien de se rendre et prendre le parti du roy et laisser celuy de l'empereur, autrement il les fairoit brusler

1. Señor, coma de este pedazo de tocino; que juro á Dios no hay perdiz que le valga.
2. Van vestidos y ataviados como reyes.

leans, ou mourir de faim. Par une petite fenestre de la tour, un respondit pour tous de ceste maniere : « Cavaliers, qui que vous soyez, nous vous baisons les mains, tous tant que nous sommes, et vous remercions beaucoup pour le bon parti que vous nous offrez, et la bonne volonté que vous nous temoignez de nous vouloir delivrer de la mort. Quant à nous rendre et à servir le roi de France, il est si bon qu'il ne manquera point de serviteurs : pour nous, nous sommes si fideles au nôtre, qu'aucune crainte de la mort ne nous fera changer; et le feu, ni aucun autre genre de mort que ce soit, ne nous epouvante point. Quant à ce qui regarde votre resolution, et ce que vous dites que nous n'avons point de vivres, sachez que nous avons ici beaucoup de tuiles, et que quand la provision nous manque, nous savons nous nourrir de tuiles bien broyées[1]. »

M. de Termes loua fort leur dire et valeur. Toutesfois, leur ayant encore remonstré leur mal, ils y songerent et se rendirent; et il les prit à mercy, et les renvoya sains et sauves.

1. Cavalleros, qualesquiera que fuereis, todos como somos besamos vuestras manos muchas veces, por el buen partido y voluntad que de librarnos de muerte nos habeis mostrado. Y quanto á rendirnos, y servir al rey de Francia, el es tan bueno que no le faltará quien le sirva; y nosotros tant leales al nuestro, que ningun temor de muerte nos hariá variar; y no nos espanta el fuego, ni qualquiera otra muerte. En lo que toca á su intento, y que decis que no tenemos que comer, sabed que acá tenemos abundancia de ladrillos, y siempre que á los Españoles falta la provision, con estos bien molidos nos sustentamos.

Il ne faut point doubter pourtant qu'ils ne mangerent à l'extrémité de ces tuilles broyées, ayant demeuré là tant de temps et si longuement, tant ils sont patiens de la faim entre autres vertus militaires. Et ne faut point doubter qu'ils n'eussent volonté de se rendre, car ils n'en pouvoient plus : mais il falloit avant qu'ils fissent ceste rodomontade, et bravassent, tant ils sont coustumiers de braver, aussy bien en leur prospere qu'en leur adverse fortune; et telle est la vertu de tels genereux.

En ceste guerre et la battaille de Sienne, faicte entre le seigneur de Strozze et le marquis de Marignan, les Espaignols donnerent reputation à Astolphe Baglion d'y avoir très bien faict; si bien, disoient-ils, « qu'il faisoit un si grand carnage des ennemis, qu'il n'en touchoit aucuns avec son epée tranchante qu'ils ne laissassent la vie entre ses mains par la delicatesse de son tranchant[1] ».

Ils louerent bien autant là mesmes « un capitaine nommé Léon, et un autre nommé Espinosa, qui faisoient un si grand carnage parmi les ennemis, que leurs pieds ne fouloient autre chose que des hommes morts de part et d'autre[2] ».

Un soldat espaignol du prince de Parme, durant ces guerres, ayant esté pris des nostres,

1. Que tan grande estrago en enemigos hacia, que no topaba hombre con su espada cortadora, que á la dulzura de sus hilos no dexase la vida en sus manos.

2. Un capitan Leon y un Espinosa, de los quales era tanto el estrago que en los enemigos hacian, que otra cosa no hallaban entre sus pies, sino hombres muertos de una y otra parte.

et interrogé par un capitaine des nostres aussy s'il n'y avoit point parmy leurs bandes quelque brave capitaine, et parmy eux qui sceust et voulust tirer quelque coup de picque pour gentillesse contre luy, l'autre lui respondit : « Ouy, par Dieu, il y en a, et plus que vous n'avez de poils en votre barbe[1]. »

Un autre, pris vers la frontiere de Picardie, et mené au roy, tournant de la Franche-Comté après la prise de Cambray, il luy demanda ce qu'on disoit de luy parmy son armée. Il respondit : « Rien autre chose, sinon que pour trente mille ducats que vous avez gagnés en Franche-Comté, vous avez perdu Cambray[2]. » Celuy-là pouvoit dire vray; car, si le roy ne se fust amusé à la Franche-Comté à y faire la patrouille, il n'eust pas perdu Cambray; car sa presence seule eust estonné l'ennemy. Bien est-il vray qu'on pourra là-dessus objecter les prises de Calais et Guisnes à sa barbe. Cela est vray; mais il faut avoir ouy les raisons du roy qu'on dict qu'il n'a esté bien servi, et qu'il ne vouloit desmordre une place, La Fere, qu'il avoit eue à la fin par sa brave resolution; et si eust faict l'un et l'autre s'il fust esté cru et bien servy.

Quand le prince de Parme vint pour desassieger Paris par le commandement de son roy,

1. Si hay, juro á Dios, muchos y mas que no hay pelos en sus barbas.

2. No otra cosa, sino que por treinta mil ducados que habeis ganado en la Franche-Comté, habeis perdido Cambray.

qu'il luy avoit donné exprès, usant de ces propres mots : « Ne faillez d'aller secourir ma ville de Paris », comme la tenant desjà sienne, il assiegea Lagny pour faire à nostre roy desmordre Paris et l'attirer à la battaille ; ce que le roy desiroit fort, et l'autre ne faisoit que le semblant : là où il y eut eu une grand'faute de laisser une telle ville de consequence pour secourir une bicoque, et quitter un beau champ qu'il avoit à luy desjà, pour aller chercher un autre bien loing pour combattre. Ce prince de Parme donc ayant sceu que le roy disoit qu'il entreprenoit trop de vouloir prendre une ville à sa barbe, et donner une battaille comme il se vantoit, il fit ceste response à quelque prisonnier françois : « Dictesluy que je la luy prendrai, encore qu'elle fust placée sur la pointe de sa moustache [1]. » Le roy luy fit rendre response qu'il luy opposeroit tant de montaignes de fer qu'il l'en empescheroit bien. Le prince repliqua : « Plût à Dieu qu'elles fussent d'or, nous n'en serions que plus riches [2]. » Inferant par là qu'après avoir porté par terre toutes ces montaignes de fer, qui estoient ses gens armés, et les avoir deffaicts, pour une tant riche despouille ils viendroient tous riches et opulens.

Le dire ne trompa point ledict prince, car

1. Aun que fuese puesta en cima de su bigote (*a*).

2. Pluguiese á Dios que fuesent oro, que no seriamos mas ricos.

(*a*) Les moustaches de Henri IV étaient relevées. Cependant, à la page 152, on discute un autre sens.

il prit la ville sans donner battaille [1], et si leva [2] le siege de Paris comme il vouloit; ce qui luy fut un très-grand honneur, et tout pareil encore à celuy qu'il receut à Rouen; car le roy, sçachant qu'il venoit le desassieger, luy manda qu'il le tiendroit à ce coup pour le plus grand capitaine du monde s'il luy faisoit lever le siege sans donner à ceste fois battaille. Le prince luy manda seulement : « Dites-luy donc qu'il me commence tenir pour tel; car je leveray le siege, et si ne donneray point battaille. » J'eusse bien mis ces parolles en espaignol, mais elles sont communes. Il fit encor ceste fois là ce qu'il voulut, ainsy que j'espere le dire au discours que je feray de luy [3].

Voylà deux fortunes et deux gloires incomparables. Ceux qui veulent gloser sur la parolle dudict prince, disent qu'il entendoit par sa moustache celle qu'il portoit si grande, et si pendante de ses cheveux [4], dont plusieurs de son royaume l'ont imité en cela; mais despuis il l'a faict couper. Car s'il eust entendu les moustaches de la barbe, il eust usé de ce mot propre espaignol qui dit : « Les moustaches de sa barbe [5]. »

En ces deux belles et memorables actions, les Espaignols s'attribuent la gloire, comme

1. Prise aisée, puisque Paris tenait pour lui et le reçut en libérateur.

2. Fit lever.

3. Discours non publié; il ne paraît pas avoir été composé.

4. Il entendait par sa moustache la barbe qu'il portait grande et pendante comme ses cheveux.

5. Los bigotes de sus barbas.

en toutes autres où ils se trouvent ès armées royalles, que leur valeur, leur discipline militaire et ordre de guerre triomphent pardessus toutes les autres. Et, pour de grands miracles de cela, je leur ay veu alleguer force exemples, et entre autres celuy de Hernan Cortès, « digne certainement, comme ils le disent, d'être mis entre les capitaines les plus renommés ; lequel, avec moins de mille fantassins espagnols et quatre-vingt-neuf cavaliers, prist dans sa ville le grand roy Montezuma ; et enfin, avec le seul bon ordre, se soumit tout l'empire du Mexique. Et en nos jours, Ferdinand Alvarès de Tolède, ce grand capitaine et duc d'Albe, seulement avec mille arquebusiers et cinq cens mousquetaires, et la bonne discipline et ordre de guerre, rompit et passa au fil de l'epée, en Frise, sur le bord de la rivière de l'Ems, douze mille hommes avec lesquels le comte Ludovic de Nassau estoit entré dans cette province[1]. »

Les Espaignols, à ce dernier combat, en content beaucoup ; car le duc d'Albe avoit bien plus de gens que dict le conte : mais l'autre en avoit deux fois plus que luy ; et surtout,

1. Digno (dicen ellos) por cierto de ponerle entre los de la fama ; el qual, con ménos de mil infantes españoles y ochenta y nueve cavallos, prendió dentro de su ciudad al gran rey Montezuma, y al fin con sola la buena orden sujetó el imperio Mexicano. Y, en nuestros dias, Hernan Alvares de Toledo aquel gran capitan y duque de Alva, con solos mil arquebuzeros, y quinientos musqueteros, y la buena disciplina y orden de guerra, rompió y degolló en Friza, à la ribera del rio Amazio, doce mil hombres con que el conde Ludovico Nazao habia entrado en aquella provincia.

huict ou neuf cens François, très braves soldats, qui combattirent bien. J'estois lors à la cour, quand ces nouvelles vindrent au roy, qui trouva ceste deffaicte très belle et memorable, et mesme de si peu de gens contre si grand nombre.

Certainement il faut louer leur discipline et bel ordre : en cela ressemblans aux anciens braves Romains, qui, par leur discipline de guerre, et non par grand nombre de gens, ont conquis tout le monde. Mais qui est cause de ce bel ordre et discipline, si non le beau entretenement que le roy d'Espaigne donne à ses gens de guerre, et les belles soldes et payes qui ne leur manquent jamais, bien qu'ils les attendent, mais pourtant ne les perdent comme nos soldats françois font ! Car là où l'argent trotte, l'ordre s'y establit, et où il manque, il n'y a plus que confusion. Et ay ouï dire à de grands capitaines que nul grand aujourd'huy, quel qu'il soit, ne peut entretenir une armée bien pollicée, disciplinée et bien ordonnée longtemps, qu'un roy d'Espaigne, ainsy qu'il a tousjours faict despuis que l'empereur son pere luy laissa tous ses estats. Aussi est-il si grand et puissant en terres et moyens, que jamais les Romains n'en approcherent[1]. En cas qu'il ne soit vray, considérons un peu les grands titres qu'il porte sur le front, que je vais mettre icy par curiorisité. « Don Philippe, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Leon, d'Arragon, des Deux-

1. Branthôme semble ici atteint par la contagion des rodomontades de ses héros.

Siciles, de Jerusalem, de Portugal, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Seville, de Cordoue, de Sardaigne, de Corsique, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algeziras, de Gibraltar, des isles de Canaries, des Indes orientales, des isles et terre ferme de l'Océan; archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant et de Milan: comte de Hapsbourg, de Flandres, du Tyrol et de Barcelone; seigneur de Biscaye, de Gênes et de Molina[1]. »

Voylà des titres qui font peur, à les ouyr seulement nommer, et mesmes ces deux des *Indes Orientales et Occidentales*. On pourra dire que celuy des Espaignes peut porter avec soy plusieurs petits royaumes qu'on nomme par villes; mais pourtant sont royaumes bons et grands, comme le duché de Milan, qui porte son nom d'une ville, et non du pays. Et quelle duché est-ce! et combien y a-t-il de villes dessoubs! Le royaume de Naples, quel royaume est-ce! De mesmes sont tous les royaumes de villes qui sont en Espaigne. Baste[2] que c'est un grand roy, et que j'ay ouy

1. Don Phelipe, por gracia de Dios, rey de Castilla, de Leon, de Aragon, de las dos Sicilias, de Jerusalem, de Portugal, de Navarra, de Granada, de Toledo, de Valencia, de Galicia, de Mallorca, de Sevilla, de Cordova, de Zerdeña, de Corsega, de Murcia, de Jaen, de los Algarves, de Algeziras, de Gibraltar, de las islas de Canaria, de las Indias Orientales, islas y tierra firme del mar Oceano; archiduque de Austria, duque de Borgoña, de Brabante, y Milan; conde de Abspurg, de Flandes, Tirol, y Barcelona; señor de Biscaya, de Genova, y de Molina.

2. Mot resté français avec le sens de *Il suffit, C'est assez!*

dire que les Romains ne furent jamais si grands terriens ny opulens que luy. Cela est aysé à cognoistre, qui en veut computer et mesurer les terres de l'un et des autres.

Comme j'ai parlé cy-devant de la discipline militaire des Espaignols, certes elle est très-belle, bien pollicée et gentiment observée; mais il faut confesser le vray : qu'ils sont fort fascheux et importuns en cela, d'estre fort subjets à se mutiner quand leur paye leur manque, et dont pourtant guieres pour autre subject; car ils ne se veulent mettre à sedition que bien à propos et avecques raison. Il y a longtemps qu'ils en ont pris ceste coustume, et l'ont continuée soubs le grand marquis de Pescayre, soubs M. de Bourbon et soubs le duc d'Albe. Ils n'y ont pas faict de grandes fautes en cela[1], car ils les sçavoient avoir, et leur donner tant de pillages, qu'ils avoient beau moyen de patienter et attendre leurs payes, qu'ils n'en vouloient perdre pourtant pas une seule : tesmoing le sac de Rome, qui les rendit saouls jusqu'à la gorge, et pourtant fallut que le pape baillast de l'argent pour les payer.

Or voicy la façon qu'ils ont à se mutiner, ainsy que j'ai ouy dire et conter à aucuns d'eux : ils commencent à se plaindre les uns les autres, et puis sourdement font courre

Il se prononce maintenant comme beaucoup d'autres mots anciens, sans tenir compte de l'*s*. Des néologistes ignorant son ancienne origine ont écrit *bast* et *bath*.

1. C'est-à-dire, ce n'était point la faute de ces trois capitaines.

ces mots parmy eux : « Mutinerie, sedition[1] ! » Et puis tout haut commencent à crier : « Dehors, dehors les gentilshommes ! Qu'ils se retirent, parce que nous voulons nous révolter[2]. » Car, s'il y a des gentilshommes et des gusmans, qu'ils appellent ainsy parmy eux (comme il y en a force), ne les veulent point recevoir en leur compaignie ; aussy eux ne le feroient pour tout le bien du monde, car ils seroient deshonorés pour jamais, bien qu'il y en ait aucuns, ainsy que j'en ferois un beau discours ; mais il seroit icy trop long et superflu. Les capitaines qui en sentent le vent se retirent de bonne heure, tant pour ne courir fortune de la vie que de l'honneur ; car ils penseroient estre deshonorés à perpétuité ; et leur seroit reprochable s'ils se trouvoient brouillés parmy leurs menées. S'estant joincts en bonne troupe, qui plus qui moins, ils eslisent pour leur chef le plus habile et le plus advisé qu'ils peuvent choisir parmy eux, et l'appellent *elegido*, et nous autres disons *esleu*. Ils le contraignent d'en prendre la charge ; et ne faut pas qu'il la refuse ; autrement ils le feroient mourir et passer par les armes. Cela faict, ils luy obeyssent comme à leur vray chef et capitaine, se reservans pourtant quelques voix entre eux, puis taschent à surprendre quelques villes pour leur servir de retraictes. De là ils font mille maux, volleries et rançonnemens.

1. Motin, motin.
2. A fuera, á fuera, los gusmanes ! Apartense, porque nos queremos amotinar.

Entre les plus signalés amutinemens que j'ai ouy raconter parmy eux[1], ce fut celuy qu'ils firent en Sicile à Ferdinand de Gonzague, en estant visce-roy. La premiere source en vint de la Gollette, et pouvoient estre bien près de quatre mille. Mais Bernardin de Mandozze, general des galleres de Sicile, en prevoyant le danger, y remedia de bonne heure; car, s'ils se fussent ralliés avecques les Allarbes[2] et les Mores, la Gollette, Thunis, et tout de par delà, alloit très mal pour l'empereur. Par quoy, soubs belles promesses et parolles qu'il leur fit, il les chargea tous sur les galleres et navires, et les trajetta en Sicille, où estans et pensans toucher argent, n'en toucherent pas une maille : et alors ce fut pis que devant, car ils firent mille maux, prindrent des villes, tinrent les champs, rançonnerent et pillerent tout le monde; enfin ils firent le diable. Ils avoient esleu par-dessus tous, d'une mesme voix, pour chef, un certain Heredia, parce qu'il estoit fin, subellin[3] et surtout fort éloquent, et qui parloit d'or; car il avoit esté d'autres fois moyne bien preschant, et avoit quitté le froc pour porter les armes. Il avoit pour compaignon un Mont-Dragon, Navarrès, qui advisoit sur la criminallité[4]. Pour fin de

1. M. Lalanne a constaté que ce récit de révolte provient de Paul Jove, et non d'un récit de soldat.

2. Les Arabes. Dans *Allarbe,* qui est le mot espagnol, le substantif *al* a été conservé, et *arbe* n'est que l'abréviation d'*arabe.*

3. Subtil.

4. Mondragon, Navarrais, qui donnait des consultations en matière criminelle, en droit pénal.

conte, ils firent tant de maux et se firent tant craindre, qu'ils donnerent bien de l'affaire à Ferdinand, et à songer à luy; car, de les avoir par les armes, il n'en falloit point parler, tant ils estoient forts, braves et vaillans, et se sçavoient très-bien conduire en bons hommes de guerre : et, pour ce, fut advisé de les avoir par douceur et belles promesses. Donç, après plusieurs allées, venues, conferences et ambassades par Alvarę de Sando, Sancho Allarcon, Alphonse Vivès, et surtout par Juan Varga, le bon vieillard, que les amutinés aymoient et appelloient leur pere, la paix fut faicte. Et pour la conclure et rendre bien ferme et stable, il fut dict et arresté qu'à un certain lieu où la messe se diroit, tous, d'une part et d'autre, au moins les chefs, jureroient sur le corps de Nostre Seigneur, quand le prestre le leveroit, qu'ils tiendroient la paix et ne l'enfreindroient nullement. Quand ce fut là, les deputés d'Heredia très-volontairement hausserent les mains dextres. Il y eut un desdicts deputés, qui s'appelloit Villa-Lobo, lequel voyant don Ferdinand estre long et tardif à hausser la sienne, il luy cria tout haut : « Seigneur vice-roi, levez la main s'il vous plaît. Voilà le corps de Dieu que vous voyez. Si vous ne la levez pas, nous nous departons sur-le-champ de notre serment; nous rompons la paix, et la guerre recommencera comme devant[1]. » C'est parlé

1. Señor virey, alzed la mano, si quisieredes, que es el cuerpo de Dios que aqui veis. Si no la alzais, luego nos apartamos del juramento, y quebramos la paz, y guerra como adelante.

cela à un general, et bravé un vice-roy. Quelle rodomontade! Ce n'est de pair à pair, ny de compaignon à compaignon, mais d'inferieur à son superieur. Ce fut à Ferdinand à lever la main aussytost, et faire bonne mine pour le coup; mais après il en eut bien sa raison, car, les ayant separés et departis aux garnisons, qui çà qui là, il en fit mourir et pendre tous les chefs premierement, et force autres, et plusieurs jetter dans la mer; si bien qu'on en voyoit les rives bordées de corps morts, jusques environs cinq cens. Les autres, les rellegua et les envoya aux isles circonvoisines, où la pluspart moururent de faim, comme en l'isle de Lypary, que je pense n'avoir veu si miserable habitation; car il n'y croist que des capriers. Les autres furent envoyés en Espaigne pour y estre ignominieusement veus, Dont aucuns disoient, quand on les y menoit : « Qu'ils auroient bien mieux aimé mourir que de recevoir un tel affront et un tel opprobe, et que d'être traînés ainsi pour être en butte au mépris de leurs parens, de leurs amis et de leurs compaignons[1]. » Pour conclure, ils furent très-rigoureusement chastiés. Ce que le conseil d'Espaigne trouva pourtant très mauvais, et se mit à en faire le procès à don Ferdinand. J'en ouys raconter quelques particularites du plaidoyé, qui certes sont belles, et fondées sur quelques raisons, lesquelles j'eusse mis icy, mais elles fussent esté trop

1. Que mas presto los hicieren morir, que recibir tal afrenta y verguenza, y ser traidos al escuerno de sus parientes, amigos, y compañeros.

longues. J'espere les mettre ailleurs. Ils luy firent donner un adjournement personnel pour comparoistre; mais l'empereur fit surseoir la cause. Aucuns ont dict et escrit qu'il trouva très bonne ladicte rigueur et punition, et mesmes qu'il taxa Ferdinand de n'en avoir pas prou faict; mais sont menteries, car je tiens de vieux capitaines et soldats espaignols que j'ay veus en Sicille et à Naples, qu'il en fut très-mal content, et en blasma ledict Gonzague; et en coulla la chose pour le coup. Et tant s'en faut que l'empereur le trouvast bon, que, quand les deputés de Milan vinrent vers luy pour luy remonstrer les maux que d'autres amutinés, conduicts par leur chef Sarmento, faisoient en sa duché de Milan, et que, s'il ne leur en faisoit raison, ils seroient contraincts de se la faire eux-mesmes, il s'en courrouça et estomaqua fort, et menaça, s'ils luy tenoient jamais ces propos; et si leur en fit faire une réprimande et menace plus rigoureuse par son chancellier de Granvelle.

Or ledict Ferdinand ayant envoyé ces pauvres mallotrus en Espaigne, et veus en tel estat de tout le monde, mesmes aucuns s'estans presentés au conseil, ne faut point demander si le spectacle en fut odieux en toute l'Espaigne, et à belles injures après luy; car ceste nation sçait fort bien « donner des brocards[1] » : et la pluspart l'appeloient « lâche Italien, ennemi du nom et de la valeur des Espagnols, traître, parjure, moqueur du

1. Echar pullas.

corps sacré de Jesus-Christ, trompeur contre la foy promise, et bourreau cruel[1] »; bref, une infinité d'autres sortes d'injure que l'ire, le despit, le desespoir, la hayne et l'offense, leur rapportoient en la bouche, que j'ay ouy dire, et que je tays. Au moins, disoient aucuns, s'il les eust decimés, et faict mourir quelques coupables, la chose ne seroit si execrable, et les renvoyer contre les Turcs, ainsy que fit le marquis del Gouast ceux qui s'amutinerent en la duché de Milan, soubs leur chef Sarmento, qu'il envoya, jusqu'au nombre de trois mille, en Dalmacye, à Cataro et à Castro-Novo, là où pourtant ils perirent tous, fust ou par le fil de l'espée, ou de la cadene de Barberousse[2] et de ses gens, portans la peyne de leurs maux et de leurs meffaicts qu'ils avoient faicts en leur rebellion; mais aussy ils firent bien mourir de leurs ennemys. Possible ceux-cy de Ferdinand, s'ils fussent estés employés pour mesme subject, en eussent faict de mesmes, ou mieux; et par ainsy autant de Turcs morts et tués et moins d'ennemys.

Certes, il n'est pas besoing d'estre si rigoureux et cruel en telles justices; car telles gens quelquefois ayans estés pardonnés, et venans à se recognoistre, reparent leurs fautes et font de bons services. Je n'en sçaurois alleguer

1. Vellaco Italiano, enemigo del nombre y valor de los Españoles, traydor, perjuro, burlador del cuerpo sagrado de Nuestro Señor, engañador de fe, y verdugo sangriento.

2. Ou à la chaîne, en ramant sur les galères de Barberousse.

plus brave exemple que des amutinés de la ville d'Alost en Flandres, qui d'eux-mesmes secoururent si bien et si vaillamment la citadelle d'Anvers, assiegée par les Estats, dont j'en parle ailleurs. Ils en ont faict de mesmes en plusieurs autres lieux, s'estans ainsy reconciliés, je dirois bien où, mais je serois trop long.

Je voudrois seulement sçavoir sur ce discours, de quelque grand docteur, s'il y alla beaucoup de la conscience dudict Ferdinand en ce serment presté et rompu, qu'aucuns ont dict qu'il ne l'avoit faict que de bouche et non de cœur; sçavoir si cela se peut faire en la présence et à la veue du corps de Nostre Seigneur, et si ce n'est point l'offenser en abusant ainsy de son sacrement et de son mystere. Pour quant à l'honneur, il y a tant de raison de *pro et contra,* que je les laisse à discourir aux grands capitaines et plus gentils cavaliers que moy. Tant y a pourtant, il me semble, qu'on ne doit point estre tant ainsy severe à l'endroict des pauvres soldats, bien qu'ils fassent tels ou autres delicts; car ce sont eux qui battaillent pour les chefs; ce sont eux qui acheptent de leur sang les victoires, et les chefs en triomphent de l'honneur et du proffit. A quoy sceut très bien avoir esgard Scipion en Espaigne contre ses amutinés, qui ne se contentans de leur rebellion, prindrent l'autorité et enseigne de consuls à l'instance des soldats. Les chefs en furent punis, et aucuns soldats; et les autres furent pardonnés, qui après firent à luy et à la republique romaine

très-bons services. Je pense bien que ces grands chastieurs de séditions voudroient bien que les soldats fissent de pierre pain, ainsy que le diable vouloit que Jesus-Christ fist en son desert. Mais, ne pouvant faire ces miracles, il faut bien qu'ils vivent; et vivre ne peuvent-ils s'ils n'ont leurs payes, ou ne brigandent. Et, ne leur voulant permettre le brigandage, leur retenant leur solde, que veut-on qu'ils fassent? Voylà en quoy ces grands capitaines et généraux d'armées doivent bien arregarder sur ces chastimens, car il y va de la conscience. Cependant je brise icy, estant le discours trop long et fascheux possible à aucuns.

Un de ces ans que nostre roy print et gaigna Paris de la façon que chacun sçait, les Espaignols qui estoient dedans, qu'aucuns nommoient Napolitains (mais autant y avoit-il des uns que des autres), ils furent fort estonnés, et comme gens braves et vaillans se resolurent au combat; et s'estant mis en battaille, le roy leur manda qu'ils ne s'amusassent point à cela, autrement qu'ils estoient tous perdus s'ils en venoient là; toutesfois s'ils vouloient estre sages, qu'il leur fairoit si bonne et honneste guerre, qu'ils auroient occasion de se contenter en leur octroyant, leurs vies et bagues sauves, la retraicte de gens de guerre, ensemble seure conduicte. Leur maistre de camp qui leur commandoit, avec d'autres capitaines, admirans la generosité de nostre roy, se mirent tous à dire : « Admirez ce genereux roy, lequel ne se contente point de vaincre les hommes avec les

armes, mais les vainc encore et les gagne par toutes sortes de courtoisies et d'honnêtetés[1]. » Pour ce ils accepterent le party. Et pour se retirer, marchans par la ville, le roy les voulut voir passer; lesquels tous luy vindrent faire de grandes reverences, au moins les capitaines; les soldats le saluoient avecques leur gentille mode, ainsy qu'ils sçayent très bien faire. Le roy leur rendit la pareille, selon le respect de sa royale grandeur, et les fit très seurement conduire au lieu de leur retraicte. Ce ne fut sans dire tous les biens du monde de ce grand roy, comme ils avoient raison; car s'il eust voulu estre cruel, ils estoient tous perdus et mis en pièces.

Quasi telles et semblables paroles dirent ces pauvres Espaignols restés devant Mets de feu M. de Guyse le grand, lesquels ayant trouvé au levement du siege miserables, malades, mourans de froid et de faim, fit retirer, loger, substanter, panser, si que plusieurs en eschapperent par son bon traictement, et puis les fit conduire tous à sauveté vers Thionville. Ce fut à eux d'en dire tous les biens du monde, comme de raison. Et entre autres beaux mots qu'ils en profererent, furent ceux-cy, qui portent grand poids, bien qu'ils soient courts et briefs : « Qu'il était équitable ennemi et misericordieux vainqueur[2]. »

1. Mira aquel rey valeroso, el qual no se contenta de vencer los hombres con las armas, mas los vence y gana con toda cortesia y gentileza.

2. Que era justo enemigo y piadozo vencedor.

Il ne leur fit pas de mesmes que firent les Espaignols à nos François et lansquenets qui resterent devant Pampelune (le siege levé par M. d'Angoulesme, le roy Jehan de Navarre et M. de La Palisse), qui leur faisoient jurer et promettre, « s'ils guérissaient, de ne plus recevoir de solde du roy de France, puisqu'il se montrait contraire à l'Eglise. A ceux qui croyaient et promettaient cela, ils leur donnaient le *Corpus Domini* et les autres sacremens de la sainte mère Eglise, et s'ils mouraient la sepulture ecclésiastique. Ceux qui étaient interrogés par leurs confesseurs, et qui ne voulaient point se réconcilier, ils les laissaient là mourir; et s'ils mouraient, il les enterraient comme Maures; car telle était l'ordre de la bulle du pape Jules[1]. » Quelle bulle d'or! Les Espaignols se vantent de tout cela; mais, à ce que j'ay ouy dire à aucuns vieux gentilshommes, et françois et lansquenets, confès et non confès, ils ne furent espargnés non plus les uns que les autres; et leur bailloient *dronos*[2], aussi bien que frere Jehan des Entommures dans Rabelais le donna à ceux qui vandangeoient le clos de sa vigne.

1. Si sanasen, de no recibir mas sueldo del rey de Francia, pues que contra la Iglesia se mostraba. A los que esto creyan y prometian, daban el Corpus Domini y los otros sacramentos de la madre santa Iglesia, y, si morian, eclesiástica sepultura. Los que eran interrogados por sus confesores, que no querian reconciliarse, los dexaban allá morir; y, si morian, como Moros los enterraban; porque tal era la intencion y la bula del papa Julio.

2. En langue d'oc, *dronos* ou *dronas* veut encore dire aujourd'hui *coup de bâton, coup de poing*.

M. de Guyse n'en fit pas de mesmes, car, bien qu'il y eust force lansquenets et autres Allemans sentans mal de la foy, il les fit secourir comme les bons chrétiens et catholiques, mais non pas de si bonne affection, s'en remettant à la volonté de Dieu, et ne voulant acquerir la reputation d'un homme cruel et barbare, puisque l'homme est faict à la semblance et image de Dieu. Je m'en remets à un grand theologien ce qu'il en diroit là.

Sur ceste dernière guerre de Grenade faicte et parfaicte par don Juan d'Austrie, par cas, en courant la poste, nous nous trouvasmes de rencontre un capitaine espaignol et moy, luy qui venoit d'Espaigne allant en Flandres, et moy de la cour en ma maison. Nous nous mismes luy et moy à deviser fort de ceste guerre. A mon advis qu'il m'en conta prou, et surtout il me va louer don Juan jusques au tiers ciel en me le nommant de plein abord « la sepulture des payens, et que ses actions et vaillances vouloient plutôt être vues que racontées pour être crues[1] ».

Quand la capitulation d'Amiens se fit dernierement, il y eut un des deputés de dedans, espaignol, qui, ayant trouvé Sa Majesté en quelques masures qui les attendoit pour composer, dit en entrant, pensant faire de l'officieux et du curieux de la vie du roy : « Le roy n'est pas ici bien à couvert des canonnades[2]. » Le roy qui l'ouyt luy respondit :

1. Sepultura de los paganos; y que sus obras y valentias mas querian ser vistas para ser creidas que contadas.
2. El rey no está aquí bien seguro de los cañonazos.

« Le roy est ici plus en seureté que vous autres n'estes dans Amiens. » Puis ayant commencé leur pourparler, la premiere chose qu'ils demanderent, « parce qu'il est raisonnable, dirent-ils, que les choses celestes soient traitées les premieres[1] », fut que l'on ne touchast point à la sepulture de don Hernandille, et qu'elle ne fust point rompue ny demolie. Le roy leur respondit gentiment : « Il est raison que la sépulture de don Hernandille[2] soit demollie et rompue, puisqu'il a fait rompre et demollir les murailles de ma ville d'Amiens. » Ils demanderent après « le sac de la ville[3] », demande certes très irraisonnable et très impudente, et mesmes à un tel roy, qui leur respondit bravement : « Et comment! une chose que vous avez desjà pillée il y a longtemps, la demandez-vous? » Ils jurerent aussy tost qu'ils n'y avoient jamais touché. A quoy le roy aussy tost repliqua bravement : « Puis donc qu'elle n'a esté pillée en mon absence, à vostre advis, si je permettrai qu'elle le soit en ma presence? » J'ai mis ces trois articles non pour belles rencontres de l'Espaignol, ny pour grandes rodomontades, si non la derniere pour demander le sac, mais pour les gentilles responses de nostre roy, qui est fort subtil en beaux dires et gentilles responses et fort courtes, s'il en fut onc. J'espere en dire

1. Porque (dirent-ils) es razon que las cosas celestiales vayan primero.

2. Fernandello Porto-Carrero, gouverneur d'Amiens, tué le 3 septembre 1597.

3. El saco de la villa.

aucunes en sa vie[1]. Enfin la capitulation fut faicte et bien gardée, à l'honneur de nostre roy. Que s'il ne fust esté genereux et misericordieux, il les tenoit tous la corde au col, puisque le cardinal d'Austrie avoit failly de les secourir.

Si faut-il que je die quelques gentilles rencontres et rodomontades qui touchent les dames.

Lorsque la reyne vint à Bayonne[2], de toutes les Espaignolles qu'elle avoit, elle n'en mena aucune avecques ses Françoises que Magdeleine de Giron, fille de la comtesse d'Iraigne, dame d'honneur de ladicte reyne. Elle y mena bien aussy la segnora Sofonisba, Italienne, damoiselle cremonoise, belle et honneste fille, et douce, qui avoit tout plein de vertus, et sur-tout qui sçavoit bien peindre et pourtraire au naturel. Les autres filles en Espaigne bien faschées pour ne se trouver en telle et si belle feste, qui eussent bien certainement paré la cour, car il y en avoit de belles, et entre autres Leonor de Tolede, qui estoit très belle,

1. Elle n'a point paru.

2. On en peut voir les détails dans les *Mémoires et lettres de Marguerite de Valois* (Paris, Renouard, 1842, in-8°, p. 8 à 10.) Le jour des plus belles fêtes : « la fortune envieuse n'en pouvant supporter la gloire, feit orager une si grande pluye et tempeste, que la confusion de la retraicte qu'il falloit faire la nuit par batteaux, apporta le lendemain autant de bons contes pour rire, que ce magnifique appareil de festin avoit apporté de contentement. » (Consultez le *Recueil des choses notables qui ont été faits à Bayonne à l'entrevue du roi très chrétien Charles neufieme*... Paris par Vascosan 1566, in-12. — *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*. Paris, 1759, in-4°, t. I.)

et qui eust possible effacé le lustre de ladicte Magdeleine de Giron; dont elle fut bien ayse de quoy ne vint pour ce subject. Je ne desduiray les raisons pourquoy ces belles filles ne vindrent point, pour ne servir en rien à nostre conte.

Ceste donc belle Magdeleine parut très belle; aussy le pensoit-elle bien estre, tant elle estoit arrogante. Si bien, moy devisant un jour d'elle et de sa beauté avec un certain cavallier espaignol, il me dict, par un certain desdain et despit : « Laissez-la, monsieur. Je vous jure qu'elle est si orgueilleuse, à cause de sa beauté, que si le ciel s'abaissait et se prosternait à ses pieds, elle ne daignerait pas lui dire de se relever, et de se remettre en sa place[1]. » Voylà une parole bien arrogante, et plaisante imagination, de se figurer le ciel descendre de son lieu pour s'humilier à elle.

Telles paroles sont quasi semblables à celles que jadis tinrent nos braves chevalliers françois, qui allerent en Hongrie soustenir les Hongres contre les Turcs, conduicts par ce vaillant Jehan duc de Bourgongne, et par le mareschal de Bouciquaut; lesquels, trop bouillans, presumans trop d'eux, disoient par tout que leurs lances n'estoient pas seulement bastantes pour deffaire tous les Turcs et les battre, mais, si le ciel vouloit descendre sur eux pour leur faire guerre, l'empescher par

1. Dexadla, señor. Juro á Dios que es tan brava y orgullosa por su beldad, que si el cielo se abaxase y se arrodillase delante sus pies, no dignaria decirle que se levantase y se volviese à su lugar.

le soustien de leurs bois et lances qu'il ne descendist, et le tenir en l'air comme il estoit. Mais pourtant le malheur fut tel que leur rodomontade ne porta feu; car, sans avoir affaire au ciel, ils furent tous desconfits et deffaits par les hommes[1], comme on peut voir par nos Chroniques françoises.

J'aymerois autant d'un capitaine espaignol allant en un combat, et animant ses soldats; et louant leurs forces, il leur dit : « Je vous jure que si le ciel s'abaissoit nous le pourrions soutenir avec nos bras[2]. » Si ce brave eust faict ce coup, il fust esté estimé un second Atlas, qui soustenoit le ciel de ses espaules. Quel fardeau! encor que j'aye ouy dire à un vieux resveur de philosophe que l'air est fort leger, et que le ciel, qui en participe, l'est aussy. Je coupe là, craignant que, pour voller trop haut, je ne vinsse à tomber comme fit Icarus; car le parler m'en est aussy estranger et incogneu que le haut allemand; ny ne veux non plus l'apprendre, ny la science et tout, doubtant de mon cerveau debile et peu capable pour y advenir.

Or, pour retourner à ceste belle Magdeleine de Giron, bien qu'elle fust altiere, elle n'estoit pourtant trop ennemie de l'amour, et ne refusa point d'estre servie (comme toute belle et gentille dame ne doit faire ce refus) de plusieurs

1. Sur le champ de bataille de Nicopoli, où Bajazet écrasa la noblesse française conduite par Jean Sans peur, alors comte de Nevers, et par le connétable Philippe d'Artois (1396).

2. Voto á Dios, que si el cielo se cayese, le hemos de tener con los brazos.

honnestes cavaliers, et mesmes de M. d'Amville, aujourd'huy M. le connestable, pour lors jeune et brave seigneur, qui la servit fort discrettement tant que le voyage dura, et en porta les couleurs jaunes et tannées. Il y eut pour lors un gentilhomme françois, bien honneste et galant, qui, le jour de la procession du sacre [1], ainsy qu'elle marchoit (luy advint de faire un faux pas), ce gentil homme s'advance aussy tost pour la redresser et luy ayder. Elle le renvoya bien loing, avecques un certain desdain et rabrouement, disant : « Jesus! Et quelle courtoisie françoise [2]! » Elle estoit bien vrayment desdaigneuse et glorieuse de rendre le mal pour le bien, et payer la courtoisie par la discourtoisie. Le gentil homme luy eust bien rendu son change; mais il n'osa, pour le respect de la reyne sa maistresse, qui le sceut, et luy en fit une remonstrance.

Au bout de quelque temps elle fut mariée avecques un grand seigneur d'Espaigne, dont j'ay oublié le nom, qui fut après vice-roy aux Indes. Ainsy qu'elle l'y alloit trouver avecques la flotte ordinaire, son vaisseau, avecques deux autres, s'estans escartés vers l'isle de San-Domingo, un gentilhomme françois qui s'appelloit M. de Landreau, de bonne maison, vaillant et brave, et homme de mer, ayant armé quelques vaisseaux pour aller en cours et chercher advanture, faillit à prendre le vaisseau de ladicte dame, et de faict le canonna; mais elle fut secourue de deux autres

1. Du Saint Sacrement, de la Fête-Dieu.
2. Jesus! Y qual discrecion de Frances!

vaisseaux qui donnerent la chasse audict Landreau : et, sans ce secours, il la prenoit, à ce qu'il dist à M. de Strozze et à moy à son retour; et que, s'il l'eust prise, il luy eust faict bonne guerre et toute honneste raison, en luy faisant payer pourtant le tribut de son ancienne arrogance.

Certes, il y a des dames aussy arrogantes en Espaigne comme des hommes et cavaliers; et l'air du pays le porte ainsy. Aucuns ayment à servir ces femmes et filles de ceste humeur, qu'ils disent « braves et fières comme des taureaux [1] ». Aussy dict-on que chascun ayme son semblable. Si l'on en obtient la victoire, d'autant plus en est-elle à priser : et si l'on en est vaincu, la gloire n'en est pas moindre; ainsy que dit un galant cavallier un jour, et qui portoit pour devise une branche de laurier, avec ces mots : « Les uns le portent comme vainqueur, et moy je le porte comme vaincu [2]. » Voilà comme tels braves se plaisent en leur gloire, et ayment les dames altieres et genereuses.

J'ay veu d'autres fois chânter en Espaigne une vieille chanson, que proprement on appelle la *romance*, qui est bien gentille, où l'on introduict une dame se lamentant et s'affligeant de son mary qui estoit prisonnier en Angleterre, et ne le pouvoit ravoir par rançon ne autrement; et, pour ce, elle escrit une lettre au roy d'Angleterre, de sa propre main, et luy

1. Bravas y fieras como toros.

2. Los unos le han traido por ser vencedor; yo, por ser bien vencido.

mande qu'il ait à le luy renvoyer sain, sauve, et sans danger : autrement, qu'elle luy annonce guerre, et le menace de la luy faire très cruelle par mer et par terre; et puis, dit-elle : « Que si je ne trouve point de capitaine, je leverai moi-même l'étendart, et je l'irai planter jusques aux portes de Londres; et si je manque de canonniers, j'irai moi-même mettre le feu à l'artillerie; en sorte que tout le monde dira : Jesùs! quelle femme guerriere[1]! » Voilà une brave guerriere, et seconde Marfise ou Bradamante, qui vouloit elle-mesme, par faute d'autre, conduire son armée, planter son estendart sur le haut de la muraille, et servir de canonnier, et bailler feu à son artillerie. La chanson en est fort jolie, et l'air plaisant.

Ceste dame estoit plus valeureuse qu'une autre, qui usa de parolles certes genereuses à l'endroict d'un cavallier, pour l'induire à se battre pour l'amour d'elle contre un autre qui l'avoit offensée. Les paroles estoient telles : « Je crois bien, brave cavalier, que vous m'accorderez ma prière avec autant de générosité que vous avez de force et de valeur pour me venger de mon ennemi[2]. » Gentilles parolles certes, et pour prier et pour louer.

Une belle jeune dame espaignolle ayant esté mariée de frais, et venant de bonne heure à

1. Que si me falta capitan, yo misma llevaré la bandera, y iré á ponerla hasta las puertas de Londres; y tambien, si me falta cañonero, yo misma daré fuego à la artilleria; si que dirá toda la gente : « Jesus! que muger guerrera! »

2. Bien creo yo, gentil caballero, que no os faltará virtud para otorgar mi ruego, así como os sobra bondad y valor para lograr la victoria de su persona.

estre grosse, qui paradvant, estant fille très hautaine, desdaignoit le mariage bien fort, et disoit: « Que conformément à son courage et à sa gloire, elle ne vouloit s'assujettir à personne[1] », et que, bien qu'elle y fust contraincte, elle s'efforceroit le plus qu'elle pourroit d'empescher son mary qu'il n'enlevat son pucellage que le plus tard qu'elle pourroit. Son dire ne correspondit point à sa gloire ny à l'effect; car, bientost après son mariage, elle fut enceinte, et en devint estonnée et honteuse, et fit ce qu'elle peut pour cacher sa groisse[2], et ne la monstrer que le plus tard qu'elle pourroit. Dequoy s'appercevant un autre cavallier qui d'autres fois l'avoit servie estant fille, fut bien ayse de prendre ceste occasion pour luy en faire la guerre; et, l'ayant un jour abordée, il luy dit « qu'elle ne fût point honteuse, parce que tout le monde sçavoit qu'en de telles luttes il ne pouvoit y avoir que de semblables chutes; que cependant on ne s'étonnoit point de la voir confuse, parce qu'elle étoit novice en ce cas, et qu'elle éprouvoit en elle un changement auquel elle n'avait jamais été exposée, et qui était tel, que, quoique son courage, sa vertu et sa gloire fussent bien grands, ils ne pouvoient pas néanmoins resister aux inclinations que la nature avoit données aux femmes[3] ». Ce caval-

1. Que no queria ser sugeta á ninguno, segun el valor y gloria de su persona.

2. Grossesse.

3. Que no estuviese avergonzada, porque todos bien sabian que de semejantes luchas siempre resultan tales caydas; y por eso no se maravillaban si estaba avergonzada, porque en aquel caso ella era novicia, y que sentia en sí unos muda-

lier parla bien à elle, et à sa gloire et vanterie, et garde de son pucellage, et à la fragilité de son sexe, duquel les dames ne doivent tant presumer n'y s'enorgueillir.

Par cas, une des compaignes de ceste dame, qui estoit encor fille, se trouvant là présente, la voulut excuser, et un peu brocarder aussy en luy disant : « Comment est-il possible, madame, que votre grande vertu, vos efforts et votre grand courage, ne vous aient pas empêchée de recevoir une plaie qui vous cause tant de chagrin ? Plaise à Dieu qu'elle ne soit point mortelle, comme je crois qu'elle ne le sera point ; car les dames ne meurent jamais de semblables blessures[1]. » Sur ce, le cavallier precedent, qui estoit present, leva ce coup et luy dit : « Ha ! mademoiselle, vous qui assurez cela, l'avez-vous donc expérimenté ? — Dieu me garde, repondit-elle, d'un tel malheur ! Non, monsieur ; mais je l'ai entendu assurer à des personnes de grand credit[2]. » Il ne falloit point alleguer là de personnes de grand credit pour servir de tesmoings ; car, bien que le destroit soit aussy dangereux que celuy de

mientos nunca por ella sentidos ; y tales que, aunque su esfuerzo, virtud y gloria fuese grande, no bastaria para resistir á las inclinaciones de la naturaleza, pues era de muger.

1. Como es possible, señora, que su generosa virtud, esfuerzo y ánimo soberbio no os escusáron de ser herida de llaga que tantos desmayos os causa ? Plegue á Dios que no sea mortal, como yo creo que no será, porque jamas de estas heridas no murió ninguna donzella.

2. Ha ! señora, vos, que eso certificais, habeisto provado ? — Guardeme Dios (respondit-elle) de este estrecho. No, señor ; mas helo oido certificar á personas de gran crédito.

Gibraltar, aucunes le passent bien sans danger, et d'autres non [1].

Une dame ayant perdu son serviteur qu'elle avoit faict de frais et peu gardé, car il vint à estre tué aussy tost en une guerre, et en ayant sceu les nouvelles, elle dit : « Ah! mon cher cavalier, qui m'avez connu si tard, vous me perdez trop tôt [2] ! »

Un autre cavallier la voyant ainsy en douleur, dit à un sien compaignon : « Le temps calme toutes choses ; et il n'y a point de douleurs si grandes qu'elles ne se dissipent avec le temps [3]. »

Une dame demandant un jour le livre de la *Celestine* à un cavallier, il luy respondit en luy donnant bonne [4] : « Parbleu ! vous m'étonnez, madame. Ayant chez vous l'original, me demander la copie [5] !. » Bon celuy-là.

Les Espaignols sont fort subtils à gentiment brocarder et piquer, et appellent cela « rallier et piquer vivement [6] ». Ainsy que fit un

1. La longueur de ce verbiage inutile donne à penser que Branthôme a voulu s'étendre ici sur un de ces faits bons à divertir seulement un petit cercle d'initiés.

2. Ah! señor caballero, que si tan tarde me conocisteis, muy temprano me perdeis!

3. El tiempo cura las cosas, y no hay grave dolor que andando el tiempo no se disminuya.

4. En la lui donnant bonne, en lui disant cette bonne plaisanterie.

5. Por Dios, señora, que me espanto de Vm.! Teniendo en casa el original, pedir el traslado (*a*)!

6. Motejar, ó golpear (*b*).

(*a*) Par Dieu! señora, quel étonnement me cause Votre Grâce. Tenant à la maison l'original, en demander la copie! (La *Célestine*, personnage principal de cette pièce populaire en Espagne, est un type d'entremetteuse.)

(*b*) Railler ou frapper, littéralement : faire des mots-

jour un cavallier estant parmy trois filles, toutes trois sœurs, et bien noires. Elles luy demanderent un jour de foire, par cas, à emprunter un ducat pour achepter quelque chose, disans qu'elles n'en avoient point apporté sur elles. Il leur dit qu'il n'en avoit point sur l'heure, et qu'il en estoit bien marry. Elles luy dirent : « Comment! un si galant homme n'a point un ducat ? — Pourquoy non, corbleu ! puisqu'entre vous trois il n'y a pas une blanche[1]. ». L'allusion n'en est pas mauvaise, car une *blanca* c'est une monnoie d'Espaigne; et convertissoit ceste allusion sur elles trois, parmy lesquelles n'y en avoit pas une blanche.

Un medecin espaignol ayant receu quelque desplaisir d'une dame veufve, chargea un jour un maquignon, devant elle, de luy trouver « une mule qui fut veuve[2] ». Le carretier[3] luy respondit : « Comment, corbleu! Vous moquez-vous de moi, monsieur le docteur?

(*mote*) ou donner des coups (*golpe*). Les deux équivalents se retrouvent en langue d'oc dans *motir* et *colpar*.

1. Como! un hombre tan honrado no tener un ducado? Dixó él : Porque no, cuerpo de tal! pues entre vosotras tres no hay una blanca (*a*).

2. Una mula que fuese viuda.

3. Maquignon se dit en espagnol *carratero*.

(*a*) Comment ! un homme aussi brillant ne pas posséder un ducat ! — Il dit : Pourquoi non ! corps d'un tel (de Dieu), puisqu'entre vous trois, il n'y a pas une *blanca* (jeu de mots sur *blanca*, blanche, et *blanca*, petite monnaie correspondant à notre blanc de cinq deniers.)

La traduction littérale serait non *corbleu*, mais *corps d'un tel*. C'est un juron dissimulé comme celui de la page 64. Voir à la suite des *Serments et juremens* les détails donnés à ce sujet.

Une mule ne fut jamais veuve [1]. » Le medecin luy repliqua : « Je veux dire qu'elle ait les trois qualités d'une veuve; qu'elle soit fort grasse, coureuse et de grand appetit [2]. »

L'on dict que les veufves, au moins aucunes, ont ces trois conditions. Pour bien aller et pour bien manger, je m'en rapporte à ceux qui en ont faict preuve et y ont pris esgard. Pour quant à la troisiesme, j'en ay veu beaucoup de personnes, et mesmes une de très grande authorité, de très grand esprit, estre de ceste opinion et tenir ceste maxime, qu'une femme, aussy tost qu'elle est veufve, devient plus grasse et en bon poinct; ce que j'ay apperceu; et m'en suis esmerveillé. Car aucunes femmes ay-je veu entre les mains de leurs marys, maigres, seiches, exténuées, qu'elles en tomboient sur les dents. Venoient-elles à estre veufves, les voylà remises et refaictes aussy tost, comme un cheval maigre et elangory [3] mis à l'herbe, qui se reffaict et se remet soudainement. De sorte que c'est une maxime, que : qui veut engraisser une femme mariée, qu'il la fasse veufve; car c'est le meilleur engrais qu'on luy sçauroit donner. Ce n'est pas pourtant que les marys ne leur donnent le traictement et l'ordinaire qu'il leur faut, selon leur faculté et petit pouvoir; mais vous diriez que venans de leurs mains, elles ne le trou-

1. Como, cuerpo de tal! Os burlais de mí, senor doctor? Nunca fué mula viuda.

2. Digo yo que tenga tres condiciones de una viuda; que sea gorda, andadora y comedora.

3. Languissant. On dit toujours *alangourit* en langue d'oc.

vent jamais si bon comme quand elles sont en viduité, et qu'elles le prennent d'elles-mesmes qui çà qui là, en leur plainiere volonté. J'en voudrois volontiers demander une raison à quelque bon medecin, si ce n'est qu'il me renvoyast à l'apologie de l'asne et du cheval qui est dans Rabelais, et à leur parlement qu'ils firent quasi sur mesme chose, où enfin monsieur l'asne conclut qu'il n'y a que la liberté des champs et choisir sa pasture comme l'on veut, et faire autre chose que je n'ose dire, et n'estre nullement en subjection, bien que l'on mange son saoul à crever dans l'estable.

Un cavallier parlant un jour d'amour à une femme aagée, mais pourtant belle encore et fort désirable, elle luy dit : « Eh ! monsieur, comment me parlez-vous de telle chose, lorsque j'en suis aux complies[1] ? » L'autre luy respondit : « Madame, vos complies valent mieux que prime de toute autre[2] » ; faisant allusion gentille là-dessus sur les complies du soir et sur les heures de prime du matin. J'en ay faict un beau discours sur ce subject ailleurs. Et combien y a-t-il de dames aagées qui sont autant belles et desirables que les jeunes ? De vieillard, il n'en fut jamais un beau ni desirable pour les dames, si ce n'est qu'on ne se voulust ayder d'un plaisant mot qu'un vieux cavallier dit un jour à une belle dame, luy presentant son service, et qu'elle

1. Y como, señor, me habla V. S. de esta cosa á mis completas ?

2. Señora, sus completas valen mas que las horas de prima de qualquier otra.

l'en reprenoit. Ceste dame s'appellant « madame de La Tour[1] », il luy dit : « Une telle tour a besoin d'une barba-cane[2]. » Ce mot est bon et porte en soy deux intelligences, car une *barbecane* est une espèce de fortification[3], et *barba cana* en espaignol signifie *barbe blanche*.

Telle et semblable[4] dit un cavallier d'une fort belle et honneste dame, laquelle ayant espousé un homme fort laid et sale, toutesfois n'enlaidissoit nullement, mais s'embellissoit de jour en jour. Ce cavallier alla rencontrer[5] « qu'il n'avoit jamais vu de fruit si longtemps en pareil panier sans se pourrir[6] ». J'ay veu beaucoup de femmes en ma vie de ce naturel, à ne se gaster ny corrompre leurs beautés pour hanter des marys layds, sales et maussades.

Or, faisons une fin, et belle, par trois belles et honnestes princesses.

A ce mesme voyage et entrevue de Bayonne que j'ay dict ci-devant, madame de Guyse, aujourd'huy madame de Nemours, y estoit, où elle parut fraischement vefve, et très belle et en bon poinct, ainsy que de son temps jeune il n'y en a poinct eu une qui l'ait passée, comme son automne en donne encore une belle apparence ; et bien qu'alors elle fust

1. Madama de La Torre.
2. Tal torre ha menester de una barba-cana.
3. *Barbacane* désigna en effet d'abord un ouvrage avancé percé de meurtrières ; maintenant il désigne la meurtrière seule.
4. Facétie.
5. Faire cette rencontre, ce jeu de mots.
6. Que no habia visto jamas fruta en un tal cesto que tanto durase sin podrirse.

plus aagée de beaucoup que Magdeleine de Giron, elle l'effaça fort, bien qu'elle pensast le contraire ; car volontiers on void aucuns fruicts en automne aussi beaux ou plus qu'en esté. Ainsy donc qu'elle estoit un jour en la chambre de la reyne, un cavallier espaignol de bonne façon, et bien en poinct, me vint demander : « Monsieur, quelle est cette belle dame vêtue de deuil ? — Monsieur, lui repondis-je, c'est madame de Guyse, femme de ce grand capitaine M. de Guyse. — C'est madame de Guyse ! dit-il. Dieu me soit en aide, c'est une belle dame et de très grande et haute guise [1] ! » Ce mot est un mot ancien des vieux romans, qui correspond bien à ce nom de *Guyse ;* et puis, continuant à la louer, il me dit : « Qu'elle est bien mise ! qu'elle est bien faite, et que son regard est agréable [2] ! » — Et puis me redemanda : « Est-elle aussi bonne catholique et aussi grande ennemie des luthériens que monsieur son mari ? — Ouy, monsieur, lui repondis-je, et encore plus, parce que les lutheriens l'ont tué [3]. »

Il me redemanda si elle avoit des enfans aussy beaux qu'elle. Je luy dis qu'ouy, et luy

1. Señor, quien es esta linda dama vestida de luto ? — Señor, luy répondis-je, es madama de Guyza, muger de aquel gran capitan monsur de Guyza. — Es madama de Guyza ? dit-il. Valame Dios, que linda dama es, y de muy brava y alta guisa !

2. Vive Dios ! que bravo trage tiene, y que es bien tallada, y de linda catadura !

3. Es tan buena católica, y enemiga de los luteranos, como su marido ? — Si, Señor, luy respondis-je, y aun mas ; porque los luteranos le han matado.

monstray M. de Guyse son fils, et qu'elle en avoit deux autres aux escolles à Paris, tous deux semblables. Après, ayant un peu songé en soy, et arregardant ceste belle dame, et de grand' admiration, il dit, par une petite exclamation : « O trop heureux capitaine, qui avez combattu et tué tant d'hommes ennemis de Dieu dans les armées et dans les villes! ô! trop heureux, encore une autre fois, et plus, qui avez combattu et vaincu à tant d'assauts et de reprises une si belle dame entre les pavillons de votre lit[1] ». Et me disoit cela comme par un despit amoureux, jaloux de quoy il n'eust peu participer à une si belle advanture.

Comme de vray, je croy qu'il n'y a au monde si grand chagrin ny despit à un amoureux d'une belle dame, que quand il songe que son mary ou un autre en jouissent, et n'en mange son pain qu'à la fumée du festin ou par imagination. J'ay ouy tenir ceste opinion à un très grand et brave prince qui est mort, qui me racontoit un jour privement que, s'il estoit roy de quelque grand royaume,

1. O! bien adventurado capitan, que tantos hombres enemigos de Dios peleásteis y matásteis en campos y villas! O! bien adventurado, otra vez, y mas, que con tantos asaltos combatísteis y vencísteis esta linda dama en las camas y pabellones (*a*)!

(*a*) O bien fortuné capitaine qui avez combattu et tué au champ comme à la ville tant d'hommes ennemis de Dieu. O bien plus fortuné encore, d'autres fois, quand vous avez livré tant d'assauts victorieux à cette belle dame sur les lits et les hamacs. — (*Pabilhoun* conserve encore le sens de *hamac* en langue d'oc.)

il ne seroit jamais tyran que pour une chose; qu'il entretiendroit très bien la justice, et fairoit observer très estroictement ses edicts et ordonnances, ne fairoit tort à personne, caresseroit fort sa noblesse, et surtout ne foulleroit jamais son peuple de grandes tailles, tributs ny subsides. Mais que si un sien subject, ou grand ou petit, eust une belle femme de laquelle il vint espris, certes il perdroit tout respect, et estendroit là-dessus un peu de tyrannie; car il faudroit résolument qu'il en jouyst bongré maugré, ou par amour ou par force. Mais premier tenteroit toutes les voyes de douceur et d'amour; et que si elles estoient trop longues et fascheuses à tenir, qu'il useroit de diligence et de prise : « Car bien gastée, disoit-il, seroit-elle d'avoir l'accointance d'un brave roy, et le mary d'estre son compaignon à qui, et à elle, fairoit de grands biens et donneroit de bonnes grades, et ne leur seroit jamais ingrat, ny surtout les escandalliseroit [1]? »

Je pense n'avoir guieres changé de ces mots qu'il me dit, car quasi ils sont tous semblables; et me les disoit sur un très beau et très grand subject, sur lequel ceste tyrannie meritoit bien d'estre exercée.

La reyne d'Espaigne, pour l'amour de laquelle seule ce voyage et entrevue de Bayonne se fit, parut aussy très belle; et n'y eut Fran-

1. Conclusion digne de l'exorde. Enrichir la femme et faire avancer le mari sans occuper la chronique scandaleuse, il n'y a que Branthôme pour croire la chose possible et surtout pour déclarer un tel sujet « très beau et très grand ».

çois qui, l'ayant veue estant fille, n'advouast d'estre extremement accreue en beauté, bonne façon et belle majesté, bien qu'elle eust apporté tout cela dès sa naissance; mais l'aage et le temps font beaucoup de belles et bonnes choses, aussy bien que de mauvaises et de laides. Ainsy, un jour que je devisois avec un fort honneste cavalier espaignol[1] (car certes force braves et honnestes d'eux me recherchoient, tant pout en avoir veu et cogneu aucuns en la cour d'Espaigne, qu'il n'avoit pas six mois que j'en estois venu, que pour en parler bien la langue), il me dit, ainsy que nous estions sur les hautes louanges de ceste belle reyne, ces mesmes mots, et beaux certes : « Qu'en vérité une reine si grande et si accomplie paraissoit avoir été comme cachée et renfermée dans la pensée de Dieu dès avant la création du monde, jusques à ce que ce fût sa divine volonté de la joindre par un saint mariage avec le roy don Philippe, qui étant, par son heureux destin, un si grand et un si puissant roy qu'il touche presque le ciel avec la main de sa grandeur et de sa puissance, il étoit absolument nécessaire, et non autrement, qu'il n'en épousât point d'autre qu'elle, qui, pour sa grande beauté, sa majesté suprême, et ses belles et grandes vertus, sembloit plutôt divine et celeste qu'humaine[2]. » C'estoit bien

1. Ce fort honnête cavalier espagnol ne peut être que Branthôme lui-même; il aura jugé l'occasion bonne pour glisser sous le couvert de l'espagnol ce redoublement de flagorneries. Il est difficile de pousser la courtisanerie plus loin que nous allons le voir dans les citations suivantes.

2. Que de veras, tan principal reyna, y tan cumplida, pare-

louer son roy et sa reyne. Je parle d'elle plus au long en un discours que j'ai faict à part pour elle, sans passer outre.

Or, si ceste belle reyne d'Espaigne a esté louée des siens, non-seulement par ces belles, mais par un million d'autres paroles (car ils l'aymoient fort, voire quasi l'adoroient, ainsy que j'ay dict ailleurs), la reyne de Navarre, sa troisieme sœur, a bien esté autant admirée et louée d'eux quand ils l'ont veue, les faisant aller à l'esgal toutes deux. Mais pourtant la puisnée passoit un peu devant l'aisnée, ainsy que l'on void quelquefois en un boscage un jeune arbrisseau, par ses belles branches, se hausser sur un autre plus vieux que luy. Mais pourtant toutes deux estoient très belles, mais par airs différens pourtant; car chascune avoit le sien à part, très beau et très admirable.

Il faut donc sçavoir que lorsque ceste belle reyne de Navarre alla aux bains de Spa elle passa par Namur, comme j'ay dict ailleurs, où elle fut honorablement receue par don Juan d'Austrie, et veue en grande admiration des capitaines et soldats espaignols. De là à peu je rencontray à Paris, dans le Palais[1] un

cia ser antes la creacion del mundo quasi escondida y cerrada en el pensamiento de Dios, hasta que fuese su divina voluntad que se juntase por santo matrimonio con el rey don Phelipe; que siendo por sus buenos hados tan grande, tan poderoso rey, y quasi tocando el ciel con la mano de su grandeza y pujanza, era menester, y no de otro modo, que no esposase otra sino aquella, que por su gran hermosura, su honrada magestad, y sus virtudes claras y nobles, semejaba mas divina y celestial que humana.

1. Le palais du Louvre.

capitaine espaignol, à qui je demanday s'il l'avoit veue de par de là; il me dit que si, « et que, pour la grandeur de sa beauté et de sa bonne grâce, il y avoit plus de presse pour l'admirer quand elle sortoit, que non pas pour boire les eaux des bains; et que, pour l'ornement de sa beauté, elle captivoit les hommes par sa réputation, et encor mieux par sa présence, parce que sa beauté la faisoit paroître entre les autres dames comme le soleil entre les étoiles. Je ne parle point de ses autres vertus illustres, parce qu'elle étoit si belle que rien ne lui manquoit[1]. »

Je rencontray une autre fois, dans le Louvre, un autre capitaine espaignol venant d'Espaigne vers Flandres, qui m'ayant choisi par dessus mes compaignons, comme connoissant en moy quelque façon espaignolle, ainsy qu'il me dit après, me pria de le faire entrer dans la grande salle du bal, qui estoit un jour d'une grande magnificence, pour voir seulement ceste belle reyne de Navarre, de qui « la renommée voloit par tout le monde[2], me dit-il. Je le fis entrer avec moy, lequel, durant tout le bal, ne dit jamais mot, ny fit autre geste, si non regarder fixement ceste belle reyne, sans jetter ses

1. Y que por ser extremada de beldad y buenas gracias, habia mas priesa, quando salia fuera, por mirarla, que no á beber agua de los baños; y que por el arte de su hermosura captivaba las personas con la fama, y aun muy mejor con su presencia : porque mostraba su hermosura entre las otras damas, como el sol entre las estrellas. De sus otras ilustres y claras virtudes no hablo yo, porque, por ser tan hermosa, ninguna cosa le falta.

2. La fama volaba por todo el mundo.

yeux ailleurs, comme j'y pris garde; et luy laissay faire, sans le desbaucher de sa contemplation. Après le bal finy, je lui dis : « Eh bien, monsieur, que vous semble de notre reine de Navarre? — Que m'en semble, monsieur? je vous jure qu'elle me paroît telle, que si elle étoit à notre cour de Madrid, comme elle est en celle-ci, le chemin seroit si fréquenté pour la voir et admirer, qu'il paroîtroit un chemin de pelerinage où l'on gagne bien de pardons; même s'il n'y avoit point de chemin tracé, il suffiroit de suivre la file du monde pour l'admirer et adorer comme reine de la terre, et la première de toutes les autres reines et dames les plus signalées de l'Europe, et la proclamer telle par un juste et honorable titre, à cause de sa divine beauté, de sa royale majesté, et de ses bonnes graces[1]. »

Certes, cest honneste homme avoit raison de tenir de tels propos; car je pense qu'au monde ne s'est jamais veu princesse plus belle. J'en puis parler au vray; car j'en ay veu force, et en France, et aux pays estrangers, où la beauté se loge. Il ne luy manque qu'une chose : qu'elle n'est autant heureuse

1. Y pues, señor, que os parece de nuestra reyna de Navarra? — Que me parece, señor? me respondit-il. Juro á Dios, me parece tal, que si estuviese en nuestra corte de Madrid, como está en esta, el camino seria tan poblado, para visitar y mirarla, que pareceria un camino de romeria, donde muchos perdones se ganan : que aunque señalado camino no hubiera, solamente bastaria de seguir el hilo de la gente, para mirar y adorarla, como reyna de la tierra, y la generala de todas las otras reynas y damas las mas señaladas de la Europa, y pregonarla tal con justo y honrado titulo, por su divina beldad, real magestad, y buenas gracias.

en ce monde comme ses merites le requierent, et que ses plus affectionnés serviteurs souhaitent et disent. Je n'en puis conjecturer autre raison, si non que le ciel qui l'a faicte ne veut, comme jaloux, qu'elle dépende d'autre que de luy, bien qu'elle ne se soucie point de ceste grandeur du monde, que tous et toutes recherchent tant : se fondant sur une raison qui est belle certes, qu'elle me fit cest honneur de me dire il n'y a pas longtemps, qu'elle n'avoit affaire d'ambition ny de grandeur plus haute que celle qui luy estoit née et venue d'une si grande race de roys ses ayeulx et ancestres : si qu'elle se peut dire estre aujourd'huy la seule restée de la plus grande maison du monde, et qu'il n'y a royaume, empire, ny monarchie, qui la peust rendre plus grande qu'elle est. L'ambition est bonne pour les princesses basses, et luy sont nullement égales; mais, pour quant à elle, à part l'ambition[1]. Elle se contente de ce qu'elle est, ny ne sçauroit voller plus haut. Ses belles et amples aisles de sa noble maison, de ses vertus et de ses qualités, luy peuvent donner le vol, voire jusqu'au ciel, quand elle se voudra laisser porter à elles.

Finissons donc ici par ceste belle fin; car j'en ay faict un fort long et grand discours à part[2].

1. Elle a mis de côté toute ambition.

2. Voir *Dames illustres. Discours V.* Cette fin peut passer pour une seconde dédicace; elle en a la forme ampoulée et les exagérations flatteuses. L'auteur ne s'arrête qu'après les avoir toutes épuisées sous le masque d'interlocuteurs qu'il ne nomme jamais.

IV. Ouy, par le saint veu que je fis en sortant des galleres des infideles [1].

V. Ouy, par la sainte maison de Jerusalem [2].

VI. Ouy, par l'incarnation du Verbe divin [3].

VII. Ouy, par la sainte Véronique (image) de Jaën [4].

VIII. Ouy, par les saints corporaux de Daroca [5].

IX. Ouy, par Notre Dame de Mont-Serrat [6].

X. Ouy, par l'ame de ma mere, qui est en paradis [7].

(Pensez qu'il en avoit un bon certificat.)

XI. Ouy, par les revelations de saint Jean [8].

XII. Ouy, par la purification de Notre Dame [9].

XIII. Ouy, par la sainte nativité de Christ [10].

XIV. Ouy, par le cordon de saint François [11].

XV. Ouy, par la vie de mon pere, homme de bien [12].

XVI. Ouy, je renie ce débauché de mau-

1. IV. Si, por el santo voto que hizé saliendo de las galeras de los renegados.
2. V. Si, por la casa santa de Jerusalem.
3. VI. Si, por la encarnacion del Verbo divino.
4. VII. Si, por la Veronica santa de Jahen.
5. VIII. Si, por los corporales santos de Daroca.
6. IX. Si, por Nuestra Señora de Mont-Serrat.
7. X. Si, por el alma de mi madre, que está en parayso.
8. XI. Si, por las revelaciones de san Juan.
9. XII. Si, por la purificacion de Nuestra Señora.
10. XIII. Si, por la sagrada natividad de Christo.
11. XIV. Si, por la cinta de san Francisco.
12. XV. Si, por la vida de mi padre; hombre de bien.

vais larron qui se moquait de Notre Seigneur en la croix[1].

XVII. Ouy, par les litanies des saints[2].

XVIII. Ouy, par le jurement que j'ai fait[3].

XIX. Ouy, par la Mere sans tache[4].

XX. Ouy, par Notre Dame de la Coronade[5].

XXI. Ouy, par les quatre saints Évangiles[6].

(Et là-dessus il se faut signer à la bouche, aux poitrines gauche et dextre, et puis à l'estomach.)

XXII. Ouy, par le saint sepulcre, dans lequel le Fils de Dieu fut enseveli[7].

XXIII. Ouy, par les neuvaines de madame sainte Elisabeth[8].

XXIV. Ouy, par la sainte Ecriture[9].

XXV. En vérité, je te le jure par Notre Dame du Pilier de Sarragosse[10].

XXVI. Ouy, ou je renie celles que j'ai au visage[11].

(Il veut dire les ballaffres qu'il tient au visage.)

1. XVI. Si, yo reniego de aquel puto de ruin ladron que motejaba Nuestro Señor en la cruz.

2. XVII. Si, por la letania de los santos.

3. XVIII. Si, por el juramento que tengo hecho.

4. XIX. Si, por la madre sin manzilla.

5. XX. Si, por la Señora de la Coronada.

6. XXI. Si, por los quatro evangelios santos.

7. XXII. Si, por el Sepulcro santo, en el qual el Hijo de Dios fué sepultado.

8. XXIII. Si, por las novenas de la señora santa Elizabet.

9. XXIV. Si, por la sagrada Escritura.

10. XXV. En verdad, por Nuestra Señora del Pilar de Saragoza te lo juro.

11. XXVI. Si, ó reniego de las que tengo en la cara.

XXVII. Ouy, ou je renie les pechés des morts[1].

XXVIII. Ouy, par l'incarnation de Christ[2].

XXIX. Ouy, par les saintes reliques de saint Jean de Latran[3].

XXX. Ouy, je te le jure par l'entière ruine de tout le monde[4].

XXXI. Ouy, par la vraie croix de Caravaca[5].

XXXII. Ouy, je te le jure par le corps de saint Alfonse, qui repose à Zamora[6].

XXXIII. Ouy, par le divin apôtre saint Jacques[7].

XXXIV. Ouy, par le tems auquel ont vecu mes parens[8].

XXXV. Ouy, par le feu de saint Antoine[9].

XXXVI. Ouy, par le tabernacle de Notre Dame[10].

XXXVII. Ouy, par l'oreille sacrée de Malchus, guerie par la main de Jésus-Christ[11].

(Elle pouvoit bien estre sacrée puisque Jésus-Christ l'avoit touchée, non autrement.)

XXXVIII. Ouy, par le bon larron, que

1. XXVII. Si, ó reniego los pecados de los muertos.

2. XXVIII. Si, por la encarnacion de Christo.

3. XXIX. Si, por las reliquias santas de san Juan de Latran.

4. XXX. Si, por toda la perdicion del mundo, te lo juro.

5. XXXI. Si, por la vera cruz de Caravaça.

6. XXXII. Si, por el cuerpo de santo Alfonzo, que está en Zamora, te lo juro.

7. XXXIII. Si, por el apostól divino san Yago.

8. XXXIV. Si, por el siglo de mis finados.

9. XXXV. Si, por las brasas de san Anton.

10. XXXVI. Si, por el sagrario de Nuestra Señora.

11. XXXVII. Si, por la oreja sagrada de Malco, y sanada por la mano de Jesu.

Jésus-Christ sauva en mourant avec lui[1].

XXXIX. Ouy, par les livres de maître Abraham[2] (*a*).

XL. Ouy, ou je renie les infidèles au Fils de Dieu[3].

XLI. Ouy, je renie les Mores, quand ils errent çà et là sans roi[4].

XLII. Ouy, par les grains de mon chapelet[5].

XLIII. Ouy, par la Vierge qui conçut sans douleur[6].

XLIV. Ouy, par la penitence de sainte Marie Magdeleine[7].

XLV. Ouy, par l'ange de la paix[8].

XLVI. Ouy, par le Seigneur qui souffrit en la croix[9].

XLVII. Ouy, par Notre Dame des Champs[10].

XLVIII. Ouy, par les reliques de Rome[11].

XLIX. Ouy, ou je renie celle qui m'a enfanté si cela n'est pas vrai[12].

1. XXXVIII. Si, por el buen ladron, que Jesu Cristo salvó muriendo con él.

(*a*) Sans doute l'Ancien Testament. — On ne comprend guère les deux reniements qui suivent : aux infidèles du Christ et aux Maures égarés sans roi (XL et XLI).

2. XXXIX. Si, por los libros de maestre Abraham.

3. XL. Si, ó reniego de los infieles del Hijo de Dios.

4. XLI. Si, ó reniego los Moros quando van descariados sin rey.

5. XLII. Si, por las cuentas de mi rosario.

6. XLIII. Si, por la Virgen que concibió sin dolor.

7. XLIV. Si, por la penitencia de santa Maria Magdalena.

8. XLV. Si, por el angel de la paz.

9. XLVI. Si, por el Señor que padeció en la cruz.

10. XLVII. Si, por la Señora de los Campos.

11. XLVIII. Si, por las reliquias de Roma.

12. XLIX. Si, ó reniego de la que ma parió, si no es verdad.

L. Ouy, ou je renie le metier qui reste au pouvoir des enfans[1] (*a*).

LI. Ouy, ou je renie ma catin de belle-mère[2].

LII. Ouy, par Notre Dame des Jardins[3].

LIII. Ouy par la passion du Fils de Dieu[4].

LIV. Ouy, ou je renie le manoir embrasé de Pluton[5].

LV. Ouy, par la sainte Trinité[6].

LVI. Ouy, ou je renie la loi de ce débauché[7] de Mahomet, et je deteste son sepulchre[8].

LVII. Ouy, ou je renie l'enfant de chœur de l'eglise, valet de sacristain[9].

LVIII. En vérité, je vous l'assure par les saints de Dieu[10].

LIX. Ouy, ou je renie l'esprit malin[11].

LX. Ouy, par les pelerinages de Saint Jacques[12].

1. L. Si, ó reniego del oficio que queda en poder de rapazes.

(*a*) Ce jurement peut se traduire aussi par : *je renie la charge qui tombe au pouvoir des rapaces, l'office des prévaricateurs,* — ce qui paraît moins obscur.

2. LI. Si, ó reniego de la puta de mi suegra.

3. LII. Si, por la Señora de las Huertas.

4. LIII. Si, por la pasion del Hijo de Dios.

5. LIV. Si, ó reniego de la casa abrasada de Pluton.

6. LV. Si, por la santa Trinidad.

7. La traduction de 1740 porte *ce bardache,* plus conforme au sens de *puto.* On se demande d'ailleurs où est le blasphème de cette renonciation à Mahomet. De même pour le LIX qui renie l'esprit malin.

8. LVI. Si, ó reniego de la ley de aquel puto de Mahomé, y abomino la casa donde está sepultado.

9. LVII. Si, ó reniego del monaguillo de la iglesia, criado del sacristan.

10. LVIII. En verdad, lo afirmo por los santos de Dios.

11. LIX. Si, ó reniego del éspiritu maligno.

12. LX. Si, por las romereas de san Yago.

LXI, Ouy, je te le jure par Notre Dame du Remède[1].

LXII. Ouy, par la vie de l'empereur Charles[2].

LXIII. Ouy, par la vie du roi don Philippe[3].

LXIV. Ouy, par les yeux de ma maîtresse[4].

LXV. Ouy, par ces moustaches, nées à la fumée des canons[5].

Ils en disent bien d'execrables, comme je vis un jour un bandollier[6] près de Narbonne, qui jura par les entrailles de Dieu[7]. Malheureux qu'il estoit! Un autre juroit : Corps de Dieu pour pain, sang de Dieu pour vin[8].

Je vis un soldat à Naples, où estant faicte une pragmatique ou deffense de ne jurer parmy les bandes, luy, ayant perdu tout son argent dans le corps-de-garde, il dit seulement : « Je vous baise les mains, seigneur Pilate[9]. » Interrogé par quelqu'un de ses compaignons de ce qu'il vouloit dire par là, il respondit qu'il remercioit Pilate et luy en

1. LXI. Si, por la Virgen del Remedio, te lo juro.
2. LXII. Si, por la vida del emperador Carlos.
3. LXIII. Si, por la vida del rey don Phelipe.
4. LXIV. Si, por los ojos de mi dama.
5. LXV. Si, por estas barbas que naciéron á la fumada de los cañones.
6. Le bandolier fut d'abord un fantassin comme notre *brigand*, et fut de même ensuite pris en mauvaise part.
7. Por los higados de Dios.
8. Cuerpo de Dios por el pan, sangre de Dios por el vino.
9. Beso las manos al señor Pilato.

sçavoit bon gré de quoy il avoit sententié nostre Sauveur Jesus Christ. Il devoit[1] estre bruslé.

Un autre soldat estant un jour entré dans le logis d'une femme, son hostesse, qui avoit trois ou quatre petits enfans à l'entour d'elle qui ne faisoient que crier et l'importuner, il dit : « Ah ! que le roy Herode ne vit-il encore, pour me delivrer de cette petite canaille[2] (*a*). » Inferant par là qu'il eust voulu le roy Herodes encor revivre, pour faire un second massacre de petits innocens, afin que pour luy il n'eust plus la teste rompue du cry de ces petits enfans. Quelle religion !

Un autre, sortant d'une maladie et d'une grande fiebvre chaude, estant allé à l'eglise pour remercier Dieu de sa guerison, il dit et salua ainsi : « Je vous baise les mains, seigneur Jésus, et aussi à vous, saint Paul, saint Pierre, et à tous les autres apôtres et saints de la vie éternelle[3] » ; et se tournant vers sainct Anthoyne peint avec sa grande barbe blanche, il dit : « Mais non point à vous, barbe blanche, dont le feu m'a si mal traité, et m'a tant brulé pendant ma fievre[4]. »

1. Il aurait dû.

2. Que no vive aun el rey don Herodes para vengarme de estos niños.

(*a*) Le texte porte simplement *de ces enfants,* et le vœu que l'auteur affecte de prendre si au sérieux peut passer non pour un juron, mais pour une simple facétie.

3. Beso las manos, señor Jesus y tambien á vos, san Pablo, y san Pedro, y á todos vosotros apostoles y santos de vida eterna.

4. Y no á vos, barba blanca, que tan mal su fuego me trató, y me quemó en mis calenturas.

Le brave M. de Bayard ne fit pas cela; lequel, ainsi que dit son Roman[1], estant un jour persécuté d'une forte fiebvre chaude, de telle façon qu'il en brusloit, il implora M. sainct Anthyone en luy faisant telle oraison : « Ah! monsieur Anthoyne, mon bon sainct et seigneur, je vous supplie avoir souvenance lorsque nous autres François nous allasmes jetter dans Parme, que les Imperiaux vouloient venir assieger : il fut arresté qu'on brusleroit et abattroit-on toutes les maisons et eglises qui estoient aux faux-bourgs. Je ne voulus jamais consentir que la vostre fust abattue, bien qu'elle fust de grande importance; mais je m'y allay jetter dedans avecques ma compaignie; si bien que je la garday, et demeura entière. » Ceste oraison faicte, au bout de huict jours M. de Bayard fut guery.

A propos de *baiser les mains,* un prescheur en Espaigne preschant le premier dimanche de caresme, et touchant l'evangile de ce jour-là et de la tentation de Satan à l'endroict de nostre Seigneur, venant sur ce poinct qu'il luy dit qu'il se jettast du haut du pinacle du temple en bas, et que puisqu'il estoit fils de Dieu, il seroit aussy tost relevé des anges sans se faire mal, sur ce le prescheur dit tels mots : « Jésus, comme un cavalier bien appris, repondit ainsi : « Je vous baise les mains, sei-
« gneur Satan; j'ai un autre escalier pour
« descendre[2]. »

1. *Le loyal serviteur.*

2. Jesus, como caballero muy bien criado, respondió así : Beso las manos, señor Satan. Tengo yo otra escalera para baxar.

Je sçay un très grand prelat qui fit une quasi pareille faute (et sans penser) que celle-là, car je l'ouys : lequel preschant ce mesme jour à Fontainebleau devant le roy, la reine et toute la cour, où il y avoit deux ou trois cens huguenots, et touchant ce mesme poinct de la tentation, il dit : « Hé! diable mon amy, que vous ay-je faict pour me vouloir tenter ainsy? »

Ce mot là ne fut pas plustost dit qu'il fut relevé de plusieurs de l'assistance, mesmes des huguenots, qui s'en mirent à rire avecques une sourde rumeur, dont après ils en firent bien leur proffict. Le sermon achevé, s'estant enquis à aucuns de ses gens pourquoy on avoit ry, ils luy dirent parce qu'il avoit appelé le diable *son amy;* dont il en fut si fasché, qu'il dit l'avoir dit à l'improviste et sans y songer, et qu'il voudroit avoir donné dix mille escus, et tenir le mot dans la bouche.

Or il faut noter que aucuns de ces Espagnols ayment tant à dire de bons mots, qu'ils n'espargnent ny religion, ny religieux, ny personne, ny chose quelconque qui soit.

J'allois un jour à Naples avecques le procache [1], avecques qui vont toutes sortes de gens, selon la rencontre qu'ils trouvent. Par cas, estoit avec nous le sergent majour de Naples, qui portoit le nom de Caravajal, gallant homme certes. Il ne faut point demander si l'on est mal traicté par les mains de ce procache. Après que nous eusmes disné en

1. Courrier de la poste.

une ville qui s'appelle Bellistre[1], aussy mal qu'il est possible, et de très meschante viande, on nous porta pour le fruict deux plats de sallade, où il y avoit des herbes que le diable n'en eust pas mangé, tant elles estoient sauvages et ameres. Dans deux autres plats à part il y avoit un peu de vinaigre et force huile, comme il y en a force en ces quartiers, et aussy qu'ils n'y veulent que fort peu de vinaigre. Caravajal, voyant ce beau mets avecques ceste grande quantité d'huile s'escria du haut de la table où il estoit, et moy près de luy : « Messieurs, qui a envie de mourir, de vous autres, que voici l'extrême onction[2] ? » parce que l'extrême onction se faict d'huile. Nous nous mismes tous à rire, fors un moyne qui estoit present, qui dit : « Monsieur le capitaine, ces paroles ne sont pas bonnes à dire[3]. »

Le capitaine luy respondit : « Monsieur le moine, ces herbes ne sont pas bonnes à manger. Prenez donc cette huile, et la portez à votre vicaire[4]. » Le pauvre moyne demeura estonné; et fallut qu'il beust ceste-là, car l'autre ne s'en soucioit guieres.

Un pauvre un jour demandant l'aumosne à un soldat, et qu'il prieroit Dieu pour luy, il met la main à la bourse, et luy donne une realle, en disant : « Tiens, je ne prête point à usure[5]. »

1. Velletri.

2. Señores, quien quiere morir de vosotros, que aqui está la extrema uncion?

3. Señor capitan, estas palabras no son buenas á decir.

4. Señor frayle, estas y erbas no son buenas á comer. Tome este aceyte, y llevele al vicario.

5. Tomad, que yo no presto á uzura. — Cette repartie se

Un autre, en demandant l'aumosne de mesmes, et qu'il prieroit Dieu aussy pour luy, il luy dit, en ne luy donnant rien : « Prie pour toi, tu as assez besoin de tes prieres pour tes pechés, sans les prodiguer pour les autres[1]. » Cestuy ne fut pas si courtois que le precedent.

Un autre pauvre demandoit l'aumosne à un cavallier, et qu'il la luy donnast, puis qu'il était son frere[2]. L'autre, estonné, luy demanda comme il estoit son frere; il respondit : « Parce que nous sommes tous sortis des mêmes ancêtres, Adam et Eve[3]. » L'autre, tirant sa bource, luy donna *una blanca*[4]. Sur quoy le pauvre respliqua que c'estoit fort peu pour estre son frere. Le cavallier, le renvoyant bien loing, luy dit : « Si chacun de tes freres te donnait autant, il n'y aurait point de prince si riche que toi[5]. »

Un cavallier espaignol voyant un jour un autre qui parloit à sa maistresse d'amour, le-

trouve encore une fois dans les *Rodomontades* (éd. Lalenne), mais avec cette réflexion à la fin : « Quel bon compaignon! Il ne se soucioit guères des prières d'autruy. » — Ici, Branthôme ne semble pas du tout comprendre la finesse du propos.

1. Rogad por vos que teneis harto menester de vuestras rogarias para sus pecados, sin gastarlas por otros. — Ceci rappelle un peu la réponse de Malherbe : « Comment voulez-vous que Dieu fasse attention (à vos prières)? Voyez en quel état il vous laisse. »

2. Pues que era su hermano.

3. Porque todos somos de un mismo padre, Adan y Eva.

4. *Una blanca*, c'est-à-dire un liard.

5. Si cada uno de tus hermanos te diese otro tanto, no habria principe tan rico como tu?

quel estoit laid et noir comme un beau diable, s'approchant de luy, il luy dit : « Retire-toi d'ici, Satan, ne tente point ma maîtresse[1]. »

Un autre amoureux, contemplant en un tableau les mysteres de la passion de Nostre Seigneur, ainsy que les peintres nous les representent, il dit : « Ce serait une bien grande faute que de comparer d'autres souffrances à celles-cy; mais néanmoins les miennes sont bien grandes[2]. »

Ceste comparaison sourde, en quelque façon que ce soit, ne se doit faire. Telle ou pire en fit un cordellier une fois, dont j'en vais faire le conte.

Ce cordellier estoit un des prescheurs et confesseurs de la reyne Anne de Bretaigne. Je ne sçay si c'est point frere Jehan Bourgeois, fort renommé de ce temps-là, ou autre. Pour lors ladicte reyne avoit une de ses filles qui s'appelloit Bourdeille, sœur propre et aynée de feu mon père, et pour ce ma tante, fillole du roy Louys XII, dont elle portoit le nom de Louyse de Bourdeille. Il l'avoit faicte venir à la cour dès l'aage de six ans, et la faisoit quasi ordinairement manger au bas de sa table, estant petite garce, parce qu'elle avoit le bec affilé et disoit d'or, et causoit plaisamment, et luy bailloit ainsy du plaisir. Mais quand elle vint sur l'aage de unze à douze ans, la reyne la fit tirer de là et manger à l'ordinaire avecques ses compaignons.

1. Vade retro, Satanás; no tenteis mi señora.

2. Igualar otros martirios á estos seria gran desvario; mas grandes son los mios.

Or, venant sur l'aage de quatorze à quinze ans, elle estoit si belle qu'on l'appeloit l'*Ange de la cour*, dont plusieurs gentilshommes en furent serviteurs et amoureux, jusques à ce M. le cordellier (car soubs la ceinture de saint François l'amour y volle aussy bien qu'ailleurs), qui en l'exhortant fust, ou en la chambre de la reyne (car lors les cordelliers entroient partout, tant on se fioit en eux), ou en confession, de l'amour de Dieu et de la charité, il en faisoit tomber[1] tousjours quelques mots sur son amour. Si bien que ma tante l'en ayant renvoyé bien loing par deux ou trois fois (et luy ne s'en desistant), le dit à la gouvernante, qui en fit le rapport à la reyne, qui n'en fit autre semblant, sinon la tancer, et luy dire que c'estoit une mauvaise garce, et que ce cordellier estoit un très sainct et homme de bien.

Cela dura quelque temps jusqu'à un jour de vendredi sainct, que luy venant à prescher la Passion dans la grande salle de Bloys, devant la reyne Anne, ses filles et sa cour, il se mit de plein abord, par son premier thème, à commencer ainsy son sermon, et par ces propres mots : « Pour vous, belle nature humaine, c'est aujourd'huy pour qui j'endure, dit ainsy nostre Seigneur Jésus-Christ à un tel jour d'anuict[2], pour sa Passion. » Puis, s'estant plus avant enfoncé en propos, il va si

1. C'est-à-dire : soit dans la chambre de la Reine, soit en confession, le Cordelier prenait toujours pour sujet de ses exhortations l'amour de Dieu et la charité.
2. A un jour tel que celui d'aujourd'hui.

dextrement et subtilement contourner et convertir tout son texte et passage de la Passion en celle qui l'affligeoit pour l'amour de ceste belle nature humaine qui estoit au devant de sa chiese avecques ses compaignes et autres dames, sur laquelle jettoit tousjours quasi ses yeux, contrefaisant du triste, du marmiteux, et du passionné des tourmens de Nostre Seigneur, que pourtant il convertissoit tousjours sur les siens.

Bien peu de personnes s'adviserent de cela, si non la reyne un peu, qui, ne se fiant en son jugement, après le sermon failly, elle fit venir le galland parler à elle, en la présence de deux de ses docteurs qui avoient esté au sermon. Auxquels la reyne ayant conféré son soupçon et son doubte, s'en allerent aussy doubter et appercevoir, et lui repeter la plus grande part des passages, tant vrais que feints, tant bons que mauvais, qu'avoit allégué le galland. Trouvèrent qu'il y avoit de la meschanceté. Et pour ce[1], estant appellé devant la reyne et les docteurs, et estant convaincu d'un tel crime (non sans se deffendre pourtant bravement), on dit que la reyne le fit fouetter en sa cuisine. Mais[2] point, car elle n'aymoit point le scandale; ains le renvoya à son provincial, avecques belles recommandations qu'il s'en souvint toute la vie. Et par ainsi, ma tante[3], bien ayse d'estre délivrée d'un tel fascheux importun, et de n'estre plus taxée de la

1. Le prêcheur.
2. Mais elle ne le fit point.
3. Fut.

reyne de l'avoir accusé à tort, et que la vérité en estoit cognue, dont la reyne l'en ayma davantage, et[1] le roy son parain.

Mais elle ne vesquit guieres après; car elle mourut à l'aage de quinze venant à seize ans. Grand dommage certes d'une si belle fleur fanie et emportée en son plus beau apvril. Elle fut fort regrettée du roy, de la reyne, de toute la cour, et enterrée très honorablement aux Cordelliers près du grand autel, à main gauche. Avant que leur église se bruslast, il y a environ seize à dix-sept ans[2], son epitaphe en bronze paroissoit encor attaché contre un pillier, lequel fondit avecques plusieurs autres, tant le feu et l'embrasement fut grand et desolable, sans y pouvoir remedier.

Je tiens ce conte de feu ma mere et du bonhomme M. de Pons, qui le tenoit, disoit-il, de madame de Pons sa mere, gouvernante de madame Renée de France, despuis duchesse de Ferrare. Je pense que si madame de Nemours, sa fille, s'en vouloit aujourd'huy ressouvenir, elle le pourroit asseurer; et voylà mon conte achevé. Venons à d'autres.

Il s'est trouvé de bons compaignons d'autrefois en ces cordelliers, comme un Espaignol que je vais dire, appelé Fray Inigo. Allant un jour dans une rue de Tolede, et aucunes belles et honnestes dames (comme il y en a force) allans devant et luy après, et faisans grand'poussière de leurs robes trais-

1. Comme.
2. En 1580.

nantes en terre; ainsy qu'elles se fussent advisées de luy et de la poussiere qui lui nuisoit s'arresterent tout court (car elles l'avoient en grand'reverence), et luy disent fort courtoisement : « Que votre reverence passe devant, afin que nous ne lui fassions point de poussiere[1]. » Luy refusant de passer, leur dist : « Je vous baise les mains, mesdames, ne vous arrêtez point. Le loup n'abhorre point la poussiere des brebis[2]. » Quel fin loup voilà puisqu'il n'abhorroit point la poussiere de ces belles dames! Il n'en eust point abhorré autre chose, ny leur chair, non plus que le loup celle des brebis, bien qu'il fist bien de la mine et qu'il prelassast tant qu'il pouvoit, aspirant un jour à une mytre. De quoy l'en reprenoit un jour un sien compaignon, et de despit, luy dit : « Laissez là cette vaine imagination. Quand même il pleuvroit des mitres, il n'en tombera jamais une sur votre tête[3]. »

L'on peut bien quelquefois brocarder et se mocquer de ces gens-là, puisqu'ils se mocquent entre eux-mesmes les uns des autres, comme fit un cordellier un jour à un jacobin. Allant par pays tous deux de compaignie, et venant passer un ruisseau où il n'y avoit planche ny pont, le jacobin luy dit : que puisqu'il estoit deschaussé et pieds nuds, qu'il se mist dans l'eau et qu'il le portast sur ses

1. Pase vuestra reverencia, porque nole demos polvo.

2. Beso las manos, señoras. Vayanse, que el polvo de las ovejas no le aborece el lobo.

3. Quitad esta vana gloria : que aunque lluevan mitras, nunca caerá una en su cabeza.

espaulles; ce que le cordellier luy accorda volontiers; et le passant, quand ce fut au mitan de l'eau, il luy demanda s'il ne portoit point d'argent sur luy. L'autre respondit qu'il avoit environ six realles. Alors il luy dit : « Mon père, pardonnez-moi, je ne puis porter « d'argent sur moi, parce que ma règle me « l'ordonne ainsi. » Et, en disant cela, il le jeta sur-le-champ dans l'eau, où il pensa se noyer[1]. »

Pensez que le cordellier s'en mocqua bien, et en rit son saoul.

Une bonne femme estant malade, et ayant envoyé querir son curé pour la confesser, elle luy donna pour sa peine une poulle, qu'il prit gentiment et l'emporta. Quand elle fut guerie, ne se souvenant du don, elle demanda à sa chambriere qu'estoit devenue sa poulle. Elle luy dit qu'elle l'avoit donnée au curé par son commandement; à quoy elle respondit : « Dieu me soit en aide! Une infinité de fois que cette poulle s'est perdue, je l'ai donnée au diable sans qu'il l'ait jamais prise; et pour une seule fois que je l'ai promise au curé, il l'a emportée sur-le-champ[2]. »

Un bon compaignon ayant espousé une belle et honneste femme, et pour ce qu'il estoit mauvais mesnager, et avoit despendu tout le

1. Padre, perdonadme, que no puedo llevar conmigo dineros, porque asi lo manda mi regla. Y, diciendo eso, luego lo echó en el rio, y se pensó ahogar.

2. Yale me Dios! Infinitas veces que se me perdió esta gallina, la di al diablo, y nunca la tomó : y una vez que la prometi al cura, la llevó luego.

bien que son pere luy avoit laissé, elle se separa de luy; dont s'en plaignit au vicaire pour la luy faire rendre : de quoy le vicaire s'enquerant à son procureur, luy demanda s'il avait consommé le matrimoine (ou le mariage [1]). Le procureur respondit plaisamment : « Et de plus le patrimoine [2] » ; faisant allusion du matrimoine et du patrimoine, qu'il les avoit consommés tous deux, à son dam, et de la femme et tout.

Un autre fit bien mieux, qui, ayant de mesmes mangé tout son bien, et rencontré un jour par un sien amy, et trouvé à table qu'il faisoit bonne chère, et souppoit avec un flambeau de cire; luy pensant remonstrer que, puisqu'il n'avoit plus de quoy faire telles despenses, pourquoy il faisoit celle-là d'un flambeau de cire, et ne se contentoit d'une petite chandelle de suif; l'autre luy respondit : « Monsieur, je fais le bout de l'an de mon defunct bien [3]. » Quel bout de l'an, et quelle comparaison! Ne vous dis-je pas qu'ils n'espargnent rien pour dire un bon mot, comme plusieurs autres que je dirois bien; mais je serois trop long. Si diray-je encor ceux-cy.

La reyne d'Espaigne, donne Izabelle de France, estant un jour en une procession à Madrid avec ses dames et filles qui la suivoient, toutes aussi belles qu'elle; et, venant après la derniere leur gouvernante, vieille et laide, il y eut un cavallier qui rencontra là-dessus, et

1. Si habia consumido el matrimonio.
2. Y aun el patrimonio.
3. Señor, llego al cabo del año con mi hacienda.

dit : « Cette dame a tout l'air d'une tête de mort enfilée au bout d'un rosaire d'or ou de pierreries[1]. » Il se faut imaginer là-dessus un beau chappellet de pierreries ou d'or, de quelque façon, au bout duquel on met coustumierement une teste de mort, pour en avoir souvenance[2].

Un capitaine de galleres poursuivant une galliote de Mores, il fit un vœu que, s'il la pouvoit prendre, qu'il en donneroit la dixme à Nostre-Dame de Guadalup. Un de ses soldats s'en mit à rire; et luy ayant esté demandé pourquoi, il respondit : « Ce que le capitaine a promis est encore en la puissance des Maures; et si on le prend, il sera à nous autres soldats. Admirez donc où il prendra la dixme pour Notre-Dame[3]. » Le gallant se vouloit partager pour luy et pour ses compaignons, avant que rien donner à Nostre-Dame.

Cestuy-cy, et puis plus[4]. Un gallant, ou, pour mieux dire, un meschant garnement, estant un jour malade d'un fiebvre chaude qui le pressoit et l'alteroit fort, il demanda à son medecin de l'eau de fontaine pour boire. Il luy respondit qu'elle luy feroit mal s'il en beuvoit, et qu'il n'en auroit point. L'autre luy respondit : « Donnez-moi donc un peu d'eau bénite pour boire. Une chose si sainte et

1. Esta dama parece la muerte al cabo de un rosario de oro ó de pedrerias.

2. Pour se souvenir que la mort est la fin de tout.

3. Lo que ha prometido el capitan, ahora es de los Moros y si se gana, será de nosotros soldados; pues mirad adonde se ha de sacar el diezmo por Nuestra-Señora.

4. Et puis je n'en conterai plus.

si sacrée ne saurait faire mal[1]. » Le medecin luy respondit : « O fils de putain! qu'as-tu dit? Qu'on lui donne de l'eau tout son saoul[2]. » Ainsy l'abandonna M. le medecin à boire son saoul d'autre eau, et ne toucher à l'eau beniste, qui a bien plus d'autres vertus que de la boire, ainsy que j'en vais faire un conte.

M. de Grignaux, gentilhomme de Perigord, brave et très-habile en son temps, et chevallier d'honneur de la reyne Anne de Bretaigne, fut une fois envoyé en ambassade vers le pape Jules par le roy Louis XII son maistre. Par cas[3], un jour estant au palais de Sainct-Pierre, il veid sortir cinq ou six cardinaux, faisans bien des empressés, qui alloient jetter le diable hors du corps d'un pauvre homme. Il les pria de l'attendre un peu qu'il eust dict un mot à Sa Saincteté, et qu'il vouloit aller avec eux pour voir ce mystere qu'il n'avoit jamais veu.

A qui ils dirent, par une grande speciauté[4], qu'il ne falloit pas qu'il y vinst, parce qu'il ne s'estoit pas confessé, et mis en estat et bonne devotion comme eux : d'autant que ces malins esprits souloient[5], quand on les chassoit d'un corps, s'aller aussy tost rejetter dedans un autre, s'il se trouvoit en son che-

1. Dadme pues un poco de agua bendita para beber, que cosa tan bendita y sagrada no puede hacer mal.

2. O! hijo de puta, que habeis dicho? Denle quanta agua quisiere.

3. Par hasard.

4. Auquel ils spécifièrent.

5. Avaient pour habitude de.

min, et n'estoit en bon estat[1] que doit estre un vray et bon chrestien et catholique; et par ainsy ce malin esprit, estant par eux chassé du corps de ce pauvre homme, pourroit entrer dans le sien, le trouvant tout immonde et honny.

A quoy M. de Grignaux respondit promptement : « Le prenez-vous là[2]? j'y ay trouvé un bon remède; car je me jetteray tout chaussé et tout vestu dans le grand benistier, et m'y plongeray jusqu'à la gorge. Mais, avant, je prendray de l'eau beniste ma pleine bouche; et, lorsque vous aurez faict vos oraisons, imprécations et brinborions, et que je pourray au plus près cognoistre que ce diable voudra sortir, je commenceray à jetter par ma bouche, et rejaillir peu à peu mon eau beniste, et l'entretiendray tousjours ainsy jusqu'à ce que le diable aura sorty par la vitre, ou rentré dans le corps de quelqu'un de vous autres, qui n'estes pas plus nets, ny ne vallez pas plus que moy, et estes pires que le diable. Car, pasques-dieu! (tel estoit son serment), vous estes, et votre maistre, tous traystres, qui ne faictes que trahir et tromper le roy mon maistre[3] » (ce qui arriva puis après).

Voylà donc comment M. de Grignaux, voulant mettre ordre aux trous de haut et du bas

1. En aussi bon état.
2. Le prenez-vous ainsi?
3. Ce devait être vers l'an 1511, lorsque Jules II, battu à Casalecchio, entra dans la ligue de l'Espagne et de Venise contre la France.

par là où il presumoit que le diable deust passer, fit approuver à l'assemblée que le remede estoit très-bon, et qu'il verroit tout le mystere sans danger et fortune[1].

Je tiens ce conte d'un vieux gentilhomme mon voisin, qui disoit le tenir de feu M. de Bourdeille mon pere, qu' estoit parent et bon amy de M. de Grignaux, et aussi bon compaignon que luy. Lesquels tous deux, et en France, et au dehors aux guerres d'Italie, en avoient faict de bonnes en leur temps, bien que mon pere fust plus jeune. Car il estoit page de la reyne Anne, allant tousjours sur son premier mulet de devant sa litiere, qui estoit un grand honneur de ce temps, que M. de Grignaux estoit desjà chevallier d'honneur de ladicte reyne, laquelle (sortant hors de page) le luy donna[2] pour le mener aux guerres de Naples.

Je sçay plusieurs bons contes de tous deux, qui sont subelins, et qui levent la paille[3], dont j'en conte aucuns en mes autres livres.

Or bien que ce conte soit joyeux et ridicule, il faut tousjours confesser et advouer que l'eau beniste a de très-grandes vertus et proprietés, soit contre ces esprits malins, soit pour les foudres, tempestes, orages et tonnerres, pour le feu et embrasement, bref pour une infinité

1. Mauvaise fortune.

2. Lui donna le mulet quand il sortit des pages.

3. Qui sont subtils et qui excellent en ce genre. *Lever la paille* se dit encore en langue d'oc pour *exceller*, par allusion à la propriété qu'a l'ambre frotté de soulever certains corps légers comme la paille. De là aussi le terme connu *fin comme l'ambre*.

de choses dont l'on a veu de grands miracles.

Je cuydois n'allonger ce petit traicté des *Juremens espaignols* tant comme j'ay faict. Mais, comme un propos ameine l'autre, je me suis perdu un peu en ces petits contes precedens, qu'il vaut mieux dire que raconter ces enormes juremens et blasphemes, qui sont par trop scandalleux, et très-nuisibles à l'ame, et plus qu'on ne pense[1]. Et m'estonne qu'on ne s'en corrige mieux qu'on ne faict. Mais, à ce que j'ay veu et pratiqué, il n'y a guieres peuple, de quelque nation que ce soit, qui ne s'en ayde fort vilainement. Les François s'en accommodent aussy bien que les autres, et mesmes les Gascons, voire plusieurs Francimans[2], et sur tout les soldats et advanturiers de guerre, ainsy qu'en couroit le temps passé le proverbe : *Il jure comme un advanturier*, ou *comme un sergent qui prend et tient son homme au collet*. Les lansquenets jurent estrangement aussy. Bref, tous s'en aydent, et principalement les Italiens; car ils prennent Dieu, la Vierge Marie, et tous les saincts et sainctes, par le haut, par le bas, par le mitan, que c'est chose fort abhorrable. Ceux qui en ont pratiqué le pays en confirmeront mon dire.

Je vis une fois (je ne diray plus que cestuy-

1. Comme on l'a vu déjà plus haut, l'auteur ne manque jamais, quand il raille à propos de religion, de se mettre aussitôt à couvert en ajoutant quelque correctif.

2. Nom donné par les Français du Midi à ceux du Nord, ainsi qu'aux gens de tout pays se piquant de parler le beau langage de Paris. C'est avec ce dernier sens que le mot semble placé ici.

cy) un capitaine de galleres italien, genevois[1], que je ne nommeray point, qui suivoit M. le grand prieur de France de la maison de Lorraine. Estans sur mer, ainsy que nous estions prests à passer le goulphe de Livourne, qui est très-dangereux, jouant aux dez contre un autre, luy ayant livré dix pour son poinct et sa chance, et rencontré et pris pour luy quatorze, il se mit, en tirant les dez, à dire par trois fois : « Fais quatorze, ô Dieu! ou tu perds une ame chretienne[2]. » En ce disant, il fit la chance de son homme, et luy perdit. Puis, continuant et renforçant plus vilainement son blaspheme, il dist : « Je vois bien que Dieu me veut aujourd'hui precipiter en quelque malheur; mais tu mentiras, dit-il en regardant le ciel, car je ne jouerai plus[3]. » Et, prenant les dez, il les jetta dans la mer, en se retirant avec une perte de trois cens escus.

Ce blaspheme porta si grand malheur, que nous estant engoulphés en cedict goulphe, seize galleres qu'avoit ledict M. le grand prieur courrurent grande fortune, et cuyderent quasi toutes perir. Mondict sieur le grand prieur ayant sceu après le blaspheme dudict capitaine, l'en tança très-aigrement, et qu'il n'y retournast plus, autrement il luy fairoit

1. Génois.

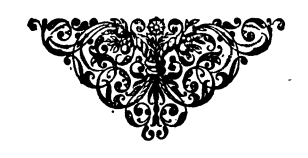
2. Fa quatordici, messer Domine Dio (messire Seigneur Dieu); o tu perdi un anima cristiana.

3. Yo so ben che messer Domine Dio mi vol dar oggi qualche stretta; ma, tu mentirai, dit-il en regardant le ciel, ch'io no giuocarò più.

sentir : lequel il laissa en le voyant contrit et repentant, et que luy-mesme eut le plus grand peur que tous les autres durant la tempeste. Il avoit raison; car Dieu s'en irrita, comme il fit paroistre. Du despuis il s'en corrigea, et le vis ne jurer ni blasphemer plus tant comme il faisoit : et, quand on luy en faisoit la guerre qu'il estoit devenu sage, il respondoit : « Le danger de Livourne m'epouvante encore[1]. »

Il seroit besoing que Dieu quelquesfois donnast tout à coup ainsy des chastimens à ceux qui le jurent si execrablement. Ils s'en corrigeroient, et les autres y prendroient exemple : car enfin ce n'est qu'une accoustumance aysée à s'en deffaire, ainsy que j'en ay veu l'experience en plusieurs.

1. La fortuna di Livorno mi fa ancora paura.





D'AUCUNES RETRAICTES DE GUERRE

QU'ONT FAITES AUCUNS GRANDS CAPITAINES ET COMMENT ELLES VALENT BIEN AUTANT QUELQUEFOIS QUE LES COMBATS.

J'AY souvent ouy dire à de grands capitaines et generaux d'armées, que les retraictes belles et les demeslements de combats[1] meritent bien autant de louanges que les executions, chose n'estant si difficile en guerre que celle-là. Et le capitaine qui faict une belle retirade devant son ennemy, est bien autant à estimer que celuy qui le combat; d'autant, disoient-ils, que le moindre capitaine qui aura du cœur peut combattre et bien se retirer. Sur lequel subject nous en avons une infinité d'exemples, tant antiques que modernes. Et d'autant que j'ay protesté de n'en produire point d'antiques, pour estre trop communs et sceus d'un chascun, je n'en produiray que de nos modernes; et pour le premier, j'en prendray un du mar-

1. Action de retirer ses troupes de la mêlée, ralliement.

quis de Pescayre, don Fernando d'Avalos. Ce brave marquis donc ayant chassé les François de l'estat de Milan, avecques M. de Bourbon; et ayant esté persuadé et fort pressé par luy pour passer en France, il vint à son très grand regret en Provence, quasy en despit de luy[1], « parce, disoit-il, que le naturel des hommes bannis de leur patrie est tel, que, conviés d'une petite espérance, facilement s'embrouillent en quelque difficulté que ce soit, et jamais, au commencement des choses, ne mesurent les perils avec la raison; et qu'il n'y avoit folie plus grande qu'avec un capitoine banny et déclaré en plein jugement traître, et avec petites forces, s'embarrasser et entreprendre de faire la guerre dans un royaume où les François, très affectionnés au nom royal, avoient accoustumé, non-seulement par amour naturel, mais quasi par vile servitude et commandement, à estre fideles, voire quasi adorer le visage de leur roy, comme si c'estoit quelque déité occulte; abominant grandement le vilain nom de traistre, desquels n'en avoit eu d'aucune memoire qui se fust rebellé de son roy legitime. Toutesfois, se confiant en la valeur et courage de ses soldats, il entreprit la guerre et passa[2]. »

1. Dans les *Rodomontades*, Branthôme varie et représente le chef de l'armée d'invasion comme trompé par les rapports d'un espion.

2. Porque sabia bien, decia él, que la naturaleza de todos los desterrados es tal, que convidados de una muy pequeña esperanza, fácilmente se envuelven en qualquiera dificultad; y que, en los principios de las cosas, no mieden ningun peligro con la razon; y que mayor locura no podia ser que,

Et d'abordade allerent assieger Marseille, gardée si bien par ceux qui estoient dedans qu'ils y firent très-mal leurs besoignes. Et s'y voulant opiniastrer, le roy eut loisir de s'armer et aller à l'encontre d'eux, faisant si bonne diligence, y ayant premierement envoyé M. de Longueville et luy après, qu'il fallut à M. de Bourbon et au marquis songer à faire leur retraicte et à grands pas pour estre si vivement poursuivis par le roy et ses forces, que ce fut à eux à faire si grandes et vilaines traictes par ces chemins raboteux de ces hautes (et horribles à voir seulement) montaignes des Alpes, qu'on en ouyt jamais parler de telles.

« De telle manière, disent les Espaignols, que les soldats, en vingt-trois journées de voyage, firent leur chemin avec tant de prestesse et de nécessité, qu'estans tous quasi sans souliers, étaient contraincts d'envelopper et couvrir leurs pauvres pieds, tout espinés et esgratignés, de quelques cuirs faicts de fraisches peaux de

con un capitan desterrado, que en publico juicio habia sido condenado por traydor, y con tan poco exército, emprender de combatir un reyno riquisimo en donde los Franceses, aficionados al nombre real, estaban acostumbrados, no solamente por amor natural, pero quasi por servil obediencia, á serle fieles, y aun quasi adorar el rostro de su rey, como si fuese una gran deidad oculta, abominando grandemente el nombre de traydor, y no habiendose jamas rebelado alguno de ellos jamas contra su rey legitimo. Pero, confiando en el valor de sus soldados y ánimo, emprendió la guerra, y pasó. — Les textes espagnols cités dans cette partie sont empruntés à l'historien Vallès, comme l'a reconnu M. Ludovic Lalanne. — Le titre pris par Branthôme est beaucoup trop ambitieux; les faits et les hommes dont ils parlent ne justifient point l'épithète de *grands*.

bestes. Et, parce que l'artillerie ne pouvoit suivre, le marquis la fit rompre avec du feu, et en fit mettre les pieces du metal sur des bestes de charge : et, encore qu'il eust en son camp et tirast après lui plus de douze mille bestes de charge et de carreage, il ne demeura en chemin un seul chetif bagage de soldat; et ainsi sains et sauves arriverent à Pavie, lieu de seureté, et passerent le Po [1]. »

Toute ceste diligence et belle retraicte est digne à estimer en la façon de laquelle le roy les pressoit, et telle qu'entrant par une porte dans Milan, son ennemy passoit par l'autre. Le marquis se monstra là un très-habile et grand capitaine. Aussy dit-on de luy que de sa nature n'estoit grand vanteur, mais ne se peut en garder qu'il en s'en vantast et en fist une grande ostentation, comme disent les Espaignols.

« De ce seul faict et retirade, qui en nulle chose ne fut pareille à une fuite, comme d'une chose de grande admiration, on dit que le marquis de Pescayre s'en souloit fort glorifier; estant autrement fort arresté à parler et bla-

1. De tal manera, dicen los Españoles, que los soldados, en veinte y tres dias de viage, hicieron su camino con tanta presteza y paciencia, que, estando quasi todos sin zapatos, se cubriéron los pies desollados con cueros recientes de animales. Y, porque la artilleria non podia caminar, el marques con un fuego hizo romperla, y pusò los pedazos del metal en bestias de carga; y por eso, aunque trajese consigo mas de doce mille carruages ó bestias de carga, no dexó un solo bagage de soldado en camino tan largo y enojoso, y asi todos sanos y salvos llegáron á Pavia, lugar de toda seguridad, y pasáron el Po.

sonner de soy-mesme, taisant avec une grande modestie les choses qui luy tiroient à louange : donnant à entendre qu'il estoit assez seul content avec le fruit de gloire qu'il tenoit en sa propre conscience, lequel fleurissoit mieux et plus heureusement en la bouche d'autruy qu'en la sienne[1]. »

Et certes, il falloit bien que ce brave marquis estimast bien ceste retraicte pour un grand exploict de guerre, puisque ses beaux combats il taisoit, et en ceste retraicte ne se pouvoit garder qu'il ne se louast grandement, comme tous grands capitaines l'ont louée, et surtout M. le connestable[2], qui aydoit fort à luy donner la chasse pour ce coup.

Une autre belle retraicte fit ce brave Philibert de Chaslon, prince d'Orange, le non-pair de la Flandres de ce temps-là, lorsqu'il se retira si bravement après avoir faict tous les beaux debvoirs de guerre avecques une fort petite armée sortie du sac de Rome. Car encor qu'elle y fust entrée grande, si n'en sortit-elle de mesmes, estant le naturel des soldats, après s'estre enrichis d'un grand butin, se desbander et s'en aller. Pour attirer au combat M. de Lautreq, deux fois plus fort et plus

1. De esta sola hazaña y retirada, que en ninguna cosa fué semejante á huyda, de gran admiracion dicen que acostumbraba gloriarse el marques de Pescara, siendo en otra manera muy comedido en blasonar de si mismo, callando con singular modestia las cosas que le traian loor; dando á entender que él estaba contento solo con aquel fruto de gloria que tenia puesto en la propria conciencia, el qual florecia dichosamente mas en boca agena que en propria.

2. Le connétable de Montmorency.

puissant que luy, s'estant campé[1] devant sa barbe à Troye dans la Pouille pour lui empescher le chemin de Naples, et M. de Lautreq ne l'ayant voulu combattre ny recevoir à la bataille, encor qu'il eust très-grande apparence de la victoire, et eust respondu : « Je ne puis donner la battaille, sans y perdre beaucoup de gens de bien, mais je les aurai la corde au col ; » (d'autant qu'il attendoit Horace Baglion, qui amenoit les vieilles bandes noires de Jehan de Medicis, qui estoient le principal, voire tout le nerf de son armée[2]), ce qu'ayant sceu, Philibert, la nuict d'entre un vendredy et samedy fit mettre toutes les campanes[3] des mulets dans les coffres, et sans sonner trompettes ny tambours deslogea, prenant le chemin des bois droict vers Naples. Et laissa M. de Lautreq planté et campé avec sa bravade et jactance gasconne et son altier rudoyement, qui portoient grands dommages certes à ses grandes vertus en jurant son *obé*[4], car c'estoit son serment ordinaire. Il envoya, après, quelque gendarmerie et cavallerie; et donnerent sur la queue, et en deffirent quelques-uns. Mais bien peu, pour ce coup, il fit la leçon à ce grand capitaine[5]. Encor dict-on

1. Le prince d'Orange s'était campé à sa barbe à Troja.

2. Phrase embrouillée où se contredit l'auteur. Si le contingent de Baglione attendu était tout le nerf du corps de Lautrec, celui-ci n'était pas deux fois plus fort.

3. Clochettes.

4. En langue d'oc, *obé* ou *ho-ben* est une exclamation marquant l'indifférence, l'insouciance, non un jurement.

5. Mais il n'eut que cette occasion de remporter un bien petit succès sur ce grand capitaine.

que, sans qu'il s'apperceut d'une apparence de mutinerie parmy les Espaignols, lansquenets, demandans leurs payes, ainsy qu'ils firent en arrivant à Naples, ledict prince eust pris une autre résolution, mais possible ne fust-elle esté si louable que ceste retraicte.

J'ay ouy dire à aucuns anciens que, lorsqu'il fallut à l'admiral Bonnivet abandonner du tout l'estat de Milan, y ayant esté très mal mené de messieurs de Bourbon et de Pescayre, et des soldats imperiaux, à la retraicte qu'il luy fallut faire à Romagnano, que firent messieurs de Bayard et Vandenesse qui en avoient la charge, estant ledict admiral Bonnivet blessé, et se faisant porter en litiere, s'ils n'y fussent esté tués, que la retraicte s'en alloit estre des plus signalées[1]. Dès qu'ils furent morts, un chascun perdit cœur, ayant perdu leurs principaux chefs et appuys, et s'en allerent tous à la desbandade et en desordre; de sorte que les imperiaux en eurent tel marché qu'ils voulurent. Et disent les Espaignols qu'ils leur prirent sept pieces d'artillerie, que les soldats menerent dans Milan, bien ramées et couvertes de feuilles d'arbres, en signe de grand triomphe. Tant que messieurs de Bayard et Vandenesse demeurerent en vie, tout alla bien, et se retiroient nos François tousjours en fuite de loup[2]; mais leur mort apporta tout deuil, tout malheur et toute confusion. On dit que M. l'admiral en ayant donné totale charge

1. Si Bayard et Vandenesse n'eussent péri, la retraite allait être des plus belles.

2. C'est-à-dire prêts à se retourner et à montrer les dents.

de ceste retraicte à M. de Bayard (M. du Bellay y met M. de Sainct-Pol, mais l'Espaignol ne faict mention que de messieurs de Bayard et Vandenesse), luy recommandant surtout l'artillerie qu'elle ne fust prise, M. de Bayard luy respondit : « Monsieur, j'eusse fort désiré que le roy et vous m'eussiez donné ceste charge en fortune plus prospere et heureuse que l'adventure me traicte [1]; je feray en sorte que tant que j'auray la vie, je la deffendray si bien que l'ennemy n'en triomphera point. »

Et ainsy qu'il le dit il le tint très-bien, demeurant toujours serré sur la queue, et rendant tousjours quelque gentil combat. Mais le malheur fut qu'il eut une grande mousquetade dans l'espaule, qui le força de la douleur de mettre pied à terre : et soudain, ayant esté assisté des siens, et le voulant desarmer et porter sur des picques (car il n'y avoit soldat qui ne l'aimast et ne l'honorast plus que le general), il pria chascun de se retirer et sauver. « Car, quant à moy, dit-il, je veux mourir dans le champ où j'ay combattu, n'estant bien seant à un grand homme de guerre de mourir autrement qu'armé de toutes ses armes. »

Et ainsy que les soldats espaignols, poursuivant la victoire, le voyant estendu, luy demanderent qui il estoit, et qu'il se rendist : « Ouy,

1. Bayard était d'autant mieux fondé à le dire que l'incapacité de Bonnivet avait fait le jeu des Espagnols, et que les intrigues de la cour de France retiraient la direction des armées aux bons chefs comme lui.

dit-il, je me rends à M. le marquis de Pescayre »; dont tous les Espaignols commencerent à le louer grandement, disans : « Qu'ils s'emerveilloient fort du grand jugement d'un si valeureux homme, lequel sçachant bien que la suprême authorité du gouvernement appartenoit à don Charles de Lanoy et M. de Bourbon, néanmoins il aima mieux se rendre au marquis qu'aux autres, sçachant bien que le renom de la guerre, gaigné par une vraie vertu et par illustres faicts, est plus honorable que celuy qui se gaigne par le jeu de la fortune amoureuse, ou par la superbe faveur des roys [1]. »

M. le marquis aussy le receut fort honorablement, et luy bailla des gardes pour l'avoir en recommandation « qu'il ne receut nulle violence ni injure d'aucun soldat avare ou ignorant de l'art de la guerre; car il luy falloit poursuivre l'ennemy [2] ».

Ledict marquis le voyant en tel estat, s'écria aux soldats : « Soldats, nous avons la victoire, puisque le capitaine Bayard est

1. Que se maravillaban mucho del gran juicio de tan valeroso hombre, el qual sabiendo muy bien que la suprema autoridad del gobierno estaba en poder de don Carlos de Lanoy, y del duque de Borbon, quisiese antes rendirse al marques que á ellos; dando á entender que el renombre de guerra ganado con valor verdadero, y con hechos illustres, era muy mas noble y honrado, que no el que se gana con el juego de la fortuna amorosa, y con el soberbio favor de los reyes del mundo.

2. Que no recibiese ninguna violencia ni injuria de ninguno soldado avariento, ó ignorante, porque era menester que persiguiese los enemigos.

mort[1]. » Et luy fit tous les honneurs du monde pour si peu de vie qu'il luy restoit, et les meilleurs traictemens; ayant commandé luy faire tendre un pavillon fort superbe sur le champ mesme, et un lict pour se reposer; et mourut ainsy sans jamais se desarmer.

« Et ainsi mourut tout armé dans le camp[2], comme il avoit toujours souhaité[3]. »

Après sa mort, le marquis honora son corps de superbes obseques, et le renvoya aux siens honnorablement, qui l'emmenerent en France. Ce fut lors qu'il dict à M. de Bourbon ces belles parolles que M. du Bellay a mises dans ses *Memoires*. Car, ainsy que M. de Bourbon poursuivoit l'ennemy, et passant auprès de M. de Bayard, et le voyant en si piteux estat, luy dict : « Monsieur de Bayard, j'ay grand'-pitié de vous. » Lequel luy respondit : « Mais moy, Monsieur, de vous, qui combattez contre vostre Dieu, vostre roy et vostre patrie; et moy, je meurs les armes à la main pour les deffendre. »

Je suis esté un peu long en cest incident, et crains qu'on ne me coulpe[4] de m'estre ainsy extravagué. Toutesfois, parlant si bien de ce grand personnage, tout peut passer sous ceste belle monstre.

1. Ea! soldados, victoria tenemos, porque es muerto e capitan Bayardo.
2. Sur le champ de bataille.
3. Y así murió armado en el campo, como lo habia siempre deseado.
4. Qu'on ne m'accuse d'avoir ainsi parlé à côté de mon sujet.

Et, pour retourner encor à nos retraictes, auxquelles tend nostre discours, pour en parler de celle que le feu roy François fit devant Landrecy (Landrecy ayant esté assiégé par l'empereur fort furieusement d'une très-grande puissance, car il avoit dix-huit mille Espaignols des vieilles bandes, six mille Anglois, selon le concordat entre luy et le roy d'Angleterre, et treize mille chevaux, tant de ses vieilles ordonnances de Naples, des Pays-Bas et des Clèvois), le roy resolut de secourir ceux de dedans, qui avoient si bien faict que rien plus, tant à se bien deffendre qu'à bien assaillir. Aussy leans y avoit-il deux bons chefs, le capitaine La Lande et M. d'Essé. Il dresse donc une armée, mais non si forte que celle de l'empereur, et vient à sa barbe avitailler et renforcer sa place; et non sans en advertir l'empereur; car le jour advant, assez près de Landrecy, fit tirer une volée de canon à toute son artillerie, pour faire signal à la ville qu'il n'en estoit pas loing, et leur donner courage. Et, s'approchant le lendemain, envitaille, renforce, faict ce qu'il veut; et puis se met sur sa retraicte, menant l'avant-garde. Et laissant sur la queue et l'arrière-garde M. le Dauphin son fils, qui pensant[1] une fois donner battaille comme il desiroit (car, il estoit de tout courageux et homme de main), Sadicte Majesté tourna bride soudain pour secourir. Mais il n'en eut grand besoing, car l'empereur, ayant desbandé Ferdinand de Gonzague, son lieutenant gene-

1. Qui pensait.

ral, pour aller après avecques toute sa cavallerie legere, et quelque harquebuserie espaignolle, pour les amuser en attendant le gros qu'il menoit, ne fut rien faict, sinon quelque petite escarmouche, où le seigneur d'Andouin, fort favorisé de M. le Dauphin, fut tué, et quelques autres, pour s'estre adventurés mal à propos, comme un jour je l'ouys conter à M. l'admiral. Nonobstant, le roy se retira parmy les bois à Guyse, ayant faict ce qu'il avoit voulu fort heureusement, et n'ayant rien perdu. Et ce fut à l'empereur à se retirer en son camp, et puis à lever totalement le siege de Landrecy. Pour conclusion, le roy secourut sa ville à la barbe d'un grand empereur, et enfin se demesla de battaille, et se retira : ce qui ne fut peu de resputation pour luy, toutes choses bien pensées; et fust estimé, non-seulement des siens, mais des estrangers, qui affirmoient avoir esté la plus belle chose qu'il fit jamais.

En quoy faut noter une chose de ces deux grands princes, en laquelle ils tromperent tous ceux de leur armée; car l'un et l'autre publioient parmy leurs gens qu'ils vouloient donner battaille. Le roy, pour dire tout haut[1] qu'il vouloit voir si l'empereur estant en personne, seroit aussy heureux en battaille comme il avoit esté par ses lieutenants à La Bicoque et à Pavye, et que c'estoit chose qu'il avoit le plus souhaicté de l'y voir, et de s'attaquer de sa personne à la sienne, s'ils se

1. Le Roi trompait son armée en affirmant bien haut.

pouvoient rencontrer. De l'autre costé, l'empereur, au partir de Gueldres, avoit faict du brave, et s'estoit vanté qu'il iroit jusqu'à Paris pour y voir ce qu'on y faisoit. Mais ny l'un ny l'autre ne firent ce qu'ils avoient dict. Voyez quelles ostentations de princes qui ne firent que donner dans le vent! Aussy faut-il bien souvent qu'en de telles choses ils bravent plus et fassent peu, tiennent mines bravasches et pleines de vanité. Car cela importe, ainsy que j'ay ouy dire à de grands capitaines, encor que la honte leur tombe sur le front de n'avoir joint leur effet avec leurs parolles. Mais ces princes et les grands sont subjects à boire plus de honte en telles choses que les petits. Et ne leur en chaut mais en quelle façon, ou en honneur, ou en deshonneur, ils parviennent à leurs fins[1]; et qui gaigne est le plus honnoré.

J'ay ouy dire à plusieurs que feu M. le connestable avoit projetté son dessein de la retraicte de Sainct-Quentin du tout sur cest exemple du roy que je viens de dire, s'y voulant du tout conformer. Mais il ne la fit pas de nuict, ains de plein jour; qui fut sa perte, si l'on veut croire les grands capitaines, et mesmes M. de Montluc, qui en a très bien escrit dans son livre, où il tient la maxime que le capitaine qui se retire de nuict n'en est pas pour cela subject à la honte, mais plus-

1. Et il ne leur importe pas plus d'arriver à leurs fins d'une façon honorable que d'une façon déshonorante. — Ces coups de patte contrastent avec les courtisaneries dont l'auteur est coutumier.

tost son ennemy, qui, pensant le trouver le lendemain au matin, n'y trouve que la place vuide, et demeure avecques autant de nez[1], et bien trompé. J'ay veu plusieurs en excuser M. le connestable, mettant un grand blasme sur le mareschal de camp qui estoit pour lors, que je ne nommeray point, pour n'avoir jetté mille ou douze cens arquebusiers sur quelque passage, qui eussent donné à songer au comte d'Aiguemont, qui n'avoit que de la cavallerie, et mesmes ces pistoliers qui craignent l'arquebuserie, que le roy avoit refusée par l'opinion de M. le connestable, qui les desdaigna fort. Mais ce furent eux qui ayderent beaucoup et servirent à nous battre. Si mondict sieur le connestable se fust gouverné comme le roy François, il eust acquis toute pareille louange, pour avoir envitaillé Sainct-Quentin bravement à la teste[2] d'une grande armée, et beaucoup plus foible que son ennemy.

La retraicte de M. de Montigan et de Boissy, à Brignolles, pour n'estre faicte à propos, ny à chaux ny à sable[3], comme l'on dit, les fit tomber entre les mains de Ferdinand de Gonzague, à leur honte et perte de leurs gens.

La route[4] de M. le mareschal Strozzy, l'un des grands capitaines de nostre temps, à Sienne, faisans la retraicte, advint pour en

1. Nous disons en ce genre *avec un pied de nez.*
2. En face d'une grande armée.
3. C'est-à-dire sans que leurs troupes fussent solidement reliées.
4. Déroute. — D'autres éditions placent cet alinéa avant le précédent.

ne l'avoir faicte de nuict, ainsy que M. de Montluc luy avoit très-bien conseillé.

M. l'admiral d'Annebaut, après avoir envitaillé Therouanne, avoit faict un très-beau coup, si les jeunes gens qu'il avoit menés avecques luy, des gallants de la cour, n'eussent voulu taster ce que sçavoit faire l'ennemy jusques dans leur camp, qui se mit en armes, les mit en route, et prit le chef M. d'Annebaut prisonnier, et autres.

Long-temps advant en estoit arrivé de mesmes du regne du roy Louys XII, en ceste mesme place, et pour mesme subject d'envitaillement, qui fut très-bien faict et au contentement et louange de tous. Mais au retour des matines, comme l'on dit, et à la retraicte, pensant estre invincibles et que l'ennemy ne les oseroit suivre veu la vaillance qu'ils avoient monstrée, et le desdaignant, se mirent à se retirer joyeusement, chantans, causans et ayant laissé leurs grands chevaux pour monter sur des haquenées et bestes d'amble pour aller mieux à leur ayse estant fatigués de la course. Lors ils furent chargés de l'ennemy si à l'improviste et si furieusement, qu'ils furent contraints, non de se retirer, mais de fuyr à bon escient : dont le mot qu'on en dict[1] *la journée des esperons*, d'autant que leurs esperons leur servirent plus que leurs lances, où furent pris M. de Longueville, dict M. de Dunois, M. de Bayard et d'autres grands capitaines, qui trestous oublierent leurs leçons. M. de

1. D'où le surnom qu'on lui donna.

Piennes, gouverneur de Picardie, en estoit chef.

Si faut-il que je fasse un conte, cependant qu'il m'en soubvient, pour descendre du majeur au mineur, qui est assez plaisant. Du temps de nos guerres civilles que Poictiers fut assiegé par les princes huguenots et M. l'admiral[1], il y eut un certain jeune gentilhomme de par le monde, que je ne nommeray point; car il m'appartient, et de fort grande maison. Il estoit en sa jeunesse fort coustumier de faire tousjours un peu du sot, et autant qu'homme qui fust en sa contrée et pays de Vaches[2]; mais pourtant avecques cela estoit très-vaillant. Il avoit eu la compaignie de son père, au moins la moitié, par resignation[3]. Pour envie qu'il eut de faire parler un peu de luy à son commancement de gendarme, il demanda à Monsieur, frere du roy, pour lors nostre general, d'aller jusques au camp de l'ennemy pour le recognoistre et y faire quelque raflade. Monsieur, qui se doubtoit de quelque traict de son mestier, luy donna licence. Il y va de fort gaye humeur, et de faict donna bien rafle de quelques gens, fait quelques legeres rapines, si bien pourtant et avecques tel esclandre, qu'il mit tout le camp huguenot en allarme, et en armes et à cheval. Il fut enfin poursuivi

1. L'amiral Coligny assiégea Poitiers en 1569.

2. En sa contrée et pays de Basques? En langue d'oc, on dit *bascho*, dont *vasche* est une forme. D'où la facétie populaire : *Parler français comme une vache espagnole.*

3. Son père avait résigné en sa faveur la moitié du commandement de sa compagnie.

d'une grosse troupe de François et de reystres; mais luy, au lieu de faire une belle tirade et grande cavalcade, s'en alla repaistre et dormir à trois petites lieues du camp seulement, pensant avoir faict un beau coup. Les poursuivans, en ayant eu si-tost nouvelles, le pensant aller lancer jusqu'à sept ou huit lieues, en eurent très-bon marché, le trouverent et le prindrent dans le lict très-aysement à trois lieues; dont la risée en fut très-grande au camp de l'un et de l'autre. Et quand on luy demandoit ce qu'il pensoit faire, il respondoit seulement : « Je pensois faire ce que j'ay faict, et ne pensois pas qu'on me deust suivre plus loing qu'à une lieue de là, m'estant approché si près d'eux. » Si vous asseure-je pourtant que despuis il s'est rendu vaillant et bon homme de guerre, car il en est de race. Voylà une belle retirade, ou, pour mieux dire, coyonade ou caguade.

Or, si nous louons les grandes armées et conducteurs d'icelles pour leurs retraictes en un grand bloc general, nous en avons aussy aucuns particuliers, c'est-à-dire en petite troupe. Et commançons à une poignée de sept à huict cens Espaignols, qui se sauverent de la battaille de Ravenne, lesquels, après qu'ils eurent veu la totale fin de la battaille à leur très-grand dommage, resolurent de se retirer et sauver leur vie; et marchant en bon ordre, serrés et resolus, M. de Nemours, qui ne se sentoit encor bien assouvi du grand past et festin qu'il avoit faict tout le long du jour sur le sang repandu de tant d'ennemys,

voyant que le dessert de ces Espaignols s'en alloit tout entier sans en taster; et à sa veue, part la teste baissée avecques seulement vingt ou vingt-cinq qui estoient restés avecques; et quoiqu'aucuns luy criassent : « Monseigneur, soubvenez-vous de ce que vos bons capitaines, qui ont suivi la victoire, vous ont prié de les attendre, et de ne bouger du camp, et de tenir ferme jusqu'à leur retour, et que vous leur avez si sainctement juré et promis. » Il n'en voulut rien croire ny faire; mais tout courageusement et tout haut cria : « Ah! qui m'aymera si me suive, et donne! » Ces Espaignols, qui le virent venir, luy crierent :

« Ah! monseigneur, nous sommes pauvres gens, à demy perclus et sans puissance. Laissez-nous aller par notre male adventure, et contentez-vous de la victoire, que vous ne rendrez pas plus illustre pour nous deffaire tuer et perdre[1]. »

Mais M. de Nemours, ne se contentant, donne dedans, où il fut tué et plusieurs des siens, et les autres blessés à mort et trouvés entre les morts, comme M. de Lautreq.

Cela faict, lesdicts Espaignols, sans s'estonner et s'amuser, tirent de longue, et enfilent le chemin le long d'un grand canal, marchant en très-bon ordre, et vindrent à rencontrer messieurs Louys d'Ars et de Bayard tournans de la chasse, lesquels bien las, et ne sçachant

1. Ea! monseñor, somos pobra gente desbaratada. Dexadnos ir por nuestra mala adventura, y se contenta vuestra excelencia de la victoria, que no será mas illustre por nos perder y matar.

rien de leur general, s'advancerent à ces Espaignols, faisant bonne mine; car ils n'eussent sceu leur faire grand mal, d'autant qu'eux et leurs chevaux estoient si recreus d'avoir chassé si loing, qu'ils furent très-ayses quand aucuns capitaines espaignols s'advancerent, qui dirent les mesmes parolles qu'ils avoient dictes à M. de Nemours, celant pourtant sa mort. M. de Bayard, qui parloit bon espaignol, et qui les avoit long-temps pratiqués, et estoit là mesme courtoisie, et qu'ils n'en pouvoient aussy plus[1], leur dit : « Allez-vous-en donc, messieurs, à la bonne heure. Vous aurez la courtoisie jusques au rendre[2], mais ouvrez-vous et fendez, et laissez-nous passer, et si nous voulons avoir vos enseignes », qu'ils luy donnerent aussy tost et à grande joye. Et passant tous au travers, et s'entresaluant les uns les autres très-courtoisement, s'entredirent adieu, et chacun tira son chemin. Mais les nostres, arrivant dans le champ de battaille, et sçachant la mort de M. de Nemours donnée par lesdicts Espaignols, se repentirent bien de la courtoisie donnée.

Il n'est pas possible d'ouyr parler d'une plus belle retirade[3], quasy semblable à celle

1. Et sachant que, de son côté, les Français n'en pouvaient plus.

2. Vous rendrez la politesse en ouvrant vos rangs.

3. Les plus belles retraites sont celles où la parole n'est donnée qu'aux armes ; elles n'ont rien de commun avec la double supplique de ce bataillon espagnol qui livre ses drapeaux ; le ton altier des *Rodomontades* placées en tête de ce volume fait encore ressortir son humilité.

que firent six ou sept mille soldats romains (encor faut-il parler un peu des antiques[1] puisqu'ils ont esté si braves, et les mesler un peu parmy nous autres) eschappés de la sanglante battaille de Cannes; lesquels, après avoir faict jusqu'au dernier debvoir, et combattu jusqu'à l'extremité, considerans ne pouvoir plus servir, sinon d'autant augmenter les morts et ensanglanter d'autant la battaille, se resolurent de se demesler du combat et se retirer où bon la fortune les conduiroit; comme ils firent et en très-bel ordre, sentant mieux leurs vainqueurs que leurs vaincus. Ce que pourtant ceux de leur ville n'approuverent, avant esté loing des coups et sous la cheminée, jugeant à leur ayse les choses autrement qu'elles ne se conduirent là à l'œil et à l'effect; et, comme resolus censeurs et reformateurs jusques au bout des ongles. Ces messieurs firent de grandes indignités à ces pauvres soldats, leur faisant faire, advant que tourner à leur service, plus de penitences que ne firent jamais les hermites du Calvaire, de Spolette, ou du Mont-Serrat. Et pourtant tels gentils soldats estoient beaucoup à estimer de s'estre ainsy retirés; et ne faut doubter qu'Annibal, s'il les eust peu tous faire massacrer, l'eust faict très-volontiers; mais les voyant se retirer en si belle contenance, reigle et ordre, il les laissa là; possible, s'ils fussent allés en déroute, les eust-il chargés et mis en pieces.

1. Notez qu'au début de ces *Retraites*, l'auteur annonce

En nos seconds troubles, après la journée de Meaux, par les huguenots au roy [1], et qu'ils se furent jettés dans Sainct-Denys, le roy commanda à M. de Strozzy, maistre de camp tant seulement des dix enseignes de la garde du roy (lesquelles pourtant alors n'estoient point près sa personne, mais les avoit envoyées aux frontieres de Picardie en garnison), de les aller querir et mener dans Paris à son secours, où il estoit à demi assiegé. M. de Strozzy y alla; et d'autant que ces dix compaignies estoient la force principale du roy, et sur laquelle il s'appuyoit le plus, pour estre tous vieux soldats choysis et quasy la pluspart qui avoient commandé, ou dignes de commander, comme quasy tous ont faict despuis, M. le prince et M. l'admiral [2], encor qu'ils aymassent naturellement M. de Strozzy, detacherent aussy tost M. de Mouy Saint-Fal avecques douze cens chevaux pour l'aller deffaire, quoy qu'il fust; car c'estoit une dangereuse petite troupe pour eux. M. de Mouy ne faillit pas de les aller rencontrer entre Abbeville et Amyens; et les trouvant marchans en vrais gens de guerre, serrés, resolus et entournoyés de tous costés de bons chariots qui marchoient tousjours en forme de barricade, ne les osa attaquer ny nullement enfoncer,

sa résolution de ne pas invoquer l'histoire ancienne. Mais il lui en coûte trop de ne pas allonger ses récits.

1. Le 29 septembre 1567, ils avaient cherché à enlever le Roi à Meaux, et se firent battre à Saint-Denis le 10 novembre suivant.

2. Le prince de Condé et l'amiral Coligny.

qu'il se fist[1] quelque petite et legere escarmouche de chevaux huguenots pour les attirer hors de leurs charrettes. Mais ces braves capitaines et soldats, tirant tousjours harquebusades bien à propos, ne laissoient à marcher, et M. de Mouy de les cavaller en attendant son bon[2], ou qu'il les trouvast le moins du monde desbandés ou estonnés. Enfin M. de Strozzy et ses capitaines et soldats se retirerent si bien, en tournant tousjours la teste vaillamment l'espace de huict jours, qu'approchant de Paris, M. de Mouy fut contrainct de les quitter à huict lieues de là et les donner au diable, et s'en aller d'un costé et eux de l'autre. Et ainsy arriverent à Paris, n'estant que cinq cens seulement, cinquante par compaignie. M. de Strozzy m'a dict que beaucoup et une infinité de soldats de Picardie s'estoient voulu jetter dans sa trouppe, si bien qu'il l'eust agrandie de plus de mille hommes; mais il ne le voulut jamais, pour ostentation qu'il vouloit avoir d'estre si bravement passé, et s'estre retiré avecques une si petite troupe, et aussy qu'il avoit si grande fiance et asseurance de la valeur de ces cinq cens soldats, qu'il pensoit estre invincible, et qu'il n'en tenoit pas un de tous eux pour lasche et poltron, et qu'ils eussent combattu jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Au lieu que s'il en eust pris d'autres nouveaux, il n'eust fallu

1. Encore qu'il se fist (éd. Lalanne). Le texte se comprend d'ailleurs des deux façons.

2. De chevaucher derrière eux en attendant le bon moment de les charger.

que quelques poltrons pour gaster tout et mettre tous les bons en peine et en desordre, ainsy que cela s'est veu souvent. Enfin les voylà arrivés à Paris par la porte neuve, avecques un grand estonnement du roy, de sa cour, de son armée et de ceux de Paris, pensant resolument qu'ils avoient esté tous deffaicts, ainsy que les nouvelles fausses en avoient couru, et qu'on avoit sceu qu'on estoit allé audevant d'eux pour les despescher et deffaire.

Voylà une très-belle retraicte[1] pour n'estre que harquebusiers et quelque peu d'halebardiers (car les compaignies en portoient lors), faicte à la barbe de douze cens choysis, conduicts par un des vaillans hommes de France parmy les plaines de Picardie, favorables pour les chevaux, et mal pour l'harquebuserie, et chevallés l'espace de huict jours. L'admiration en fut très-grande et une joie extresme au roy, qui les voulut voir tous, et les fit passer dedans le Louvre, les embrasser et faire bon visage; et leur ayant commandé leur logis, voulut qu'ils se rafraischissent et de deux jours n'allassent à la guerre qu'ils ne fussent reposés; mais le lendemain allerent voir l'ennemy, qui les cognut aussy tost au son et bruict de leurs bonnes harquebuses et à leur valeur; et trois jours après il partit de Sainct-Denys, tirant vers la Lorraine, et nous les suivismes.

J'ay ouy dire despuis à M. de Mouy que

1. Avec cette différence que ce n'était pas une retraite, mais une marche en avant conduite glorieusement au lieu désigné.

jamais il n'avoit veu de plus braves capitaines et soldats, ni plus asseurés que ceux-là ; louant sur-tout M. de Strozzy qu'il n'eust jamais peu croire en son jeune aage qu'il eust pu conduire si bien une telle retraicte. Et d'autant que les capitaines meritent estre nommés, cognus et recommandés à la posterité, je les vais nommer : M. de Strozzy, maistre de camp ; le capitaine Bordas de Dacs[1], son lieutenant ; le capitaine Charrion ; le capitaine Cosseins ; le capitaine Torcés ; le capitaine Nevillian ; le capitaine Gouas l'aisné ; le capitaine Cadillan ; le capitaine Gouas le jeune ; tous Gascons ; le capitaine Cabanes, Auvergnat, et le capitaine Hirromberry, Basque ; qui sont, je pense, tous morts à ceste heure, et pense les avoir veus tous quasy mourir. Je crois que le capitaine Bordas vit encor.

Aux premieres guerres, les bons soldats se rangeoient la pluspart du costé des huguenots, à cause de quelque bandon qui fut faict à la cour contre les capitaines qui demandoient leurs payes dues et rescompenses des services passés ; de sorte que, pour un temps, ils nous surpasserent en nombre de soldats vieux et bons. De Mets partirent un jour cinquante soldats de la religion (car ils y fleurissoient fort), en dessein et resolution de se rendre dedans Orleans, quoy qu'il fust. Quand ils furent vers Verdun, M. d'Espan eut langue[2] comme cinquante soldats estoient partis de Mets, et s'en venoient passer dans son gou-

1. De Dax.
2. Entendit conter.

vernement (car il estoit lieutenant du roy en l'absence de M. de Nevers, auparadvant comte d'Eu), et tiroient droict vers Orleans. Il amasse soudain ce qu'il peut et à la haste pour les aller deffaire. Ces pauvres cinquante soldats en ayant eu le vent, resolurent, quoy qu'il fust, de passer; marchant nuict et jour, font de grandes traictes, et de petits repas et courts repos. M. d'Espan les suit tant qu'il peut, et les attrape. Eux le voyant venir se jettent dans un moulin qu'ils trouverent à propos et à la bonne advanture (fortune ayde tousjours aux vaillans et courageux), se rembarrent[1], se remparent, se fortifient, tirent force harquebusades, et si vaillamment, que quelques petits harquebusiers qui estoient là, pensez quelques fiollans[2], n'oserent approcher, ny la cavallerie non plus. Enfin la nuict arrive et separe le combat. M. d'Espan se retire à quelque bourg prochain pour reposer et repaistre, laisse quelque chetif corps de garde, pensant les attraper le lendemain. Nonobstant ils sortent, combattent, faussent le corps de garde qui s'estoit mis au devant d'eux, marchent toute la nuict. Le lendemain au jour rencontrent aucuns paysans assemblés avec leur tocsin, les raflent, comme un foudre et orage rafle un champ de bled. Enfin, après avoir bien eu trente allarmes et rencontres, se retirent, et arrivent à Orleans tous sains et sauves, fors trois qui demeurerent tués; et racontant leur fortune à M. le prince, à mes-

1. Se barricadent.
2. Quelques beaux fils.

sieurs l'Admiral et d'Andelot, leur couronnel, les ravirent, et un chascun qui les ouyt, en une merveilleuse admiration de leur fortune, et de leur vaillance, et de leur retraicte.

Ainsy sauvés, ils furent par après si bien venus, traictés et respectés, que j'ay ouy dire à feu M. de Teligny qu'un jour le bandon estant faict de ne toucher plus à la demolition de l'église de Saincte-Croix, qui est un œuvre très-admirable, ainsy que M. d'Andelot passoit devant et en ouyt le bruit, il entra dedans et y trouva trois soldats faisans encor ravage, et, de colere, leur remonstra la deffense qui en avoit esté faicte, et qu'ils seroient tous pendus. Ainsy que le bourreau fut venu pour l'execution, il y en eut deux des trois qui dirent : « Monsieur, sauvez-nous la vie. Nous sommes des cinquante soldats de Mets qui vous sommes venus trouver, et avons si bien faict et tant paty et combattu pour l'amour de vous. » M. d'Andelot dit aussy tost : « Estes-vous de ceux-là? la vie vous est sauve. » Et le tiers, qui n'en estoit pas, fut pendu pour donner exemple.

Voylà une retraicte belle celle-là, et de grand hazard et de grand'peine, veu le petit nombre de gens qu'ils estoient, et tous compaignons ensemble sans avoir aucun qui leur commandast, si-non un caporal que d'eux-mesmes ils esleurent.

Dernierement en ceste guerre de la Ligue que le baron Dona[1] vint en France avec ceste

1. De Dhona.

grosse armée composée de cinquante mille estrangiers, tant Allemands que Suisses et autres (plus qu'il y a long-temps que pour un coup entra en France), et quelques François, parmy eux tous, menaçant (plus que ne fit jamais Rodomont[1] quand il passa de la Barbarie vers nous) de la destruire et ruyner de fonds en comble, comme il parut à son commencement par les grands feux qu'il alluma en la Lorraine et Bourgogne, si s'en fallut-il beaucoup de son esperance et furieuses menaces. Car ce vaillant M. de Guyse, lui faisant maintenant teste, maintenant le costoyant, le mena si beau par tant de fatigues qu'il lui donna, et par les combats, comme auprès de Montargis et Auneau, que tout ce grand peuple qu'il avoit conduit fut reduit à rien. Et fut contraint, avec messieurs de Bouillon et de La Marche frères, de composer avec le roy, et tirer vers leur pays avec une composition telle quelle. J'ay veu un homme qui estoit alors avec M. de La Noue. Il les vit arriver avec cinq cens chevaux seulement à Genesve, bien mallotreux, du reste de leur naufrage.

Or, M. de Chastillon, fils de ce grand admiral, et qui commençoit desjà à le suivre de près en ses valeurs et vertus, si par trop tost il ne fust esté prevenu de sa mort naturelle, qui pourtant fut advancée d'un coup qu'il avoit receu au siege de Chartres, ne voulut jamais signer ceste composition. Tant s'en faut qu'il repugna et contredit tout ce qu'il

1. Le roi d'Espagne.

peut, jusqu'à leur faire de grands affronts et reproches d'honneur, à ce que j'ay ouy dire à ceux de leur party. Il se résolut de les laisser jouyr à pleine joye de leur composition, et la solemniser par beaux festins et carroux [1] dans le camp du roy. Et lui prend quelques cens chevaux des siens qu'il avoit menés du Languedoc, et autant d'harquebusiers, et se met sur sa retraicte, et tire chemin sur le passage de Loyre, et advise gaigner d'où il estoit party, nonobstant qu'il fust poursuivi et couru à force, car on luy en vouloit à cause du pere. M. de Mandelot, gouverneur de Lyon, se trouve à l'audevant, et l'assaut [2]. M. de Chastillon le soutient, et combat si vaillamment que la perte va plus grande du costé du Mandelot que du sien; passe la riviere et se conduit là où il vouloit, après avoir battu les fanges [3] et combattu le mauvais temps l'espace de douze ou quinze jours.

Certes, j'ay ouy parler à de grands capitaines que ceste retirade est des plus signalées, et qu'il paroissoit bien qu'il avoit estudié la vie de M. l'admiral son pere; lequel, en tant de battailles qu'il a données en nos guerres civiles, et perdues quant et quant, en a fait ses retraictes si belles et si signalées, et mesmes en celle de Montcontour, tout blessé qu'il estoit, que quasy on ne sçavoit que plus louer, ou les beaux exploits d'armes qu'il y faisoit, ou ses retirades. Ceux qui ont veu les retraictes

1. Carrousels.
2. Et il l'assaille.
3. Après s'être tiré des boues du chemin.

de Dreux, de Sainct-Denis, de Jarnac, de Montcontour, en sçauront bien que dire; et que si la fortune luy estoit contraire en la battaille, pour le moins la demesloit-il bien, et s'en retiroit si honnorablement, qu'on ne sçauroit lui reprocher qu'il eust pris l'espouvante et s'en fust fuy, comme ont faict beaucoup de capitaines après leur battaille perdue, dont les livres sont tous pleins. Tant s'en faut, qu'après la battaille de Dreux, ainsi que nous pensions tout gaigné pour nous et tout perdu pour eux, les voicy venir sur les quatre heures du soir, huict jours avant Noël, à nous, environ cinq cens chevaux seulement qu'ils estoient, que, sans la vaillance et sage prevoyance de M. de Guyse, je ne sçay que c'en fust esté, et y en eut bien d'estonnés. Et après le coup fait, et voyant qu'il n'y faisoit bon, prindrent congé de nous (et qui avoit mal, à son dam), et puis se retirerent. Je m'estonne que nos histoires de nostre temps sont esté si desloyales ou ignorantes qu'elles n'ayent touché ces choses.

M. le mareschal de Bié est fort à louer que, quand les Anglois sortirent de Boulongne pour luy donner la battaille auprès du fort de Montreau, il avoit avec luy le regiment du comte Reingrave, celuy des François et des Italiens. Comme les ennemis chargerent nostre cavallerie, elle se mit en route. Et voyant ledict sieur le desordre des gens de cheval, il s'en courut au battaillon des gens de pied, et leur dit : « O! mes amys, ce n'est pas avec la cavallerie que j'esperois de gaigner la battaille,

car c'est avec vous » ; et mit pied à terre ; et prenant une picque d'un soldat auquel il bailla son cheval, se fit oster ses esperons, et commença sa retraicte droict à Ardelot. Les ennemys ayant chassé la cavallerie, tournans à luy, il demeura quatre heures ou plus sur sa retraicte, ayant les gens de cheval l'une fois devant, une autre à costé, et leurs gens de pied sur la queue : mais ils ne l'oserent jamais enfoncer ; et jamais il ne fit cinquante pas qu'il ne fist teste aux ennemis, estant en l'aage de soixante et dix ans.

Ce brave, vaillant, et le plus accompli prince du monde, M. de Nemours, en fit de mesmes à la journée de Meaux, où le roy fut assailly du prince de Condé, de M. l'admiral, jusqu'à quinze cens chevaux, bons et bien choisis ; qui, mettant pied à terre, dit aux Suisses : « C'est avec vous, mes amis, que je veux combattre et mourir. Sus, marchons, et ne vous souciez. Ils ne sont pas gens pour nous, car nous nous retirerons en despit d'eux, et si sauverons nostre roy et maistre. »

Ce qu'ils firent par la traite d'un bon jour entier, et jamais les autres, ny à costé, ny devant, ny derriere, ne les oserent attaquer. Ils ont dit despuis qu'ils ne le vouloient (mais ainsy dit le renard des poulles) ; c'est à sçavoir, car ils n'estoient pas là pour enfiler des perles. Et aucuns m'ont bien dit que bien servit la contenance de M. de Nemours.

Nous avons de frais un très beau traict du prince de Parme. Après avoir levé le siege de Rouen et pris Caudebec (ce que j'espere de-

duire ailleurs[1]), il n'y eut homme du party du roy qui ne dist, affermast et jurast que Sa Majesté ayant recueilly toutes ses forces qui luy accouroient et affluoient de toutes parts, montant à neuf mille chevaux, le prince de Parme estoit acculé et perdu et reduict du tout à demander, pieds et bras liés, au roy misericorde ou passage. J'ay veu une infinité de gens qui me faisoient enrager de ces propos; et m'estonnois contre eux qui faisoient profession de porter les armes, d'estre si grossiers d'avoir ceste opinion. Et là-dessus ledict prince se mocque d'eux, fait un pont de batteaux sur ceste large riviere de Seyne, qui semble la plustost une petite mer qu'une riviere (cas esmerveillable!), et passe, luy et toute son armée; et tout blessé qu'il estoit se retire dans Paris avec si belle ordonnance de battaille qu'on ne luy sceut jamais que faire, si-non luy donner sur la queue et deffaire quelque cent chevaux, et ravager un assez grand bagage qui ne pouvoit suivre le camp. Je ne sçay comment l'on doit appeler cela, si-non une très belle retraicte d'un grand capitaine, et fort louable. J'en dirois une infinité d'autres, mais je n'aurois jamais faict. Il ne se faut pas tant opiniastrer et durer sur un mesme subject; faut varier.

Or, pour faire une belle fin et la bien couronner, j'acheveray par une très-belle retraicte que fit M. de Guyse à ceste entrée de grosse armée du baron Dona que j'ay dict cy-devant,

1. Branthôme en a parlé plusieurs fois; entre autres, dans ce volume même. (*Rodomontades*.)

lequel, pour un grand capitaine qu'on sçait qu'il estoit, fit un grand pas de clerc. Car tout conquerant qui entre en un pays pour conquerir doit tousjours, quoy qu'il soit, chercher à combattre; et celuy qui est pour la deffense, à ne la recevoir, quand mesmes il verroit un très-beau jeu, si ce n'est par contrainte ou necessité, ou apparence de grande victoire. Aussy M. de Guyse, qui estoit grand capitaine, luy faisoit oublier sa leçon et à tous ses reystres.

Le faict est donc tel de M. de Guyse duquel je veux parler. Luy, voulant recognoistre, quoy qu'il fust, leur armée, et ayant envoyé messieurs de Rosne et de La Routte pour aller charger quelques reystres qui avoient passé un pont, du haut d'une colline il vit clairement l'armée ennemie et la retraicte des siens, avec apparence qu'ils ne se demesleroient pas aysement. Et estoit conseillé de tous ceux qui estoient avec luy de se retirer, n'ayant forces bastantes pour recueillir ses chevaux-legers, ny mesmes pour soustenir un si grand faix, n'estant point armé ny bien monté (car il estoit allé seulement sur un courtaut, et tout desarmé, en dangier de se perdre, loing de deux lieues de son armée, demeurée sans chef ny commandement), et qu'il verroit plustost l'ennemy sur ses bras prest à le charger, que d'avoir receu le commandement de se mettre en ordonnance.

A toutes ces remonstrances il fit lors response d'un très-brave guerrier, et pleine de hardiesse. « Je sçay, dit-il, adressant la parole

à M. de La Chastre, et recognois en quels termes sont nos affaires; à quoy il se peut pourvoir par hardiesse et prudence. Je feray un traict que j'ay en la fantaisie. Je prends la charge de faire ceste retraicte; et vous, allez donner ordre à l'armée, et retirez nos forces dans ce destroict du Pont à Sainct-Vincent; et l'ordonnez pour me recevoir, et l'ennemy aussy, s'il nous suit jusques-là. »

Or, il faut noter que comme c'est la coustume, principalement des François plus que de nulle autre nation, de s'advancer tousjours sans commandement et à la desbandade, qui sur bidet, qui sans armes, il s'en trouva alors assez qui cuyderent apporter de la confusion et du desordre; et à la verité, sans la presence de M. de Guyse, il y en eust eu à bon escient. Mais ce prince n'estant pas moins heureux que valeureux, avec tel amour et affection parmy les siens, se presenta à la teste de ses chevaux-légers, l'espée au poing, en pourpoint, sur un courtaut, parlant aux uns en italien, aux autres en françois, nommant et appelant les capitaines par leurs noms, les exhortant de ne s'estonner point, et de croire qu'il les conservoit ou qu'il se perdroit avec eux, et qu'ils fissent seulement ce qu'il diroit.

Sa presence et son authorité eut tant de pouvoir sur toute ceste trouppe, que chascun demeura ferme sans crainte du dangier, et attentif à ses commandemens, se retirant auprès de luy sur le haut d'un costeau faisant teste à l'armée ennemye qui passoit à la file sur le pont de Peligny. Et firent par leur

bonne mine et contenance tenir bride aux plus advancés jusqu'à ce qu'il fist sa retraite, poussé par un gros ost de sept cornettes de reystres qui marchoient furieusement, et devant eux trois cens chevaux françois, et six ou sept vingts harquebusiers à cheval qui commençoient à monter la colline, qui estoit si roide qu'un cheval qui l'eust montée au trot se fust mis hors d'haleine. Ce qui donna temps et loisir audict seigneur de Guyse d'effectuer ce traict dont il avait parlé. Se retirant environ dix ou douze pas en arriere (les ennemys perdant veue de luy), et prenant temps à propos, il tourna tout court sur la main gauche, à la droite des ennemis, et gaigna par un petit vallon un gué de la riviere de Modon, où il y avoit un moulin. Et passa la riviere sur le costé d'où venoit et marchoit l'armée des huguenots, s'estant toute la cavallerie tellement advancée pour venir à l'allarme et secours des premiers, qu'il ne restoit à ceste queue que des Suisses qui ne le pouvoient ny arrester, ny suivre, ny offenser. Et, coulant le long de la riviere, se mit au pas à faire sa retraicte à son aise, repassant vers les siens à un gué à cinq cens pas de sa place de battaille.

Les huguenots ayant gaigné le haut de la colline d'où estoit party M. de Guyse, et voyant ceste cavallerie si près de leurs Suisses delà la riviere d'où ils venoient, furent bien estonnés, et ne se peurent de prime face imaginer que ce fussent autres que les leurs. Neanmoins, la chose bien recognue, ils se

mirent à les poursuivre. Mais, arrivant au gué où avoit passé mondict sieur de Guyse, il s'y trouva dix ou douze harquebusiers du sieur de La Chastre, qu'il avoit mis dans un moulin, qui servirent grandement, le debattant et gardant avec telle resolution et opiniastreté, qu'ayant tué quelques hommes qui s'advancerent d'essayer de passer les premiers, les autres tindrent bride, attendans leurs harquebusiers; lesquels mettans pied à terre, forcerent le moulin, prirent ou tuerent tout ce qui estoit dedans. Et y moururent ces braves soldats bravement et honorablement, vendans bien leur vie et cherement à leurs ennemys, faisans un grand service, donnans loisir par leur perte audict sieur de Guyse de gaigner plus de chemin. Si M. le connestable, à sa retraicte de Sainct-Quentin, eust mis aussy des harquebusiers dans un moulin qui estoit là près, il ne se fust perdu. C'est ce que les grands capitaines tiennent aussy qu'il faut faire; quelquesfois perdre et hazarder une petite trouppe : et ne la faut espargner pour en sauver une grande.

Et ainsy se rendit M. de Guyse, sans aller plus viste que le pas, à la place de battaille de son armée, qui estoit fort bien logée en un estroit entre les vignes et la rivière de Modon, ayant le logis du Pont Sainct-Vincent à dos. Et notez que l'armée de mondict sieur de Guyse ne montoit pas à plus de six mille hommes, ayant en teste à combattre ceste grosse armée composée de cinquante mille hommes. Et à leur barbe et nez se retirer si

bravement! En quoy faut admirer l'asseurance, le jugement, la resolution, la vaillance et la conduicte de ce grand capitaine, qui n'avoit pas encore atteint l'aage de quarante ans. Que maudites soient les miserables et detestables mains qui le massacrerent et l'osterent à nostre France! Que s'il estoit ores en vie, elle ne seroit la proye des estrangiers, comme elle est maintenant, et mesmes des Allemands, qu'il avoit si bien estrillés.

Mais où trouvera-on et lira-on une telle retraicte faicte par le beau mitan de ses ennemis? Encore que le grand feu M. de Guyse, son pere, en fist quasy une pareille devant Paris, aux premieres guerres, lorsque les huguenots le vindrent par forme assieger. Et[1] nous voulans faire parade de leurs reystres, que M. d'Andelot avoit amenés de frais, conduicts par le mareschal Daix[2], il fut donné charge à M. de Genlys d'en prendre quelques quinze cens, et venir charger quelques compaignies de gendarmes qui estoient pour lors en garde, et quelques harquebusiers et chevaux-legers, vers les faubourgs de Sainct-Marceau et de Sainct-Jacques. Je ne nommeray point les compaignies, car elles y firent très-mal, et fuirent très-bien, au grand regret et despit de M. de Guyse, qui ayant[3] fait mettre ses Suisses en battaille par de là ses tranchées, et bordées d'harquebusiers, et M. le prince de

1. Et les huguenots voulant nous montrer leurs reîtres.
2. Le maréchal de Hesse.
3. Qui avait.

Joinville, son fils, laissé avec eux, qui estoit tant jeune que rien plus. Mais pourtant il suivoit par tout M. son pere, tant dès-lors monstroit-il ce qu'il debvoit estre un jour. Et, sortant de la tranchée, alla faire un grand cerne[1], et, prenant les ennemis en queue, les chargea si furieusement, n'ayant seulement que deux cens chevaux des gentilshommes de la cour, de sa suite et de sa cornette, qu'il les fausse, les ouvre, les escarte, et passe par le mitan, et fait halte après, et puis se retire froidement, sans que les autres s'oserent rallier pour les venir charger, ainsy qu'il les attendoit. Et se retira le petit pas dans la tranchée, où il parla bien à ces messieurs les gendarmes et chevalliers fuyards, leur reprochant leur fuite, et leur disant tout haut (car j'estois avec luy et l'ouys) : « Ah! gens-d'armes de France, prenez la quenouille, et laissez la lance. »

Il estoit lors monté sur son bon cheval morel[2], des beaux genets et bons, qui sortist il y a longt-temps du royaume de Naples. Et, en descendant, il le loua fort, et dit que, pour le jour de la battaille, il n'en vouloit pas de meilleur, ny d'autre. Ce que l'ennemy ayant sceu, et pensant qu'il y fust monté, mirent tous leurs esprits et leurs efforts pour le tuer à la battaille de Dreux. Mais il avoit changé d'opinion; car il prit le bay Samson, grand

1. M. de Guise alla faire un grand cercle, mouvement tournant.

2. Brun foncé, de ces beaux et bons genets d'Espagne, etc.

coursier fort, qui avoit servi plus de trois ans d'estallon à Esclairon[1], où il tenoit son haras : et son escuyer italien, nommé Hespany, estoit monté sur le morel, qui, pour avoir esté pris pour feu M. de Guyse, mourut de plus de vingt coups de pistollets.

Cette disgression pourroit estre fascheuse[2] à aucuns, et à d'autres possible que non : mais je veux mettre toutes les circonstances, afin qu'on ne me trouve menteur. Ce fut lors qu'il dit aussy aux Parisiens, qui estoient un peu effrayés de se voir à demy assiégés : « Je vous garderay, mes amys, du mal; mais de peur je ne puis » ; tenant ce mot du roy François, qui dit de mesmes aux Parisiens, lorsque l'empereur Charles V vint et s'approcha d'eux vers Chasteau-Thierry.

Mais pour retourner à la retraicte de M. de Guyse dernier (qu'il l'apprist de M. son pere, ou qu'il l'ait faicte ou inventée de sa teste), c'est la plus belle[3] qui se fit et se fera jamais. Et croy que cela vint de sa seule teste et de son seul esprit; car il en avoit tout ce qu'il falloit, voire pour en revendre, et de vaillance, de quoy à une autre fois nous en parlerons. Je fais donc fin, après avoir dit qu'il me semble qu'à la battaille de Trebie, il y eut

1. Eclaron, près de Saint-Dizier (Haute-Marne).
2. Ennuyeuse.
3. Tel qu'il est donné ici, ce fait d'armes n'a rien de commun avec une retraite; c'est une charge de cavalerie tout simplement, à moins que Branthôme n'ait voulu parler ici du passage du Madon, près du pont Saint-Vincent (Meurthe), conté plus haut. Mais là encore il s'agit d'un changement de position plus que d'une retraite.

dix mille soldats romains, qui, ayant perdu la battaille, passerent au travers et au beau mitan de leurs ennemis, et se sauverent et se retirerent bravement, à leur barbe, dans la ville de Plaisance. Possible que mondict sieur de Guyse, qui lisoit et estudioit tous les jours, ou se souvenoit de loing, ou avoit leu de frais le conte, qui luy ayda bien à propos pour le coup à sa vaillance, à sa conduite et à son gentil esprit et brave courage.

Froissart, racontant de la battaille de Nicopoly que donnerent les Ongres et les François[1], dit que, parmy les François, il y eut deux escuyers de Picardie très-vaillans, qui, puis après, se peurent bien dire vrais chevalliers. Ils s'estoient trouvés en maintes rencontres, et en estoient partis en leur honneur. L'un s'appeloit Guillaume Den[2], et l'autre Le Borgne de Montquel. Ces deux donques, combattans par force d'armes et vaillance, passerent outre les battailles, et retournerent en la battaille[3] par deux fois bravement et vaillamment, où ils firent force apertises d'armes (ainsy parle-il); mais, voulant mourir en un si sainct conflit, se firent là tuer. Il est à presumer que, puisqu'ils avoient ainsy passé et repassé par ces deux fois outre les battailles en bien combattant qu'ils pouvoient faire une aussy honorable retraicte que là mourir. Voilà

1. Livrée aux Turcs par les Hongrois et les Français.

2. De Bu.

3. *Bataille* est pris ici dans le sens actuel; quatre mots plus haut, il est pris dans le vieux sens de *lignes de bataille*, rangées de combattants.

comment ces Romains ne firent pas si bien que ces deux François, encore pourtant qu'ils soient fort à louer.

Or c'est assez de ceste matiere et subject parler.





DISCOURS SUR M. DE LA NOUE

A SÇAVOIR A QUI L'ON EST PLUS TENU : OU A SA PATRIE, A SON ROY, OU A SON BIENFAICTEUR.

J'ESTOIS un jour en une honneste compaignie d'honnestes seigneurs et dames; et ainsi qu'on se rencontre à discourir, parmy ces honnestes personnes, de plusieurs subjects, nous vinmes à tomber sur monsieur de La Noue, duquel on ne se peut assez saouler de dire les biens, les vertus, les valeurs et les merites qui estoient en luy; si bien qu'il fut tenu estre resté le plus grand capitaine que nous eussions aujourd'hui en France[1]. On conta comment, estant sorti de page d'avec le roi Henry son maistre, il fit son apprentissage sous luy, et[2]

1. Aux éloges excessifs du début succéderont bientôt des critiques amères que l'auteur semble avoir placées dans la bouche d'un interlocuteur anonyme pour atténuer l'illogisme du contraste. Le sous-titre accuse d'ailleurs sa pensée : la vie de M. de La Noue ne tient que la moitié du Discours; elle sert de cadre à une véritable diatribe contre l'obéissance au souverain et contre le dévouement à la patrie.

2. On parla.

de ses voyages qu'il fit en Picardie et frontieres de Flandres, où luy-mesme estoit tousjours général et conducteur de ses armées. Aussy les plus vieux capitaines ne luy eussent sceu rien apprendre soubs un si bon maistre et guerrier, puisque soubs meilleur il ne pouvoit. Ledit seigneur de La Noue apprit donc là ses rudimens de guerre, puis s'en alla en Piedmont avec M. d'Amville, comme j'ay dict ailleurs, où il se trouva en plusieurs combats, et mesmes en un qui fut faict au pont de Sture, où il y eut une deffaicte de cinq cens Espaignols naturels, qui le fit fort valoir et estimer.

Nos guerres civilles estant survenues, il se mit à suivre le party de la religion, de laquelle il estoit grand zelateur; et aussy que M. l'admiral, voyant sa suffisance, l'avoit attiré pour autant se descharger de son grand faix. Ainsi qu'il le servit très-bien et le soulagea fort; car dès-lors il commençoit à estre bon capitaine, d'autant qu'il aymoit fort à lire, et ce qu'il lisoit il le pratiquoit très-bien quand il estoit en sa charge de guerre; et aussy qu'il en aymoit fort à discourir, comme je l'ay fort ouy attentivement bien souvent, et appris de luy-mesme au voyage d'Écosse que nous fismes lorsque nous allasmes conduire la pauvre feue reyne de France martyrisée[1].

La seconde guerre venue, il fit un grand service à son party; car messieurs le Prince, l'admiral et d'Andelot, ayant assiegé le roy

1. Marie Stuart.

dans Paris à demy, eux estans dans Sainct-Denis, ils donnerent la charge à M. de La Noue d'aller surprendre Orléans[1]. Ce qu'il fit facilement par le moyen du baillif Grelot et ceux de la ville, qui estoient quasi tous la pluspart partisans de la religion. Mais il restoit la citadelle, qui estoit bonne et bien munie d'artillerie, qui fouettoit ceux de la ville, il ne faut dire comment. Mais M. de La Noue la battit et l'assaillit si bien, qu'à la longue d'un mois ou trois sepmaines, l'emporta, cependant que les autres amusoient le roy et ses forces, qui ne put la secourir; car s'il les eust divisées pour y aller, ils ne demandoient pas mieux.

Les troisiesmes troubles revindrent puis après, où mondict seigneur de La Noue fit encor mieux; car, ayant M. d'Andelot, un autre grand capitaine, avec soy, et toutes les forces huguenottes de la Bretaigne, Normandie, le Mayne, le Perche, l'Anjou et autres provinces, falut passer la riviere de Loyre, estant M. de Montpensier d'un costé et M. de Martigues de l'autre. Nonobstant, la passerent bravement sans grande perte de leurs gens, et une bien grande de la trouppe de M. de Martigues, car il perdit son enseigne, M. d'Ourches, de Dauphiné, brave et vaillant gentilhomme s'il en fut oncques, et fort mon amy, duquel la perte emporta plus que tout ce que M. d'Andelot peut perdre. La riviere se passa donc en despit de tout obstacle, M. d'Andelot

1. Orléans fut surpris pour la deuxième fois le 28 septembre 1567.

y travaillant d'un costé et M. de La Noue de l'autre. Toutes ces forces huguenottes estant assemblées, elles prindrent Sainct-Jehan, Cognac, Xainctes, Pons, Blaye, Angoulesmes et plusieurs autres.

Monsieur, frere du roy, nostre general, emmena son armée; si bien qu'en un an il leur livra deux battailles, celle de Jarnac, et l'autre de Montcontour, ès quelles toutes deux M. de La Noue fut pris en vray homme de guerre, encor qu'en celle de Jarnac luy fallut combattre ayant la fievre quarte. Les princes et M. l'admiral estant allés en Gascogne et Languedoc, il demeura avec le comte de La Rochefoucaut en Xainctonge, Angoulmois, Poictou et autres pays, de leur conqueste gouverneur; dont il s'acquicta bien, car il deffit Puygaillard, qui avoit six ou sept cens chevaux, et le regiment des gardes qui s'estoit sauvé dans Lusson, qu'il prit à sa mercy; là où il usa d'une grande courtoisie de guerre, car il le renvoya avec toutes ses armes, enseignes et tabourins, comme point vaincu : de quoy fut fort loué d'un chacun, et le vis fort louer à la reyne et au roy, comme de chose inouye et peu advenue.

La paix se fit; et le comte Ludovic de Nassau alla faire ses entreprises en Flandres, demandant pour son second M. de La Noue : et firent prou pour un commencement, mais ils eurent en barbe ce grand capitaine le duc d'Albe, qui les empescha soudain de parachever leur besogne, et leur emporta Valanciennes par le moyen de la citadelle qu'ils n'avoient

pas; et puis les alla assieger dedans Mons en Haynaut, où ledict comte estant tombé malade, ce fut à M. de La Noue à supporter le faix du siege de tout; mais, n'en pouvant plus, fut contraint d'en sortir par une tres-belle et honnorable composition, avec pourtant une très grande admiration et estime qu'il laissa de luy au duc d'Albe et à toute son armée.

Le massacre de la Sainct-Barthelemy s'estant ensuivy, fut envoyé querir jusques en Flandres par nostre roy, pour l'envoyer à La Rochelle et la solliciter de luy rendre son obeyssance (cecy est une autre paire de manches, et longues à coudre, que j'espere dire ailleurs et à propos); mais il n'y put rien gaigner, et fallut qu'il en sortist sans rien faire, sinon d'avoir donné une bonne leçon et instruction pour se bien deffendre, qu'elles nous cousterent la perte de vingt mille hommes; car quand il y entra ils estoient au bout de leur rollet, ainsi que luy et eux m'ont dict.

Ce siege nous porta la paix qui ne dura guieres, car, le roi de Poulogne s'en estant allé en son nouveau royaume, les armes se prindrent au mardy gras : en Normandie, M. le comte de Montgomery en chef, et en Xainctonge et Guyenne, M. de La Noue chef; où pourtant il fut grandement blasmé des siens mesmes, de n'avoir secouru jamais ceux de Lusignan assiegés, d'un seul homme, non pas d'une seule allarme[1], en trois mois que le siege dura; et j'en ay veu plusieurs soldats qui

1. De n'avoir pas envoyé un homme ni risqué une seule attaque comme diversion au secours des assiégés.

estoient dedans s'en plaindre, disans : « M. de La Noue nous a fort bien noués, mais il nous a mal desnoués. » Mais, pour cela, il ne le faut mesestimer, car possible il n'avoit pas le moyen ; si a-t-on veu des places secourues de nostre temps pourtant, et plus mal aysées que celle-là. Je m'en rapporte à ce qui en est ; je luy en ay veu dire des raisons alors que ce siege duroit, m'ayant le roy despesché de Lyon vers luy, lorsqu'il fut de retour de Poulogne, pour ouvrir quelques propos de paix.

Or, ayant Monsieur, frère du roy, conceu quelques mécontentemens contre Sa Majesté, et soufflé par les huguenots, qui n'avoient plus un grand chef, et qui avoient pris à propos ceste occasion de mecontentement, il s'en alla de la cour. M. de La Noue, dès le siege de La Rochelle, avoit commencé à le debaucher : je sçay ce que luy en dis, me doubtant bien de quelque chose, et qu'il y avoit quelque anguille sous roche ; mais il me nyoit tout ; et tant plus qu'il me faisoit ces protestations, je luy repliquois tousjours (car nous estions très-grands amys, et la pluspart du temps couchions ensemble) qu'il mettroit ce prince à mal. Enfin, le voylà aux armes et hors de la cour. M. de La Noue le va trouver vers le Poictou avec ses forces, où je le vis et luy ramenteus[1] bien ses anciennes protestations qu'il me faisoit devant La Rochelle ; mais la reyne mere, qui estoit toute bonne et très sage, ne cessa jamais qu'elle n'eust accordé les

1. Remis bien en mémoire.

deux frères. Si bien que le roy de Navarre, s'en estant aussy desparty de la cour quelques six mois après, Monsieur fut eslu chef général de la religion, comme luy appartenoit, puisqu'il en estoit des fermes, et veu sa grandeur. M. de La Noue l'assista tousjours si bien en ses guerres de Gascogne, que luy, qui estoit jeune prince, et peu pratique aux armes, mais pourtant vif et de gentil esprit et courageux, moitié de son instinct et moitié de ce qu'il voyoit faire à M. de La Noue, l'imitoit; et fit si bien, que c'est aujourd'hui un des grands capitaines et roys et princes de la chrestienté.

Le roy de Navarre, la paix venue, le fit surintendant de sa maison, qui estoit un très grand honneur pour luy; mais ayant esté appellé par le prince d'Orange et les Estats des Pays-Bas, sur le resonnement de son nom et de ses beaux faits, qui s'espandoient partout, fut esleu par eux leur mareschal-general de camp, et supplié de l'accepter, avec de beaux partis et appoinctemens qu'ils lui presentoient. Il quicta cette surintendance; et luy, qui n'estoit si bon œconome comme bon guerrier, changea le menage avec la guerre, qui luy estoit plus propre, ainsy que le roy François I sceut très-bien remonstrer une fois à feu M. de La Pallice, dit mareschal de Chabanes. Lequel [1], désirant (à son advenement à la couronne) recompenser M. de Boissy, qui avoit esté gouverneur de son enfance, et ne sçachant estat en son royaume plus propre pour

1. Lequel François Ier désirant.

luy que celuy de grand-maistre, pria M. de La Pallice de luy resigner l'estat de grand-maistre qu'il avoit eu du roy Louis XII, et qu'il le feroit en eschange mareschal de France, estant bien plus de raison que luy, qui toute sa vie avoit manié les armes, eust un estat qui luy fust plus convenable à sa profession, à son mestier et exercice, qu'un autre où il n'avoit jamais esté bien ny advenant. Ainsy, par ces belles raisons, l'eschange se fict. J'ay dit cecy ailleurs, mais c'est tout un.

M. de La Noue en fit de mesmes, lequel quitta le bureau et la marmite[1], et l'economie du roy de Navarre pour aller guerroyer en Flandres. M. de Strozze et moy le vismes partir de France; et, sans M. de Strozze, je m'estois desbauché et resolu d'aller avec luy; mais il me retint, et me pria de n'y aller point. Que maudicte soit l'heure que je le crus! car je serois maintenant mort avec gloire, ou je vivrois plus heureux que je ne suis. Ce n'est pas la premiere fois que mondict sieur de Strozze a retardé aucunes bonnes fortunes qui se sont présentées à moy; mais je l'aymois tant, qu'il disposoit de moy comme il vouloit.

Voylà donc M. de La Noue en Flandres, où il fut receu avec une très-grande joye, allegresse et admiration de tous les Estats, qui pour lors avoient une armée de cinquante mille combattans. Et vint bien à poinct d'avoir recouvert pour ce coup un si grand capitaine, d'autant que dom Juan d'Austrie leur donna

1. Les comptes de l'hôtel.

pour un matin une camisade si chaude et si serrée, que, sans la bonne conduicte et l'assistance de M. de La Noue, et la vaillance de sept ou huit cens François qui se trouverent là, qui ne faisoient qu'arriver, toute leur armée estoit deffaicte, comme les Espaignols le sceurent très-bien dire[1].

Je ne conteray point les beaux exploicts d'armes qu'il a faicts, les beaux combats, les belles rencontres, et sur-tout les prises de villes fortes et imprenables qu'il a emportées par surprises, par escalades, voire en plein jour, et mesme celle où il prit le comte d'Aiguemont; bien jeune alors en tout, mais depuis qui s'estoit bien faict, ainsy qu'il le monstra dernierement en la battaille d'Yvry, où il mourut à la teste de ses trouppes, aussy vaillamment que jamais homme mourut en guerre. Et fit bien paroistre qu'il estoit fils de pere, et que, s'il eust vescu autant que luy, se fust rendu esgal à luy, car il estoit vaillant. Et tout vaillant, avec le temps, et si nature luy donne le loysir de vivre, se fait grand capitaine, comme je le tiens des grands.

Enfin, comme Mars est toujours douteux autant que dieu qu'ayent jamais inventé les poëtes, tourna la chance à M. de La Noue, et fut pris en une rencontre petite; petite l'appellé-je, car il n'avoit qu'une poignée de gens. Et de ceste rencontre et prise (de laquelle j'espere parler ailleurs) estoit chef le marquis de Richebourg, autrement dict le marquis de

1. Allusion à la défaite de Gembloux (1578).

Ranty, lequel, au commencement que M. de La Noue alla en Flandres (ainsy que je le tiens de plusieurs capitaines qui estoient avec luy), estoit fort nouveau, suivant le party des Estats; et, apprenant ses principales leçons de M. de La Noue, se rendit en un rien si bon capitaine, qu'il est mort (ayant changé sa robe) l'un des bons que le roy d'Espaigne eust là-bas. Il mourut à ceste estacade d'Anvers[1]; j'espere en parler ailleurs, pour estre l'une des belles choses qui aye esté faicte en ces guerres civilles gauloises.

Ledict marquis ne traicta mondict sieur de La Noue à sa prise comme il devoit, et comme le disciple le devoit à son maistre. Et fit fort peu de cas de luy, comme de l'incognu à l'incognu. Pour fin, il fut livré à l'Espaignol, qui le met en une prison si estroicte, qu'il n'en sceut jamais sortir qu'au bout de cinq ans et demy, qu'il fut delivré par le moyen de messieurs de Guyse et Lorraine, où il y eut de très-grandes ceremonies, que, sans ces deux princes, mal aysement il fust sorty. Je le sçay aussy bien qu'homme de France, pour en avoir parlé à feu M. de Guyse pour luy assez de fois; et la premiere fois ce fut à la chambre de la reyne à Sainct-Maur, après la route de M. de Strozze vers le Portugal.

Estant donc sorty, et accomply quelques solemnités promises en sa delivrance, l'occasion se presentant pour servir le roy, partit de Sedan avec quelques trouppes, et, se joi-

1. Au siège de 1585, les Anversois avaient fait sauter une partie de l'estacade qui barrait l'accès de leur port.

gnant avec quelques partisans du roy (comme avec M. de Longueville le general, et qui pour son aage promettoit d'estre un jour aussy grand capitaine qu'aucun de ses genereux ancestres), il vint droit à Senlis que pour lors M. d'Aumale tenoit estroictement assiégé. Et, encor qu'il fust beaucoup plus fort, M. de La Noue ne refusa le combat et luy livra la battaille, si bien mise en ordre, si bien arrangée et si bien conduicte, qu'il la gaigne, et donne la chasse audict M. d'Aumale et à ses gens, luy en deffaict grande quantité de morts par terre, et leve le siege de Senlis, ce qui ne fut pas un petit service et leger faict au roy, d'autant que M. du Mayne, accompagné d'une armée de quinze mille hommes, tous enragés, desesperés de la mort de leur brave M. de Guyse, et tous enflambés pour venger sa mort, avoient donné dans les faubourgs de Tours, les avoient faussés, et fait une grande escorne au roy, qui n'estoit assez bastant de forces, encor qu'il se fust aydé de frais de celles du roy de Navarre; car volontiers on quitte[1] un vieil ennemy, et s'ayde de luy pour se venger du nouveau. Et M. du Mayne tenant la campaigne, estant bravigant[2], car c'est la plus belle chose qu'il aye faicte en ceste guerre, et sur le poinct de faire encor quelque chose de nouveau, et de plus beau, comme d'empescher Sa Majesté de passer la Loyre, et le cogner de deçà, les nouvelles vindrent de

1. On tient quitte.

2. Menaçant. En ce sens, on dit encore *bravegeant* en langue d'oc.

ceste battaille de Senlis gaignée par M. de La Noue. Non que je veuille dire que M. de La Noue seul l'aye gaignée, car je ferois tort au brave M. de Longueville et autres braves seigneurs qui estoient avec luy; mais on ne sçaurait nyer qu'il n'en fust bien l'autheur du gain, à cause de sa grande suffisance et le bel ordre qu'il y mit.

Ces nouvelles estant donc arrivées au camp de M. du Mayne, les Parisiens, espouvantés de ce grand choc de fortune, manderent viste à M. du Mayne, et le presserent de rebrousser et d'aller à eux, ce qu'il luy fallut faire, estant sur le poinct le plus beau de ses affaires. Ce qui donna le temps et loisir au roy de se redresser, se renforcer, et passer la riviere à Gergeau qu'il força. Et tira droit à Paris, à sa mal'heure très grande, car il y fut tué.

Or, ainsy que j'allois disant et publiant les louanges, valeurs et vertus de ce grand M. de La Noue, il y eut une personne de la compaignie, que je ne nommeray point, ny son sexe, mais bien sa qualité, qui estoit grande et haute, et avec cela fort spirituelle, et sçavoit les affaires du monde, qui me prit par la main et m'arresta, ne voulant permettre que j'en parachevasse le cours, et me dit : « Certainement, M. de La Noue ne se sçauroit tant louer comme ses merites le portent; mais quand l'on considerera ses ingratitudes, dont il a eu le blasme d'estre fort remply, il se trouvera fort estrangement souillé, et si bien, que tant de belles vertus qu'il porte sur luy ne l'en sçauroient nullement laver; car il faut dire

que c'est le plus ingrat gentilhomme que jamais nasquit en France. »

Et ceste personne disoit qu'elle le tenoit ainsy du roy et de la reyne.

« Aux premiers troubles [1], il se banda du tout contre les petits enfants du roy son maistre, qui l'avoit nourry page, aymé, eslevé et fort cheri; mesmes que le plus souvent il ne faisoit guieres partie à la paulme qu'il n'y appellast La Noue, car il estoit des plus adroits et parfaicts, mesmes qu'on ne parloit que des revers [2] de La Noue, qui certes estoient beaux, bien tirés et de bonne grace, et d'une terrible force; si bien qu'il le faisoit cognoistre par tous ceux de sa cour en temps de paix et en temps de guerre. S'il rompoit une lance, il publioit [3] qu'il en avoit rompu trois, qui certes estoit une grande bonté et faveur de maistre, et grande obligation au subject. Pour recompence, il fit la guerre du tout en tout à ses enfans mineurs.

La seconde guerre, il y retourna encor, et prit Orléans, comme j'ay dict. Aux troisiesmes troubles, il fut pris à la battaille de Jarnac,

1. C'est évidemment la personne grande, haute, spirituelle, bien informée par le Roi et par la Reine, qui reprend ici son récit contradictoire pour ne le terminer qu'à la fin de cette notice sur La Noue. (Voir page 320.) Il est difficile de ne pas reconnaître en elle l'auteur lui-même; il se trahit à chaque instant par les digressions philosophiques et historiques dont il est coutumier. Il intervient même et se nomme page 274, et on croirait que *la personne* a cessé de parler si la page 320 ne lui attribuait tout ce qui précède.

2. Des coups de revers.

3. Le Roi publiait.

duquel M. de Montpensier, indigné à toute outrance contre les huguenots pour leur religion, et pour luy avoir fait de frais quelques petites galanteries à la prise de la ville de Mirebeau, sollicitoit fort la mort. Mais, Monsieur, pour lors notre general, luy sauva la vie, aussi bien là comme à la battaille de Montcontour, où il fut pris pour la seconde fois.

Du despuis, après le massacre de la Sainct-Barthelemy, le roy l'envoya querir en Flandres, sortant du siege de Mons en Haynaut, le remit en sa grace, le remit en ses biens, en ce qu'il aille[1] à La Rochelle et persuade aux habitans de rentrer en leur deue obeyssance : ce qu'il ne fit point, mais leur persuada le contraire. De plus, continuant ses mesconnoissances[2], il fut un des principaux ministres qui persuada à Monsieur, estant à La Rochelle (cela est bien vray), de s'esmouvoir et de s'en aller de la campaigne de M. son frère. Mais le coup fut rompu (j'en dirois bien les occasions) jusques à ce que les armes se prindrent au mardy-gras, que mondict Sieur, frere du roy, et le roy de Navarre, furent descouverts en leurs menées à la cour, et par ce espiés et tenus de près, tant par la providence du roy Charles que de la reyne. Et de tout en estoit cause M. de La Noue, pour en faire jouer le jeu, qui pourtant, nonobstant que ces deux grands princes fussent prisonniers, luy ne laissa à mouvoir et faire tousjours guerre, et

1. A condition qu'il allât.
2. Ses manques de reconnaissance.

trouver inventions et moyens pour faire sortir Monsieur de la cour, qu'il alla trouver et persuader beaucoup de choses (comme Monsieur l'a dit despuis) contre le roy et l'Estat, sans la bonté de Monsieur[1] et la sagesse de la reyne mere qui le mit d'accord avec le roy son frere, et le remit si bien, qu'oncques puis ne s'arma contre luy.

Mais le roy de Navarre prit sa place, où M. de La Noue l'assista tousjours à faire la guerre contre son roy, jusqu'à ce que, sentant quelques remords de conscience en soy, pour se parjurer si souvent et estre ingrat contre Sa Majesté (que j'ay ouy dire par gens qui le tenoient de luy) qu'il prit la resolution de ne plus guerroyer sa patrie et son roy, ains ailleurs aller porter son ambition, car il en a plus qu'homme du monde (je dis d'honneur[2], mais non guieres de grandeurs et de biens) en pays estranger. Parquoy s'en alla en Flandres, où y ayant guerroyé quelque temps assez heureusement et glorieusement, fut enfin prisonnier de guerre et confiné dans une prison si obscure, si estroicte et si miserable, qu'il n'en attendoit que d'heure à autre la sentence de sa mort, sans aucun espoir d'en sortir, non plus qu'un pauvre criminel serré dans un cachot, jusqu'à ce qu'au bout de cinq ans et demy M. de Lorraine, qui l'avoit cognu à la cour fort familierement, et fort aymé, et joué

1. Il aurait brouillé Monsieur avec le Roi sans son bon caractère et sans la sagesse de la Reine.

2. Je dis ambition d'honneurs, mais non de, etc. *En pays estranger* se rapporte à *porter son ambition.*

souvent ensemble, eut compassion de luy, et traicta et moyenna si favorablement sa delivrance à l'endroit du roy d'Espaigne, qu'il l'obtint contre tout espoir humain.

Ce grand M. le duc de Guyse n'y espargna de son costé ny sa faveur ny son labeur, ainsy qu'il[1] n'a sceu s'engarder d'en dire et confesser la vérité dans son manifeste et declaration[2] qu'il a faicte sur sa prise des armes pour la deffense de Sedan et Jamets, frontiere du royaume de France, et soubs la protection de Sa Majesté. La substance de ces paroles est donc telle : « Que monseigneur le duc de Lorraine, outre autres seuretés, s'obligeoit au roy d'Espaigne, pour luy, de la somme de cent mille escus, et en son deffaut, un prince d'Allemagne ou un canton des Suisses : que je[3] luy consignerois aussy mon second fils pour un an en ostage à sa cour : davantage, que ledict sieur, et mondict sieur le duc de Guyse, promettoient, par un escrit à part, signé de leur main, que je ne porterois les armes contre le roy d'Espaigne. De tous lesquels liens les Espaignols me lierent comme s'ils eussent eu à craindre qu'un petit soldat comme moy vinst tost ou tard à alterer le cours de leur victoire : duquel pensement j'estois très eloigné, et ne tendois mon affection qu'à parvenir jusques en ma maison pour m'y reposer et rendre graces à Dieu de ce qu'il m'avoit tiré de l'ombre de la mort et du sepulchre. Estant

1. Ainsi que M. de La Noue n'a su s'en garder, etc.
2. Imprimée pour la première fois à Verdun en 1588.
3. Ce *je* se rapporte à M. de La Noue.

arrivé en Lorraine, je communiquay avec lesdicts princes, pour sçavoir s'ils me vouloient gratifier de ceste obligation; ce qu'ils m'accorderent très-liberalement, moyennant que Sa Majesté Très-Chrestienne[1] le consentist, vers laquelle j'allay, et ne pus obtenir son consentement, si-non que je luy promisse de ne porter les armes sans son exprès commandement et consentement, ce que j'accorday : et tout aussy tost elle escrit à monseigneur le duc de Lorraine qu'il pouvoit respondre pour moy au roy d'Espaigne; ce qu'il fit avec ces conditions : que je luy obligerois cent mille escus sur tous mes biens pour gage de son obligation, à quoy je satisfis; après, que je luy promettois de ne porter armes contre luy et son Estat, ce que je luy promis aussi, en cas que cela ne contrevinst en ce que je devois d'obeyssance, de servitude et de fidélité à la couronne de France et au roy mon souverain seigneur. Le tout parachevé, je me despartis desdicts princes, ayant esté benignement accueilly d'eux, et m'en allay à Genesve, où je choisis ma demeure pendant ceste miserable guerre. Au bout de deux mois, mon fils, que je retiray d'auprès du roy de Navarre, arriva vers moy, et l'envoyay en ostage à Nancy, où il a receu de la courtoisie tant qu'il y a demeuré. »

Un peu avant ces paroles escrites, il[2] en dit d'autres qu'il faut bien escrire aussi, qui sont

1. Le roi de France.
2. M. de La Noue. — Tout ce récit est singulièrement long et diffus.

telles : « La premiere cause du benefice de ma delivrance fut la bonté de Dieu qui se souvint de mon affliction; la seconde, le prisonnier que je tenois, pour lequel je fus eschangé, qui estoit de beaucoup plus grand prix que moy; et la tierce, l'obligation de cent mille escus, faicte par le roy de Navarre sur ses biens de Flandres, pour la seureté de ma promesse de ne porter jamais les armes contre le roy d'Espaigne en ses pays. »

Or, sur toutes ces paroles, replique M. de Lorraine que, pour la premiere cause de la delivrance attribuée à Dieu, il passe cela fort aysement, d'autant que, sans la bonté divine, tous les effects humains sont très inutiles et vains. Et quant à la seconde touchant l'eschange, c'est (sçachans tous, et M. de La Noue ne le sçauroit desnier, ou sa femme ou autres personnes qui ont negocié pour luy) que, sans les entremises et prieres de luy[1], l'eschange ne se fust jamais fait. Car le roy d'Espaigne ne le voulut, ny nostre roy ny nostre reyne, qui estoit fort proche du prisonnier, qui sollicitoit fort et ferme la delivrance de son parent, mais nullement l'eschange.

Et moy Branthome, qui escris cette histoire, j'en puis porter asseuré tesmoignage; car, comme amy intime que je suis dudict M. de La Noue, j'en parlay au feu roy à Sainct-Maur, un peu advant les nopces de M. de Joyeuse, et le suppliay pour ayder sa liberté. Il m'en refusa tout-à-trac, et me dit

1. De lui, M. de Lorraine..

semblables mots : « La Noue m'a si souvent rompu sa foy, et si mal recognu les graces et les plaisirs que je luy ay faicts, que jamais il n'en recevra de moy. »

J'en suppliay la reyne sa femme, allant un jour à la messe à Sainct-Maur, et M. de[1] Mercuer, estant au dict Sainct-Maur un jour assis près de luy dans la chambre de la reyne mere, qui me firent semblables responses, me reprochans fort son ingratitude, encore que je la rebattisse[2] de tout ce qu'il falloit. Estoit avec moy un solliciteur dudit de La Noue, qui estoit un grand homme blond, qui n'avoit à la cour autre recours qu'à moy. Je ne sçay s'il vit, mais luy, lisant cecy, m'en pourra desmentir.

Il y avoit aussy un autre poinct : que le roy d'Espaigne ne vouloit nullement la liberté dudict M. de La Noue, ainsi qu'il paroist bien par la longueur du temps qu'il l'a tenu en prison, et par les liens estroicts dont ledict sieur de la Noue advoue estre lié en sa capitulation, estant le naturel du roy espaignol de se craindre et de se deffaire, en quelque façon qu'il puisse, d'un grand capitaine qui luy soit ennemy et peut nuyre, tesmoings le prince d'Orange et autres[3], et aussy de gaigner et de rechercher celuy qui beaucoup luy peut servir. De façon qu'il ne faut nullement doubter que, sans les grandes importunités et

1. Et je suppliai M. de Mercœur.
2. Rabaissasse, diminuasse.
3. Allusion à l'assassinat commis à Delft en 1584, et peut-être aux morts de Don Juan d'Autriche et Don Carlos.

prieres de M. de Lorraine et de M. de Guyse, auxquels il portoit grande amitié et faveur, et les vouloit gratifier en tout ce qu'il pouvoit pour s'en servir en plus grand besoing, comme il a faict despuis de M. de Guyse, malaysement fust-il jamais sorty. Jusques-là que l'on a tenu long-temps, et en Espaigne, et en France, et en Flandres, qu'il ne se pouvoit trouver aucun eschange pour faire avec M. de La Noue sur sa delivrance, quelque grand seigneur espaignol, flamand, italien, fust[1], fors le prince de Parme, s'il venoit à estre pris.

Voilà donc comment sa delivrance estoit du tout desesperée sans M. de Lorraine, ainsi qu'il[2] ne se put engarder de le dire par ces mots en sadicte déclaration : « Je sçay bien, dit-il, que je suis accusé d'estre ingrat envers mon bienfaicteur, à cause que je porte les armes contre lui; mais c'est en deffense[3] que je ne puis abandonner, sans estre convaincu de plus grande ingratitude envers mon pays et mon roy. » Voilà donc comment il appelle M. de Lorraine son bienfaicteur, et confesse une petite ingratitude, craignant une plus grande.

Quant aux cent mille escus qu'il allegue estre la troisième cause de sa delivrance, ce sont abus, car ils sont autant en la bourse du

1. Quelque grand seigneur que ce pût être, à moins que ce n'eût été le prince de Parme.

2. M. de la Noue.

3. C'est avec cette justification que je ne puis abandonner mon roi et mon pays.

roy d'Espaigne comme cent grains de mil dans la bouche d'une truye. Et que se soucie ce grand et riche roy de cent mille escus, puisqu'il en a tant de tous costés, qu'une si petite somme ne luy est jamais en ligne de compte, ny mesmes tumbée en ses coffres? De sorte que, si M. de La Noue les a livrés, ce qui n'est encore, ledict roy les a distribués et donnés liberallement aux uns et aux autres, et mesmes à ceux qui l'avoient pris et tenoient en garde, encore qu'il les eust bien auparavant recompensés. Mais les recompenses de ce prince à l'endroict de ceux qui les ont méritées ne portent point de bornes.

Et si sadicte Majesté a fait coucher dans les articles de la capitulation lesdicts cent mille escus, ç'a esté plustost pour ces raisons que j'ay dictes, ou *pro formâ* (comme l'on dit), que pour autre cause, ny pour les mettre dans les coffres de son espargne. Et jamais homme d'esprit qui entend les affaires du roy d'Espaigne ne tiendra ceste maxime : que c'estoit pour les consigner dans ses coffres[1] ny pour s'en prévaloir.

Outre toutes ces raisons, ledict M. de la Noue dit : que M. de Bouillon venant à mourir à Genesve, après la routte[2] de sa grande et incroyable armée qu'il avoit emmenée en France, il pria ledict M. de La Noue, qui estoit là pour lors residant, de prendre la tutelle de madamoiselle de Bouillon, sa sœur estant pupille; ce qu'il accepta très volontiers,

1. L'auteur paraît ici prodiguer les hypothèses.
2. La déroute.

plus certes par le desir qu'il avoit de faire desplaisir à M. de Lorraine (ainsi qu'il le monstra) que pour curiosité du bien et de la personne de la fille. Car d'obligation à M. de Bouillon n'en avoit-il aucune, si-non qu'ils estoient d'une mesme religion : car d'avoir sollicité pour sa liberté, d'avoir respondu pour sa rançon, comme M. de Lorraine, rien moins que cela. Davantage, il sçavoit bien que M. de Lorraine faisoit la guerre aux terres de la fille, et tenoit Jamets assiegé. Ce n'estoit donc que pour endommager M. de Lorraine, et luy faire la guerre de gayeté de cœur. Encore, s'il y fust esté contraint, ou de force, ou de crainte, ou de parenté, ou d'obligation, ou autre chose, ou bien que de long-temps avant il eust esté chargé de ceste tutelle, certainement il avoit quelque occasion et raison de s'en acquitter et faire valoir, et s'ayder des raisons des jurisconsultes, qu'il allegue tant en sa declaration, par lesquelles le tuteur est obligé et lié estroictement pour son pupil ou pupille. Mais, sur la plus chaude colle[1] qu'il venoit de recepvoir des bienfaicts de M. de Lorraine, il s'est allé charger de ceste charge, afin d'avoir meilleure couleur pour couvrir sa mecognoissance.

Il est bien vrai qu'il monstra, par apparence et quelques effects feincts, qu'il vouloit faire accord entre ces deux maisons de Lorraine et Bouillon, qui de longue-main s'en veulent à cause de leurs biens naturels de Bouillon,

1. Application.

jadis alienés si honorablement par leur brave ayeul Godefroy pour la guerre saincte. Mais soubs main il entretenoit tousjours le brazier, comme il parut : car luy estant recherché par M. de Lorraine du vray moyen pour à jamais rendre ces deux maisons amyes et unies, de faire le mariage entre M. de Vaudemont, troisiesme fils de M. de Lorraine, beau et gentil jeune prince, il en fit response telle qu'elle luy pleut, par un très maigre mot. Mais pourtant après il ne se peut engarder de dire qu'il seroit bien à desloysir d'accorder ce mariage, veu qu'ils estoient divers de religion, et que jamais il ne l'accorderoit à personne quelconque qu'il ne fust de la sienne. S'il fust esté accordé avec ce prince de Vaudemont pourtant, il eust fait un œuvre bon et pie, pour avoir mis en paix ces deux maisons. Voilà les raisons que M. de Lorraine allegue.

Quant à M. de Guyse, M. de La Noue confesse et advoue dans sa declaration luy avoir pareille obligation qu'à M. de Lorraine. Il le peut bien dire, selon les effects qui s'en sont ensuivis. Et[1] croy que ç'a esté luy qui le premier en a ouvert le propos de sa delivrance, et le premier travaillé, et vais dire comment. Environ deux ans devant qu'il sortist, estoit allé un gentilhomme italien aux bains de Spa, lequel estoit à M. de Guyse, non pour besoing qu'il eust d'y aller, mais pour y conduire une maistresse dont il estoit serviteur. Je ne puis pas bien me souvenir du nom, je l'ay oublié;

1. Et moi, Branthôme, je crois que...

mais il estoit de haute taille et noiraud. Son chemin fut de passer par Limbourg où estoit M. de La Noue prisonnier. Il luy prit envie de sonder s'il pourroit entrer dans le chasteau; et, ayant fait sçavoir au capitaine que c'estoit un gentilhomme qui estoit à M. de Guyse et Ferrarois, et qu'il demandoit à luy baiser les mains et voir le chasteau, si son plaisir tel estoit, le capitaine ayant entendu ses qualités le fit entrer aussy tost. Car s'il fust esté François ou à un autre qu'à M. de Guyse, la porte luy eust esté fermée. Estant donc entré, après avoir salué le capitaine et l'avoir entretenu, et veu à plaisir le chasteau et la forteresse qui est très-belle, que le duc Charles, dernier de Bourgogne, avoit faict bastir, il le mena voir M. de La Noue, lequel pour lors avoit esté eslargy, et ne tenoit si estroicte prison ny cruelle comme auparavant. Et, s'estant mis à l'arraisonner, M. de La Noue, sçachant qu'il estoit à M. de Guyse, le pria de luy dire qu'il eust pitié de luy et qu'il l'aydast à le tirer de ces tenebres et miseres, s'asseurant qu'il n'y avoit ny roy ny prince en la chrestienté qui le peust faire, si non luy, pour la belle opinion et estime qu'avoit le roy catholique[1] de luy, et la grande faveur et amitié qu'il luy portoit; que bien difficile seroit la chose s'il ne l'obtenoit de luy, car il le sçavoit bien; et que s'il luy plaisoit Sa Majesté supplier pour luy et sa liberté, qu'il l'obtiendroit facilement. Que si sa bonté estoit

1. Le roi d'Espagne.

telle et si genereuse envers luy que de l'obliger de ceste delivrance, qu'à tout jamais il employerait sa vie, ses moyens pour luy faire service; et que quand il auroit parlé à luy, qu'il luy monstreroit au doigt et qu'il ouvriroit les moyens par lesquels il luy en pourroit faire beaucoup[1].

Ce gentilhomme ne faillit, aussy tost tourné en France et à la cour (qui estoit alors à Sainct-Maur), rapporter toutes ces paroles à M. de Guyse, lesquelles mondict seigneur me fit cest honneur de me dire, à moy, dis-je, Branthome, qui escris cecy, d'autant qu'il m'aymoit, et me tenoit pour son serviteur assez privé. Et me le dit de telle façon. Un jour qu'il entroit en la chambre de la reyne mere du roy, et ce gentilhomme après luy, l'huyssier de chambre de ladicte reyne, nommé M. de Virard, autrement dict Gorge, qui avoit esté à madame de Nemours, me dit : « Voilà un gentilhomme qui vient de voir M. de La Noue vostre grand amy, qui vous en dira des nouvelles, et ce qu'il a apporté de sa prison à M. de Guyse. »

Alors moy, voyant M. de Guyse à la ruelle du lict de la reyne, et fort à desloysir[2], je vins à luy et dis : « Monsieur, vous avez sceu des nouvelles de M. de La Noue par un gentilhomme qui l'a veu? — Ouy, mon fils (encore que je fusse bien esté son pere; mais il m'appeloit ainsi quelquesfois), me respondit M. de

1. Et qu'il révélerait les moyens par lesquels il pourrait ensuite faire beaucoup pour M. de Guise.

2. Fort promptement.

Guyse fort familierement, j'en ay sceu »; et me raconta tous ces mesmes propos que j'ay cy-dessus escrits. Alors je luy dis librement : « Monsieur, et vous qui estes si genereux, brave et vaillant, ne voulez-vous pas faire quelque chose pour vos semblables? M. de La Noue l'est tel : vous le sçavez, vous l'avez veu aux affaires; obligez-le à vous par un tel bienfaict. » Il me respondit : « Je le voudrois bien, mon grand amy, car le pauvre homme, qui est un si grand capitaine, me fait pitié; mais je m'asseure que le roy m'en voudroit mal; car il ne l'ayme point, et se plaint fort de luy, et si s'entend avec le roy catholique pour la grande longueur et detention de sa prison. — Vous avez raison, monsieur, luy repliquay-je, car je suis esté si hardy d'en parler à Sa Majesté, qui m'a rabroué bien loing, me disant que c'estoit un ingrat, et qu'il estoit bien là où il estoit et là où il luy falloit, et que je ne luy en parlasse plus. Toutesfois, continuay-je à M. de Guyse luy dire : Ne laissez pour cela, monsieur, à vous employer pour cest honneste homme ainsy captif miserablement; Dieu et le monde vous en sauront bon gré, et si l'obligerez à vous immortellement; et pourrez faire cela soubs bourre, si finement et excortement que l'on n'en sentira que le vent. » M. de Guyse, alors me regardant d'un bon œil : « Laissez faire, dit-il, nous ferons quelque chose si nous vivons. » Et despuis me disoit souvent : « Je croy, monsieur de Bourdeille (car il m'appelloit tousjours ainsy), que nous ferons quelque

chose pour nostre homme; j'y ai mis desjà de bons fers au feu. »

Je croy qu'il s'y employa bien aussy pour M. de La Vallée, qui avoit esté gentilhomme de la chambre de M. le cardinal de Lorraine, et son grand gouverneur autrefois, et appartenoit de quelque chose à monsieur ou à madame de La Noue. Et si[1], quelque temps avant, il avoit employé ledict M. de Guyse, au massacre de la Sainct-Barthelemy, pour les enfans dudict M. de La Noue qui avoient esté faicts prisonniers, pour lesquels ledict M. de Guyse s'employa, ainsi qu'il me le dit une fois aux Thuilleries. J'allegue tous ces noms et circonstances, afin qu'on ne me trouve point menteur ou controuveux.

Enfin tant y a, mondict sieur de Guyse a si bien servy M. de La Noue en cecy, qu'il le faut dire le premier autheur, et M. de Lorraine. Je ne sçay comment il n'a recognu ce bienfaict à l'endroict de M. de Guyse despuis. Je pense qu'il n'eut loysir de luy estre cognoissant; car le pauvre prince vint à estre tué à Blois. Bien est vray que messieurs de Lorraine et de Guyse estoient si proches, si unis, si alliés en ceste guerre, que qui frappoit l'un frappoit l'autre : et, à ce que j'ay ouy dire à une personne, mondict sieur de Guyse n'en estoit guieres content; mais il ne le publioit pas, car il estoit très-sage et retenu prince. Il n'y a eu que M. de Lorraine qui s'en soit ressenty, et M. d'Aumale à la battaille de

1. Et certainement.

Senlis, où M. de La Noue luy cousta bon. Voilà, en sommaire, les bienfaicts de ces deux princes et les mescontentemens de l'un et de l'autre.

Sur ce discours, il y eut un gentilhomme, en la compaignie que j'ay dit, qui prit la parole (car il sçavoit très-bien dire, et avoit un très-bon esprit), qui, alleguant les raisons de M. de La Noue qu'il met en sa declaration, se mit à proposer une question, et à la deffendre fort et ferme : à qui l'on est plus tenu, ou à son bienfaicteur, et à faire pour luy, ou à sa patrie et à son roy, et pour eux s'employer. « M. de La Noue, dit-il, a porté pour ses plus belles raisons qu'il sçait bien qu'on l'accusera d'estre ingrat envers son bienfaicteur, à cause qu'il porte les armes contre luy; mais c'est en deffense qu'il ne peut abandonner sans estre convaincu de plus grande ingratitude à son pays et à son roy. Voylà donc comment il se convainc d'ingratitude, puisqu'il nomme l'autre plus grande ingratitude, et allegue ce brave bastard d'Orleans, La Hire et Poton, qui deffendirent si bravement le royaume de France qui estoit tout en bransle et combustion. — Vraiment! il en doit bien faire la petite bouche, de sa patrie et de son roy, dit le gentilhomme! cela seroit bon si jamais il n'avoit porté les armes et contre sa patrie et contre l'un et l'autre, et contre son roy qu'il faut cherement cherir, et luy qui estoit des plus vaillans et meilleurs chefs de la trouppe, s'il n'eust aydé à les ruyner, et les mettre du tout en bransle. Sans

cela, ses raisons seroient très-bonnes et nullement dissimulées, et luy digne de s'accomparer en loyauté à ces braves capitaines, qu'il a mis en avant pour son mirouer, s'il eust fait comme eux, qui, de leur vie, ne desgainerent l'espée contre leur roy et leur patrie; comme a faict M. de La Noue, qui, par l'espace de vingt ans, n'a faict que tremper la sienne dans les entrailles de ses plus fideles nourrissons. Et, quand tout est bien dict, il n'avoit si grande obligation, ny à son roy, ny à sa patrie, qu'il le chante si haut; car, l'un et l'autre l'ont désiré cent fois mort, s'il eust eu autant de vies. Et croy fermement que, sans feu M. de Martigues, aux deux battailles que j'ay dict ci-devant, où il fut pris, il eust passé le pas[1]; mais M. de Martigues disoit tousjours au roy, qui estoit alors Monsieur, nostre general : « Monsieur, vous sçavez que je vous ay tousjours dict que jamais je ne vous parlerois ny importunerois pour huguenot du monde, si-non pour mon Breton (ainsy appelloit-il tousjours M. de La Noue). Sur-tout je vous demande sa vie », qui luy estoit librement octroyée, pour les merites dudict sieur de Martigues. Par-quoy, tout ainsy que Monsieur estoit la cause efficiente à luy sauver la vie, M. de Martigues estoit la mouvante.

Et pour recompense, sur la fin de ses jours il entreprit et prit la charge du roy pour aller en Bretaigne faire la guerre à outrance à sa femme, à sa fille et à son gendre[2] (que j'ay

1. On dit vulgairement *sauter le pas* pour *mourir*.
2. Le duc de Mercœur.

ouy dire à plusieurs de sa religion), lesquels sçachant l'obligation qu'il avoit à ce seigneur, ne devoit[1] pour tous les biens du monde prendre ceste charge du roy, ainsy s'en excuser justement, et ailleurs aller faire la guerre. Aussy dit-on que par juste jugement de Dieu, comme par fatale punition, il fut tué à la première ville qu'il entreprit, qui estoit du principal patrimoine dudict seigneur de Martigues, qu'on nomme Lamballe[2]. Aussy on dit qu'il en prophetisa sa mort, allant en ce voyage; « car, disoit-il, je m'en vais mourir à mon giste, comme le bon lièvre ». Son coup luy fut à la teste, qui estoit d'une harquebusade; et n'en faisoit compte; mais au bout de trois jours il mourut. Vous diriez que les manes toutes guerrieres et bouillantes de M. de Martigues, comme il estoit quand il vivoit, s'irriterent et s'armerent de telle façon contre luy.

Or, pour tourner à nostre question entreprise, après avoir tout bien considéré, quelle obligation pouvons-nous avoir à nostre patrie si grande, qu'elle nous fasse tant oublier toutes les autres, ou nos bienfaicteurs surtout? car, et qui sommes-nous en nostre natale terre, si-non un vray excrement d'ycelle, qui nous produit et jette hors de ses entrailles comme un vray excrement? Y a-t-il donc

1. Contre lesquels parents de M. de Martigues, La Noue, se sachant son obligé, ne devait pour tout au monde se charger de telle mission.

2. Vers la fin, Branthôme parle de La Noue comme s'il vivait; il a fait sans doute ici une addition après coup.

tant à nous autres de luy estre obligés? Je voudrois bien sçavoir quelle obligation peut avoir une ordure (en reverence parlant de ceux et celles qui m'oyent) à nostre corps, pour l'avoir jetté hors de soy? Tant s'en faut, que le corps est plus obligé à l'estron de s'en estre jetté librement, que d'estre demeuré dedans pour l'infecter davantage et luy porter et causer quelque grosse maladie. Estans donc tels excremens, telles ordures et pourritures jettées de là, nous ne luy avons pas plus d'obligation pour nous jetter dehors, que pour nous recepvoir dedans quand nous sommes morts. Encore sommes-nous plus tenus à elle lorsqu'elle nous reçoit et nous enterre, pour nous delivrer de tant de maux que nous pâtissons en ce monde, que lorsqu'elle nous y produit, pour y tant endurer, pâtir et travailler.

Les législateurs et les rois, les communautés et respubliques, pour se conserver, sont allés trouver ces inventions, qu'il n'y avoit rien si beau et si honnorable que deffendre la patrie et mourir pour elle et pour eux. Certainement il est vray, et rien n'est plus doux, comme dit Horace, *dulce pro patriâ mori*, c'est-à-dire, *mourir pour le pays*[1]. Mais aussi, d'y estre si estroictement liés que l'on en doive quitter tous autres debvoirs et obligations, ce sont abus.

1. Tout ce que Branthôme vient de dire est au rebours de cette affirmation qu'il se hâte d'atténuer ensuite. Son idée de la patrie est du reste à la hauteur de son idée de l'homme. L'alinéa qui précède soulève le cœur.

Les Romains, qui ont esté les premiers qui ont fait valloir ceste coustume, et qui l'ont tant louée et approuvée, s'en sont bien fourvoyés autrefois; tesmoings Coriolanus, Sertorius, Sylla, Marius, Cesar, Pompée, Anthoine, Brutus, Cassius, et une infinité d'autres autheurs et fauteurs de guerres civiles. Non que je veuille dire qu'ils firent bien de destruire et ruyner leur patrie; mais, plusieurs en ont eu très-grandes occasions de faire à l'encontre d'elle, qui a esté autant subjecte aux mescognoissances et ingratitudes que tous autres pays, tesmoings ces pauvres Coriolanus, Sertorius, Lucullus, Scipion, et une infinité d'autres, desquels les noms seroient trop longs à descrire.

Ce que je dis des patries, il s'en peut dire de mesme des roys, lesquels, pour le plus grand artifice qu'ils sont allés trouver pour se maintenir et agrandir, c'est d'avoir inventé que nos vies estoient à eux, desquelles ils s'en servent, et de nous, comme de monnoye d'or et d'argent, qu'ils font trotter, aller, virer, tourner, depositer[1] de la mesme façon les uns comme les autres. Et, après qu'ils en ont faict, ils nous plantent-là, et ne s'en soucient plus. Ainsy que je me plaignois d'un prince qui m'estoit tenu et à qui j'avois faict deux bons services : « Ne sçavez-vous pas, dit-il[2], que ces grands, quand ils ont faict des personnes, ils les quittent ? »

1. Laisser en dépôt.

2. Cette réflexion paraît venir du prince en question, bien que le *ces* semble le mettre hors de cause.

Ce qui ne se doit pas faire pourtant; car roy et subjects sont *nomina relata*, en françois *noms relatifs*, ce disent les dialecticiens; c'est-à-dire, qui sont conjoincts et qui se rapportent ensemble; car, tout ainsy que le subject est tenu de servir son roy, aussi le roy est tenu d'aymer, maintenir et caresser son subject.

Il est bien vray pourtant, et pour en parler plus sainement, que le subject est plus estroictement lié à son roy. Toutefois, le roy ne le doit abandonner en sa necessité, ny gourmander ou tyranniser; autrement il met en desespoir le subject de faire beaucoup de choses qu'il ne devroit ny ne voudroit. Ainsy que fut contrainct ce grand prince de Melfe, lequel, après avoir faict (luy premier et quasi le dernier du royaume de Naples) ce que bon, loyal et vaillant subjectif poùvoit faire, assailly dans sa ville pillée et forcée, et luy pris prisonnier, jamais ne pouvant obtenir de l'empereur un seul denier pour payer sa rançon, fut contrainct d'avoir recours au roy François, de la lui demander et la gaigner ainsy, en se soubmettant à son service, et, se desgageant du gage, du debvoir et hommage de fidelité qu'il debvoit à son prince, porter les armes pour luy, qu'il porta si heureusement et si vaillamment et fidelement, qu'il en fut faict mareschal de France et gouverneur de Piedmont, le principal pays pour lors de la France, et autant scalabreux, et où il debvoit estre commis un des fideles subjects natifs propres de la France. Qui estoit

cause[1] qu'on trouvoit estrange, et pourtant luy s'en acquitta mieux, et avec plus de loyauté qu'un naturel et propre françois. Si telle occasion de se revolter ne fust esté juste, et qu'on l'eust trouvée pour ingratitude ou trahison, jamais le roy ne s'en fust servy de ceste façon.

Un peu auparavant luy, en avoit fait de mesmes don Pedro de Navarre, qui le prit dans Melfe; lequel, après avoir faict beaucoup de services à sa patrie et à ses roys, tant en Barbarie contre les Infidèles, que contre les Chrestiens, venant à estre pris à Ravenne, n'ayant pu finer d'un seul denier pour se delivrer de captivité, il fut contrainct de quitter son party, embrasser celuy du roy François. J'en allegueroís une infinité d'autres exemples, et mesmes de ceux de Milan et de Naples, lorsque nos derniers roys les tenoient. Quand ils les sont venus à perdre et à changer de fortune, ont changé de volontés et pris l'occasion de victoire; et n'ont point advisé si Naples et Milan appartenoient de juste droict à nos roys; car et qu'eussent-ils faict? Ils eussent quitté leur pays et leurs maisons, et s'en fussent venus mourir de faim en France, ainsy que j'ay veu les princes de Salerne, les ducs de Somme, d'Atrie, le comte de Gajazze, le seigneur Julio Brancazzo, et une infinité d'autres que j'ay veûs à nostre cour, faisans à tout le monde plus de pitié que d'envie, et qui mouroient quasi de faim, comme mourut ainsy le prince de Salerne, qui mourut ne

1. Ce qui était chose.

laissant après soy pour se faire enterrer, comme je vis. Et n'eust-il pas mieux valu qu'ils n'eussent bougé de leur patrie et maisons, et s'accommoder au temps et au vouloir du sort?

Lorsque le petit roy Charles VIII prit Naples, le seigneur Ursin[1], qui avoit receu une infinité de plaisirs de la maison d'Arragon, estoit abstrainct de[2] plusieurs liens de foy, d'obligation, d'honneur et de conjonction de sang, estant general de toute l'armée royalle et connestable de tout le royaume de Naples; néanmoins, voyant qu'il ne pouvoit pas bien sauver le roy son bienfaicteur, ny se garantir des armes victorieuses de France, et ne trouvant expedient à s'engarder d'aller en ruyne avec luy, consentit, avec une grande merveille[3] des François mesmes, que ses enfans s'accordassent avec les François, et fissent service au roy de France. A cela necessité les y contraignoit; estans ces propres interests de telle nature, qu'ils font oublier les plaisirs, tant grands qu'ils soient, pour remedier à eux[4].

Peu après, ledict roy Charles venant à perdre ledict royaume, Fabricio et Prospero Colonna, qui avoient receu tant de biens et d'honneurs du roy Charles, contraints de la mesme necessité, et du désir de se conserver

1. Virginio Orsini, connétable de Naples.
2. Lui était astreint par.
3. Au grand émerveillement des Français.
4. C'est-à-dire : le soin de tels intérêts fait oublier ce qui plaît le plus.

en leurs Estats et biens, ils s'accorderent avec Ferdinand, et l'allerent servir, et luy aiderent à conquerir son royaume, aymans mieux laisser leur bienfaicteur seul que se perdre avec luy, dont pourtant n'en furent trop estimés. Encor que ces ingratitudes que je viens d'alleguer ne fussent licites, elles furent excusables.

Autant en firent les Angevins, c'est-à-dire ceux qui tenoient le party d'Anjou ou de France à Naples, lesquels contraints s'accommoderent au temps et à la fortune, suivirent le party d'Arragon, qui pourtant, quelques années après, n'en furent pirement traictés du roy Louis XII lorsqu'il les reconquit. Ains[1], les reprit tous en grace et en faveur, voyant bien qu'ils n'avoient desvoyé par malignité ny par bon gré; car tels ingrats faillans ainsy[2] sont abhorrables par-tout. Par ainsy, M. de La Noue fust esté excusable s'il eust esté pressé de ces necessités, comme ces autres que je viens d'alleguer pour exemples. J'en allegueroïs plusieurs autres, mais je n'aurois jamais faict.

Par-quoy, pour retourner encor aux obligations qu'aucuns publient et celebrent tant que nous devons à nos pays et à nos souverainetés, en quoy peuvent-elles estre si grandes? Ventre-nom[3] pas de ma vie! nous ne sommes pas plustost nays que nous en recep-

1. Pourtant, il.
2. C'est-à-dire désertant le parti sans nécessité.
3. Juron déguisé, et mis pour *Ventrebleu* qui est à son tour un déguisement de *Par le ventre qui a porté Dieu!*

vons plus de maux, de miseres, de tourmens, que de plaisirs et bienfaicts. Si nous sommes en la guerre, il faut prodiguer nos vies et nos biens pour un morceau de pain : si nous les perdons, nous n'en avons autre chose que cela; si nous eschappons, la pluspart du monde en demeure chetifve et miserable, sans aucune recompense. Avons-nous eschappé la guerre, et la paix soit, voilà la justice qui nous fait consommer tous nos biens en procès. Le moindre delict que nous faisons, nous sommes executés ignominieusement; nous sommes bourellés par mille tourmens, nous sommes bannis, et nos biens proscrits et confisqués; bref, nous sommes subjects à mille injures[1]. Et si nous avons faict quelques services, les voilà oubliés, comme furent ceux de Themistocles, Coriolanus, Sertorius, Lucullus, Scipion, et une infinité d'autres.

Que feroit donc là dessus un gallant homme, brave, vaillant et courageux? c'est de faire comme eux, et prendre les armes, et s'en repentir, et user de mesme ingratitude. Il n'y eut que le bon homme Scipion, lequel, je croy, s'il eust eu la mesme vigueur et force lorsqu'en sa belle et fleurissante jeunesse il entreprit le voyage d'Affrique, il en eust fait dire dans Rome et ailleurs; et eust bien autant

1. Plainte faite pour étonner ceux qui rappellent à tout propos l'omnipotence de l'ancienne aristocratie. Ils y verront qu'elle était plus ennemie de la royauté qu'on ne pense. Mais c'était par haine de la discipline et non du despotisme auquel chacun prétendait secrètement pour son compte sous prétexte d'indépendance.

remué que Coriolanus et Sertorius, et leur eust bien fait maudire leur ingratitude. Et pour parler d'exemples de nostre temps, que pouvoient moins faire ces quatre braves freres Strozzes, et ces vaillans hommes les seigneurs Petro, Paolo, Toussin, les capitaines Mazin, Bernardo, San-Petro Corso, Jehan de Thurin, bref, une infinité d'autres bannis, tant de Fleurance que d'ailleurs, si-non de faire ce qu'ils firent, que de se retirer en France et faire au pis qu'ils purent contre leur nation, et là chercher leur vivre, et là le trouver, puisque leur patrie leur desnyoit, et sauver leur vie qu'on vouloit leur oster par cruels tourmens?

Je sçay bien qu'il y a aucuns zelateurs de la patrie, ceremonieux et consciencieux, qui ont tenu ceste proposition : que certainement ils pouvoient esviter le danger preparé, et fuyr la fureur de la patrie et de la souveraineté irritée, qui ne dure pourtant pas tousjours, et se tenir coy, et vivre en repos, et tenir les mains liées, afin de donner occasion à leur supériorité[1] de s'appaiser et leur user après de clémence, voyant la debonnaireté de leur doux naturel et paisibles actions. Vrayment, voylà de braves philosophes scrupuleux! Leurs fievres quartaines[2]! Et cependant que je feray

1. A la souveraineté de Florence dont ils étaient sujets.

2. On voit par les *Curiosités* d'Oudin qu'on invoquait les fièvres quartaines dans les souhaits ironiques. Ici elles semblent venir en aide à une malédiction connue qu'on retrouve dans le théâtre de Molière; cela équivaudrait à : *Que les fièvres quartaines les étouffent!*

ainsy du sot et du reformé, qui me nourrira? Au lieu qu'exposant mon espée au vent, elle me donne bien à manger, et une très-belle et bonne reputation. Et, la tenant à l'abry et couverte d'un foureau, je meurs de faim et vis comme une beste, sans gloire et sans honneur.

Qu'eust faict M. de Bourbon, s'il n'eust faict ce qu'il fit? Enfin il fust esté prisonnier, et luy eust-on faict son procès et couper la teste, comme on avoit faict au connestable de Sainct-Paul, et deshonnoré pour jamais, et luy et les siens. Au lieu qu'il est mort très-glorieux, si jamais grand mourut, ayant vengé ses injures et offenses, pris son roy en battaille rangée, qui le vouloit faire mourir; et fut bien receu, et trouva des courtoisies aux pays estrangers, que le sien propre luy avoit desnyées. En quoy est bien vray ce qu'on disoit anciennement :

Omne solum forti patria est, ut piscibus æquor.

C'est-à-dire :

Toute terre est terre, et tout pays est pays, et pareil et tel, à un homme généreux, comme toute mer l'est aux poissons [1].

Ces exemples pourtant que je viens d'alleguer, ce n'est pas pour une maxime que je veuille tenir qu'à chaque coup on doive estre ingrat à sa patrie et à ses superieurs, et se

1. Dans cette traduction fantaisiste d'Ovide, *généreux* a le sens d'*homme de race*, et non d'*homme faisant taire son ressentiment* qui a cours aujourd'hui.

revolter pour la moindre mousche qui leur vole devant le nez[1]. Mais il faut meurement songer et considérer les occasions et les subjects, et faire comme fit le feu prince de Condé, Charles de Bourbon, tué à la battaille de Jarnac, lequel, lorsqu'il cuyda estre attrapé dans sa maison de Noyers, que M. de Tavannes disoit tenir la beste dans les toilles[2], et ne restoit qu'à la lancer et la prendre, il se sauva à grandes traittes avec toute sa famille, se retirant tant qu'il pouvoit, et sans s'arrester, à La Rochelle. Et là commença à tourner teste, et prit les armes; et, pour sa deffense, il disoit que : tant qu'il avoit peu, et qu'il avoit trouvé terre, il avoit fuy; mais, ayant trouvé la mer, et ne la pouvant traverser ny nager comme les poissons, il avoit été contraint de s'arrester, de peur de se noyer passant plus outre, et se revirer au mieux qu'il put. Il eust bien mieux valu possible qu'il n'eust tenté l'hazard, et se fust embarqué et tiré plus outre, car il ne fust pas esté tué six mois après, comme il fut. Bienheureux sont aucuns qui peuvent patienter en ces choses-là, et d'autres bien malheureux sont-ils aussy.

C'est assez parlé de ces ingratitudes, parlons un peu des recognoissances, et comme

1. Branthôme est coutumier de ces réticences toutes les fois qu'il fait le révolté ou l'impie; il croit ainsi se donner le plaisir de dire ce qu'il pense en restant en règle avec la royauté et l'Église.

2. Tenir la bête dans les toiles, c'était alors entourer de cordages et de fortes toiles le fourré où on avait reconnu la présence du sanglier. Pendant que les valets gardaient cette enceinte, les chasseurs y entraient armés d'épieux.

ils sont plus louables. J'ay ouy raconter à une personne grande : que le grand roy François, grand certes en tout, ne fut point si rigoureux, ny ne voulut point tant de mal, comme l'on diroit bien, aux serviteurs de feu M. de Bourbon qui le suivirent hors de France en son adversité. Quand on les luy amenoit, pris ainsy qu'ils passoient pays pour suivre leur maistre, il les interrogeoit simplement où ils alloient, et, après leurs responses (qu'ils suivoient leur maistre), sans autrement s'estomaquer, il disoit à ceux qui les avoient pris, ou bien à d'autres qui crioient : *Tolle, tolle, crucifige!* (comme il y en a tousjours de telles gens, et s'en trouvent assez pour faire des bons valets) « Ce seroit charge de faire mal à ces pauvres gens; ce sont pauvres serviteurs et officiers de leur maistre qui les nourrit très-bien; ils le vont trouver pour vivre, que s'ils l'abandonnoient, ils mourroient de faim ailleurs : moy-mesme ne leur en donnerois pas, n'en estant la raison, ny aussy pour l'oster aux miens pour le donner à eux. Parquoy, qu'ils se retirent, ils sont à louer pour leur loyauté. » Et par ainsy, se fondant sur de très-bonnes raisons, il n'exerça que peu de rigueurs de justice envers eux, ny mesmes envers les plus coupables, ny les plus grands, auxquels il pardonna, comme au seigneur de Sainct-Vallier, estant sur l'eschaffaut, et de La Vauguyon et Loüys d'Ars.

Qui plus est, il s'en servit d'aucuns, comme il fit de M. de Pomperant, lequel estoit tenu grandement à M. de Bourbon, à cause qu'il

avoit tué à Ambroise le seigneur de Chissay, l'un des gallands et mignons de la cour. Et ainsy que ledict Pomperant fut cherché partout, n'estant bon à donner aux chiens, pour la hayne que luy portoient le roy et les seigneurs et dames de la cour, à cause de ce meurtre. M. de Bourbon le recela dans son logis (car lors les logis des grands princes estoient sacrés) et le fit esvader secrettement, si bien qu'on n'en entendit plus parler, si-non au bout de quelque temps, qu'il fallut à M. de Bourbon luy-mesme s'esvader et s'enfuyr de France. Ledict seigneur de Pomperant le servit et le seconda si bien, qu'il le sauva hors de France heureusement par sa vaillance, resolution et prevoyance, ainsy que le recite très-bien M. du Bellay en ses *Memoires;* si que, possible, sans luy M. de Bourbon eust couru une très-grande fortune. Et par ainsy, luy, brave et genereux, recognut le bien de sa vie à l'endroict de son bienfaicteur par un service signalé, avec plusieurs autres, ne l'abandonnant jamais en ses guerres et adversités. Après la battaille de Pavie, le roy ayant cognu et esprouvé sa grande loyauté, après l'avoir envoyé deux fois en Espaigne pour sa prison vers l'empereur, M. de Bourbon vivant pourtant, le roy le prit en grace et en son service, le remit en ses biens et luy donna honneurs et grades. Car il le pourveut d'une compaignie d'hommes d'armes, de laquelle il s'acquitta très honnorablement et vaillamment au royaume de Naples, où il mourut en servant son roy loyaument, et aussy fidellement

en portant la croix blanche comme il avoit faict[1] M. de Bourbon portant la croix rouge.

Voilà l'humeur qu'eut ce grand roy de se servir d'un tel serviteur, si plein de gratitude et si recognoissant. Il n'en fit pas de mesmes à l'endroict d'un serviteur dudict M. de Bourbon, chery et très-aymé et favory de son maistre; je ne le nommeray point. Il estoit pere d'un grand d'aujourd'huy, et qui a un bon grade en France[2]. Cestuy serviteur, et son premier valet de chambre, sçachant tous les secrets de son maistre, d'autant qu'il se fioit en luy comme en Dieu, alla descouvrir au roy toutes les menées et manigances de son maistre de poinct en poinct, en luy monstrant le double de tous ses memoires et instructions. De telle façon que, si le roy n'eust esté bon et sage roy, il mettoit la teste de son maistre sur un eschaffant : mais le roy le voulut gaigner par douceur, comme il fit à Chantelle, lorsqu'il luy parla à son lict, faisant du malade. Certainement du premier abord le roy fit bonne chere à ce serviteur ingrat, et l'estima pour ce coup; mais despuis et luy et toute sa cour l'estimerent meschant, ingrat, ingratissime, importun et très-odieux. Se trouvant une fois eux dans la chambre de la reyne, luy et Pomperant, et devisans ensemble, le roy, les seigneurs, les gentilshommes et les dames les regardans, disoient

1. Comme il avait fait pour M. de Bourbon en portant la croix rouge.

2. Ce serviteur, que Branthôme ne veut point nommer, est le père du maréchal de Matignon.

tous d'une voix assez haute : « Il y a bien difference de ces deux-là, l'un pour avoir esté traistre et très-ingrat à son maistre, et l'autre très-loyal et recognoissant, et très-homme de bien. » Et n'y avoit ny petit ny grand qui n'abhorrast l'un et n'estimast beaucoup l'autre et ne l'admirast.

Et si le roy a bien estimé le sieur de Pomperant pour sa generosité de bon et recognoissant naturel, l'empereur, de son costé, en fit bien de mesmes à plusieurs serviteurs et honnestes gentilshommes dudict M. de Bourbon. Car, ayant perdu leur bon maistre, ne sçachant où se retirer, luy ayant recognu en eux leurs fidelités, loyales actions et amitié envers leur maistre, les retira à soy et s'en servit, et s'en trouva très-bien ; et si bien les rescompensa tous, qu'il n'y eut aucun qui demeura pauvre. Cesdits gentilshommes, des plus remarqués, estoient les sieurs de La Mothe des Noyers, Le Peloux, l'Alliere, Montbardon, Luringe, des Guerres et La Chapelle-Montmoreau ; de tous ceux-là je n'ay veu que le seigneur des Guerres à Naples, la premiere fois que j'y fus, et qu'il vint faire la reverence à feu M. le grand-prieur de Lorraine, fort honneste gentilhomme certes. Il avoit bien six mille escus d'intrade [1] à Cazé, et estoit marié à Naples. Ce La Chapelle-Montmoreau estoit un gentilhomme, mon voisin, que je n'ay point veu ; mais j'ay ouy raconter à deux de ses freres qui l'allerent veoir en Espaigne par cinq ou

1. De revenu (*entrada* en italien).

six fois, et l'y virent si honoré et si enrichy, que, les voyant, il les pria de ne se dire ses freres, à cause qu'ils estoient très-mal en poinct, car je croy qu'ils n'avoient pas tous ensemble deux cens livres de rente. Et donna à sesdicts freres assez de moyens, mais c'estoient des desbauchés qui brouillerent et consommerent tout à leur retour. Du despuis j'ay veu aucuns titres de luy, par lesquels il paroissoit qu'il avoit, ou en estat chez l'empereur, ou en pensions, ou en banques, plus de douze mille ducats de revenus. Il mourut à Nancy, ayant esté envoyé ambassadeur par l'empereur son maistre vers l'altesse de madame sa niepce, et est enterré audict Nancy aux Cordelliers, dans une petite chapelle à main droite en entrant, ainsy que m'ont dict ses freres, lesquels ont laissé perdre tout par faute d'aller sur les lieux, et aussy qu'ils n'avoient point trop d'esprit : leur frere leur avoit tout emporté avec luy. J'y ay veu d'aussy beaux papiers et titres, que, s'ils fussent tombés entre les mains d'un habile homme, il fust esté riche de plus de cinquante mille escus.

Voylà comme l'empereur sceut très-bien remarquer et recognoistre les bons cœurs de ces gens de bien. Que s'ils fussent esté autres, il ne s'en fust jamais servy ny ne les eust jamais estimés; car ces grands, encor qu'ils fassent pour le commancement bonne chere aux traistres et aux ingrats à leurs bienfaicteurs, et leur monstrent quelques signes de benivolance, si est-ce que puis après ils s'en mocquent, ils ne s'y fient point et ne les estiment jamais.

Je me soubviens que, lorsque M. de Montmorency d'annuy[1] fut contraint de s'armer contre le roy en Languedoc, lorsqu'il tourna de Poulogne, il dict à ses serviteurs et gentilshommes : « Messieurs, vous voyez comme je suis pressé et contrainct de prendre les armes contre mon roy, ce que j'ay fuy tout ce que j'ay peu; je les prends certes à mon grand regret, non pour agresser, mais pour me deffendre. Je sçay que parmy vous autres il y en peut avoir quelqu'un à qui l'ame et la conscience peuvent picquer de faire comme moy et de s'armer à l'encontre de son roy, chose fort difficile à digerer. Par-quoy tous ceux qui sont atteints de ce remors et qui ne voudront demeurer avec moy et s'en aller, je les puis asseurer que pour cela je ne leur voudray mal, ny leur feray aucun tort ny desplaisir, et en serois bien marry. Tant s'en faut, que je les feray conduire seurement où ils voudront : et à ceux qui voudront demeurer avec moy et courir ma fortune, je leur auray une grande obligation, et se ressentiront de moy en tout ce que je pourray de la bonne fortune qui me voudra rire. »

De ceux qui voulurent demeurer avec luy le nombre en fut plus grand que des autres qui s'en osterent d'avec luy et s'en allerent; dont il y en eut deux que je ne nommeray point, qu'il y avoit long-temps qui avoient esté de sa maison; entre autres un (je ne dirai point de quelle nation, car on le pourroit

1. D'aujourd'huy. (Il s'agit de Henri, duc de Damville, puis duc de Montmorency.)

cognoistre et le blasmer, ce que je ne veux, car il estoit fort mon amy), il y avoit trente ans qu'il servoit le maistre. Quand ils vindrent à la cour et se presenter au roy, luy donnant à entendre que, comme ses très-humbles subjects et serviteurs, ils s'estoient despartis d'avecques leur maistre et de ses factions, veu qu'il se bandoit contre Sa Majesté, le roy les receut certes avecques un bon visage. Mais je sçay bien ce que je luy en vis dire par après, et se mocquer d'eux[1] à part, et les tenir par trop ingrats et de peu de cœur : et non luy seulement, mais toute la cour les blasma et les monstra au doigt, pour avoir ainsy abandonné leur maistre et son bon besoing, soubs ceste legere couleur qu'ils ne vouloient point avoir le renom et nom de revoltés contre leur maistre.

Lorsque Monsieur s'en alla mescontent de la cour, j'en sçay plusieurs qui en firent de mesmes, et ne le voulurent suivre ni courir sa

1. En ce passage comme en d'autres, Branthôme paraît beaucoup moins préoccupé de conter l'histoire de M. de La Noue que de fortifier les sentiments de rébellion de la noblesse contre le principe de la souveraineté qui faisait en somme sa grande force et duquel découlaient tous les privilèges aristocratiques. Dans les pages qui précèdent, Branthôme soutient que la noblesse est odieusement opprimée par les rois ; ici, il représente l'insurrection comme un devoir, et, ce qui est difficile à croire, un devoir devant lequel le Roi s'inclinait au point de mépriser ceux qui ne voulaient point entrer dans la révolte de ses vassaux contre son autorité. Ces théories anarchiques s'accordent d'ailleurs avec le mépris que l'auteur affiche pour l'idée de patrie. Par le fait, une partie de la noblesse était du même sentiment qui cachait le désir de rester placé au-dessus des lois.

fortune, alleguans tousjours ce vieil dicton, qu'ils ne vouloient aller contre le roy. Quand il alla aussy en Flandres la premiere fois contre l'opinion du roy, il y en eust aussy qui l'abandonnerent et qui ne le voulurent suivre, disans qu'ils ne vouloient aller contre la volonté du roy; mais je vous jure que le roy, ny la reyne, ny toute la cour, ne les en estimerent nullement, et n'en firent nul cas, et se mocquoient d'eux. Car je sçay bien que la reyne m'en nomma un qui se fit deffendre au roy exprès, dont il en fut bien mocqué et fouetté de belles parolles, à mon advis. J'ay veu fort bien tout cela et en parle comme très-certain, car j'estois de la partie moy-mesme pour leur donner des fessées; et les appellions les *conscientieux d'eau douce*, et les *devots et religieux reallistes*[1], et les *bons secoureurs de leurs maistres et bienfaicteurs en leurs necessités*.

C'est aussy une vraye follie d'avoir ces sottes scrupules, que d'estre ainsy du tout fidele au service du roy et si attaché qu'on le prefere à tout autre; car je voudrois bien sçavoir[2] : voylà un pauvre diable qui n'est cognu du roy non plus que le plus estranger de Turquie, qu'il vinst laisser et abandonner son bienfaicteur qui l'ayme, le cognoist, pour aller au service du roy qui n'en fera compte : que doit-on dire de luy, si-non que c'est un sot? Aussy à la battaille de Jarnac fut pris un brave et vaillant gentilhomme appellé M. de Corbozon, frere second de M. le comte de

1. Royalistes.
2. Je voudrais qu'on m'explique le cas suivant.

Montgommery. Ainsy que Monsieur, nostre roy Henry despuis, luy eut dit qu'il falloit qu'il quittast son party et fist service au roy, il luy respondit : « Certainement, monsieur, du temps que M. le prince de Condé mon maistre vivoit, j'eusse plustost choisy mille morts que de l'avoir quitté et luy et son party, encor que je voyois bien que je faillois, et luy aussy grandement, de se bander ainsy contre son roy : et me pardonnez si je le dis; mais à ceste heure, puisqu'il est mort et que je n'ay plus de maistre ny de bienfaicteur qui me doibve tenir lié à soy par ces petites obligations, s'il plaist au roy me pardonner, et à vous aussy, monseigneur, de me prendre pour serviteur, je vous serviray aussy fidelement comme j'ay faict mon premier maistre. »

Il dit cela à Monsieur, et devant tout le monde, qui luy en sceut un très-bon gré; et luy et toute l'assistance l'en estimerent fort; si bien que Monsieur le prit à son service, avecques beaucoup de protestations de le bien servir. Et quant à moy, je pense qu'il est permis de Dieu de prendre et suivre son mieux là où on le trouve.

Quelques années avant, aux premieres guerres, un gentilhomme de Xainctonge, nommé Saincte-Foy, ayant esté faict creature de M. le prince et son lieutenant de sa compaignie de gens-d'armes, et à qui il avoit desparty de ses honneurs et beaucoup de ses moyens (et encor qu'il fust riche gentilhomme, si est-ce que M. le prince l'ayant advancé, poussé et faict cognoistre et valloir), il le vint

à quitter à Orléans, soubs le prétexte de devot realliste[1], et vint trouver le roy au bois de Vincennes, avec d'autres que je ne nommeray point, mais non obligés audict prince. Il y fut si mal-venu et trouvé si odieux, et du[2] roy de Navarre, pour avoir ainsy abandonné son frere, et de tout le monde, et on en fit si peu de cas, que de despit il se retira en sa maison avec sa patente et sauve-garde du roy, que personne ne vouloit voir[3], au moins peu, non pas ses amys. Et quant à ceux de son party, ils luy porterent une telle hayne et inimitié, qu'ils ne cesserent jamais, jusqu'à ce qu'un jour, retournant de La Rochelle, où il estoit maryé avecques la fille heritiere de madame de Laneret, bourgeoise, le guetterent en chemin et le tuerent.

Voylà enfin comme il en prend aux ingrats; car, quelque belle couleur qu'ils puissent trouver en leur faict, ils sont tousjours rejettés de toutes bonnes et honnestes compaignies : et faut bien dire qu'ils sont en rancune de tout le monde, qu'eux-mesmes se hayssent et ne se peuvent aymer; et le plus grand desplaisir qu'on leur sçauroit faire, c'est de les appeller ingrats; et confesseront plustost qu'ils sont subjects à toutes autres imperfections que tachés de ce vice. Ce qui n'advient pour autre chose, sinon de ce que l'ingratitude est inexcusable; car, faillir à l'obligation que l'on a, ce

1. Sous prétexte de dévouement à la royauté.
2. Même par le roi de Navarre et par tout le monde.
3. En sa maison où presque personne ne le voulait voir, et ce n'étaient pas ses amis.

vice est trop deshonneste, et ne sçauroit se couvrir d'aucune chose. Ainsy demeure tousjours toute nue, si bien qu'elle est contraincte de monstrer partout sa honte et sa vergogne; au lieu que les autres vices se peuvent quelquefois pallier et couvrir de quelque manteau, sinon vray, du moins approchant de quelque couverture.

Et ce qui est cause aujourd'hui qu'il y a tant d'ingrats et que l'on ne soucie point de ce vice et peché, c'est qu'il ne porte point de punition quant et soy, comme plusieurs autres, et aussy qu'un tel mesfaict ne peut recebvoir peine qui le puisse esgaller. Les Égyptiens jadis en sont esté fort ennemys de telles gens, et ne les punissoient autrement, si-non qu'il les faisoient cryer et publier partout pour infames, afin que personne ne leur fist plus aucun plaisir, estimant peine condigne à l'ingratitude d'un amy de les luy faire perdre[1]. Tous les Perses, comme dit Zenophon, ne trouvoient parmy eux aucun vice plus blasmable que ceste maudicte ingratitude, et chastioient fort rigoureusement ceux qui en estoient touchés.

Il y en a aucuns qui tiennent que, comme la trahison ne peut estre assez punie, aussy l'ingratitude ne peut estre assez blasmée et en horreur à tout le monde, estimans ces deux vices si conjoincts ensemble, que l'on peut dire que tout traistre est ingrat. Car, comme

1. Que c'était peine méritée par un ingrat que lui faire perdre ses amis.

le traistre[1] n'est autre chose que faillir de foy promise ou deue à une personne, aussy estre ingrat n'est autre chose que faillir à l'obligation que l'on a et se doibt à cause d'un plaisir. Ce malheureux Judas, qui trahit Jésus-Christ son bon maistre, fut et traistre et ingrat tout ensemble; ingrat, pour avoir si mal recognù le bien et l'honneur qu'il luy avoit faict de l'avoir receu en sa tant honnorable, belle et saincte compaignie, là où il estoit plus heureux qu'il ne luy appartenoit; et traistre, pour l'avoir trahi et livré à la mort. Que gaigna-t-il par là, si-non pour le monde, que les Juifs, après s'en estre servis, se mocquerent de luy, l'eurent en mespris et horreur? Et quand il leur rendit leur argent, ils n'en firent compte comme de ce qui estoit. Et quant à Dieu, il fut condamné de luy aussy tost, et miserablement envoyé aux enfers.

Je voudais bien sçavoir quelle tant grande louange acquit Brutus pour avoir tué Cæsar son bienfaicteur, qui l'avoit tant aymé, tant favorisé et monstré ce qu'il sçavoit de la guerre en celle de la Gaule. Encor dict-on qu'il estoit son fils, pour l'avoir engendré de Servillia, qu'il entretenoit. Ce ne fut pas tout, il luy sauva la vie dans la battaille de Pharsale, l'ayant recommandé à tous ses soldats et ceux de son camp, sur-tout de luy sauver la vie et le luy emmener vif; ce qui fut faict, dont il e .t une joye extresme : et pour recompense de tant de biens, luy conjura sa mort, luy bailla

1. Faire le traistre.

quasy les premiers coups, se fondant sur une sotte opinion qu'il y alloit du service de la patrie et de la respublique et de son grand interest. Vrayment ouy! Que la patrie, puis après luy, fit de grands biens et rescompenses! Il s'en alla de la ville comme un meurtrier et banny, seul et desguisé, et luy et ses compaignons, l'un passant par une porte, et l'autre par l'autre. Toutesfois, au bout de quelque temps, ils assemblerent quelques grandes forces, qui furent cause du livrement de la battaille de Philippes, où luy se tua miserablement; et avecques luy de tous les autres conjurés n'en eschappa un qui ne mourust miserablement. Voylà la rescompense de mes ingrats, quelque prétexte qu'ils ayent d'estre tant zellés à leur patrie; et n'y eut à la fin aucun qui ne les mesestimast tous. Comme, certes, un si gallant homme que Cæsar ne debvoit estre ainsy traicté par les siens; et pour un si lasche traict Brutus en eut de belles offrandes de sa patrie pour rescompense de son ingratitude envers son bienfaicteur.

Charles I, roy des deux Siciles, duc d'Anjou, et frere au roy sainct Louys, ayant en sa prison Henry d'Espaigne, qui luy avoit esté très-ingrat des bienfaicts receus de luy, et l'ayant recueilly qu'il ne sçavoit où aller (car son frere l'avoit chassé d'Espaigne), pour rescompense le quitta [1], et s'en alla accoster de Corradin, et l'assister le jour de la battaille

1. Pour récompense, Henri d'Espagne le quitta pour soutenir son compétiteur Conradin.

qu'il perdit. Il ne le voulut punir de mort [1], pour luy avoir donné la vie par les prieres de l'abbé de Mont-Cassin, sainct religieux, mais le fit attacher par le col comme une beste, et mettre dans une cage de fer, et le fit pourmener par toutes les villes du royaume, servant de spectacle à tout monde, et de risée. Ainsy fut-il rescompensé de son ingratitude, et hay et mocqué dun chascun.

De nostre temps, en nos guerres civilles troisiesmes, il y eut un certain Montravel, natif de la Brye, gentilhomme (à ce que l'on disoit, mais en cela pourtant derogea-t-il à sa noblesse), lequel, pensant faire un grand service au roy, entreprit et resolut de tuer M. de Mouy, qui l'avoit nourry page et eslevé et poussé aux armes. Et de faict il le fit, car après la battaille de Montcontour perdue pour les huguenots, ainsy que M. de Mouy eut choisy pour soy la ville de Nyort, comme d'autres firent d'autres villes pour rompre le cours de la victoire de leurs ennemys, et s'estant allé pourmener hors de la ville pour la contempler et voir la force et la foiblesse, voicy venir ce Montravel, monté sur un bon cheval, resolu, qui donna un coup de pistolle à son maistre, le trouvant tout désarmé. Et puis se sauve au camp de Monsieur, nostre general, auquel il se presente et raconte son beau coup. A l'instant il fut assez bien venu, et de Monsieur, et d'aucuns du conseil et autres; mais pourtant si fut-il abhorré de

1. Charles d'Anjou ne le fit point mourir parce qu'il céda aux prières de l'abbé.

tous ceux de nostre armée, si bien que personne ne le vouloit accoster, pour avoir ainsy si perfidement et proditoirement tué son maistre et son bienfaicteur, encor qu'il eust fait un grand service au roy et à la patrie pour leur avoir exterminé un ennemy très-brave et très-vaillant, et qui, après M. l'admiral (car M. d'Andelot estoit mort), n'y en avoit point de pareil pour leur nuire. Et luy fut commandé de se retirer en sa maison, comme ne se fiant nullement en luy; car qui faict de tels coups en faict plusieurs autres, jusqu'à ce qu'on l'envoya querir pour tuer M. l'admiral, comme assassineur; mais il le faillit. Et ne fut pas mort de sa main sans d'autres qui reparerent sa faute au massacre de la Sainct-Barthelemy.

Que devint-il, pour fin, ce Montravel? Il eut deux compaignies telles au siege de La Rochelle, où il perdit ses escrimes[1], et ne put pas bien jouer de celle du garde-derriere, car je ne vis jamais homme si estonné en siege que cestuy-là. Et peu se trouvoit en factions, si-non à garder quelque chetif quartier qui luy estoit donné; et quand il vouloit se fourrer parmy les autres compaignies, un chascun le fuyoit comme la peste. Après il vint à la cour, où il demandoit tousjours quelque chose, et par importunité l'obtenoit, craignant qu'il ne fist aux autres ce qu'ils luy avoient faict faire; et

1. *Perdre son escrime* se disait pour : ne rien comprendre à ses devoirs. (Voyez Oudin, *Curiosités*.) L'escrime du garde-derrière, qui vient ensuite, était sans doute l'art de veiller à la bonne garde d'un poste, de prévenir toute surprise.

de faict il eut pension, comme si ce fust esté le tueur du roy, non pas pour tuer le roy, mais gagé par Sa Majesté pour tuer les autres. Il eut de plus le privilege d'aller dans Paris et le Louvre, jusques dans la chambre du roy, tousjours couvert et armé de pistolles[1], luy sixiesme[2], d'autant qu'il estoit menacé; mais pourtant quand il entroit dans la chambre du roy nul ne le vouloit accoster. Un chascun le detestoit et abhorroit, mesmes le roy dernier Henry III, si bien qu'il lui fit deffendre sa chambre; et n'y vint plus, sinon dans le Louvre, mais estonné, la veue basse et la carre[3] d'un tel homme qu'il estoit. Enfin Mouy aisné fils, brave et courageux gentilhomme, ne pouvant plus traisner si longtemps la mort du pere sans estre vengée, trouvant ce Montravel dans la rue, l'attaqua si furieusement qu'il le tua; mais le malheur fut qu'un des satellites dudict Montravel tira un coup de petrinal[4] audict M. de Mouy, dont il mourut, et n'eut le loysir de jouyr du fruit de la vengeance, si-non que la gloire luy en demeura immortelle après sa mort. Voylà comme il en prend à telles gens et fort justement.

Or, advant que finir ce discours d'ingrats, et comme il ne leur est bienseant d'oublier et

1. Pistolets. — C'est la forme italienne *pistola* francisée.

2. Avec cinq estafiers.

3. Mais contraint, les yeux baissés avec une mine qui annonçait sa bassesse. On dit encore *cara* en langue d'oc.

4. *Petrinal* ou *poitrinal* s'est dit du pistolet long devenu le mousqueton de cavalerie comme de la petite arquebuse, parce que la crosse s'appuyait à la poitrine.

ne recognoistre leurs bienfaicteurs, pour le plus beau de tous exemples j'allegueray cestuy-cy, qui se trouve aux histoires de Savoye. Le comte Édouard de Savoye, le jour de la battaille de Varey, qui fut donnée entre luy et le Dauphin de Viennois, où il fut pris par un seigneur de Dauphiné, nommé Auberjour de Maleys; mais, parce qu'il ne pouvoit le garder seul, le seigneur de Tournon aperceut comme ledict comte se vouloit deffaire de luy et combattoit tousjours; courut avecques sa trouppe, et arresterent tous deux ledict comte prisonnier; lequel, comme ils se mettoient en debvoir de le desarmer, et luy oster son armet, le jeune seigneur de Boselet, accompaigné du seigneur d'Antremont, le recourut d'entre les mains d'Auberjour et du seigneur de Tournon. Lesquels, voyans leur proye s'enlever de leurs mains, s'escryerent à haute voix qu'on leur donnast secours, et envoyerent un trompette à messire Albert, seigneur de Sassonnage, luy dire qu'il picquast avec sa trouppe pour ayder à reconquerir le comte de Savoye leur prisonnier qu'on avoit recouru. Mais le seigneur de Sassonnage, portant grande amitié et debvoir au comte Édouard, fit la sourde oreille, feignant d'estre empesché ailleurs contre ses ennemys; dont fut recouru ledict comte, et emmené en lieu de seureté par ses gens. Or faut noter qu'un peu de temps auparadvant, ledict seigneur de Sassonnage, estant ambassadeur en France, avecques charges de demander une fille au roy en maryage pour M. le Dauphin son seigneur,

tumba en un grand inconvénient et danger de sa vie, pour avoir tué le seigneur d'Aigreville, grand-maistre d'hostel de France, qui avoit respondu audict de Sassonnage, que le roy n'estoit deliberé de donner sa fille à un tel pourceau qu'estoit le Dauphin son maistre. Pour laquelle response ledict de Sassonnage mit l'espée au poing et tua ledict grand-maistre : dequoy le roy indigné commanda aussy tost de le prendre et en faire l'execution du meurtre. Ce qui eust esté faict, et eust eu ledict Sassonnage la teste trenchée, n'eust esté le comte Édouard de Savoye, qui pour lors estoit à la cour de France, qui le fit esvader et sauver, et luy donna moyen d'esviter la fureur du roy. Ainsy le seigneur de Sassonnage, ne voulant estre ingrat à l'endroit de celuy dont il tenoit la vie, donna aussy moyen audict comte de se sauver de la battaille. Et n'est, par ainsy, nul plaisir perdu entre les gens de bien. Je croy que guieres ne se trouvera un plus beau exemple de belle reconnaissance que cestuy-là, et ne sçauroit-on assez louer ledict seigneur de Sassonnage.

A[1] grand peine M. de La Noue eust-il fait à l'endroict de M. de Lorraine comme fit ledict sieur de Sassonnage, quand il l'eust tenu ainsy[2] à sa mercy, veu que de loing il l'abbayoit[3] et luy nuysoit le plus qu'il pouvoit.

1. Dans les éditions précédentes, cet alinéa termine le suivant avec lequel il n'a point de rapport, puisqu'il forme la conclusion du précédent. Je l'ai remis à sa place.
2. Quand il a tenu ainsi le comte de Savoie...
3. Le décriait.

Un autre bel exemple avons-nous de Noradin, soudan de Damas, lequel, un jour que Baudouin, roi de Hiérusalem, eut faict quelques courses sur les Sarrazins et Arabes, et eut faict un grand butin sur eux (tant de biens que de personnes, dont entre autres s'y trouva la femme du soudan); et ainsy qu'il se retiroit chargé de son butin, ladicte femme vint à accoucher en plein chemin. Il luy fit assister de tout ce qu'il put en ses couches, et luy fit alletter (ne pouvant mieux) son enfant par une chamelle qui ne venoit que d'avoir un fan[1], et puis la fit reconduire et rendre en seureté à son mary. Ce soudan, au bout de quelque temps, recognoissoit ceste gracieuseté et courtoisie, sauva la vie audict Baudouin dans une place assiegée desdicts Arabes; et si fit bien mieux, car, quelques années après, ledict Baudouin venant à mourir sans enfans, ordonna par sa derniere volonté que son corps fust porté de Baruth[2] à Hierusalem pour y estre inhumé, là où il fut fort pleuré et regretté, tant des siens que des estrangers qui s'y trouverent. Aucuns des principaux du conseil de Noradin s'efforcerent de luy persuader de courir sus aux chrestiens, et qu'il n'y fit jamais meilleur, cependant qu'ils s'amusoient aux pleurs et à l'enterrement de leur roy. Mais Noradin ne le voulut jamais, tant pour les vertus de ce grand roy qu'il admiroit, et qu'il ne vouloit qu'on le perturbast en son enterrement, que pour la reco-

1. Un petit.
2. Beyrouth.

gnoissance de la courtoisie passée : et ainsy laissa aux vivans celebrer les obseques de leur roy. Quelle bonté de barbare, qui efface force chrestiens que je sçay!

En nos guerres civilles, en la battaille de Jarnac, le feu comte Gayasse, brave et gallant gentilhomme italien, qui s'estoit trouvé en plusieurs bons affaires pour le service du roy, et mesmes au siege de Sienne avecques M. de Montluc, mourut en Dauphiné (lorsque le roy Henry III tourna de Poulogne) en titre de mareschal de camp, et fut tué en une rencontre. Il fut soupçonné, et non à tort, d'avoir sauvé M. de Teligny, qui par cas estoit tumbé entre ses mains; mais, d'autant qu'il avoit receu plaisir de luy, le voulant recognoistre en une si belle occasion. Parquoy le fit esvader, sans sonner mot, tout bellement du champ de battaille, et le conduisit hors du vainqueur, sans en vouloir faire sa parade au general et à l'armée, comme plusieurs pleins de vanité et ingrats eussent faict, ny sans crainte d'en estre repris ny en estre en peine; car il ne luy alloit rien moins que de la teste pour le droict de la guerre. Monsieur, nostre general, le sceut comme par une suspicion sourde; car il y avoit joué son jeu seur et sans bruit, si bien que, par aucune vive apparenee ny conjecture vraye, on n'en eust rien sceu juger sainement. Si n'en fut-il inquieté nullement du general, ains en fut loué, et de luy et des gallants[1] de

1. *Galant* a ici le sens de *galant homme*, homme qui se

l'armée, et fort estimé, pour avoir esté si bien à l'endroict de son amy.

Le marquis de Richebourg, autrement de Renty, n'en fit de mesmes à l'endroict dudict M. de La Noue; car encor qu'il luy eust obligation de tout ce qu'il sçavoit de la guerre dès-lors qu'il alla en Flandres (j'ay escrit cecy, s'il me semble, ailleurs [1]), quand il fut pris on ne le recognut nullement jusques à faire fort peu de cas de luy et le rudoyer, et parler fort bravaschement à luy, et s'en servir au lieu où il le mena en forme de triomphe, non de magnificence, mais de risée et de desdain. Et dict-on que, luy ayant esté remonstré par aucuns de ses privés à le traicter plus honnorablement, et selon son merite et sa fortune, et l'obligation qu'il luy avoit, il n'en fit aucun cas, si-non, je pense, que tout ainsy que ledict M. de La Noue avoit faict à sa patrie et à son roy et autres, il estoit necessaire et très-juste qu'on luy en fist de mesmes.

Pompée usa de pareil à l'endroict de Perpenna, lequel, après qu'il luy fut mené prisonnier, le fit mourir tout incontinent; ne meritant en cela d'estre blasmé ny condamné d'ingratitude, comme mal recognoissant des bons services, tours et plaisirs que ledict Perpenna luy avoit faicts en Sicille, ainsy comme aucuns le chargeoient. Mais plustost doibt

respecte et se conduit bien en toute occasion. Mais *galant* est pris ironiquement dans beaucoup d'autres passages.

1. Branthôme l'a écrit au commencement même de cette notice sur La Noue.

estre loué de grande magnanimité, pour avoir sauvé toute une respublique que ce meschant homme accusoit par des papiers qu'il monstra à Pompée, qu'il ne voulut voir pourtant, qu'il avoit retiré de Sertorius; aussy que ce maraut ne meritoit de vivre, pour avoir tué son general et son capitaine, qui valoit plus que luy, et duquel il avoit receu une infinité de plaisirs et de courtoisies.

Il faut que je fasse ce petit conte d'un de nos françois, qui fut le cardinal Balue, du temps du roy Louis XI. Son premier advancement fut qu'il fut simple valet de l'evesque d'Angers, de la maison de Beauveau, dont j'en ay cognu la race bonne et noble. Il fut eslevé par luy en biens et grandeurs, et puis le donna au roy Louis XI, qui aymoit fort les gens subelins d'esprit; et, pour ce qu'il le trouva à son gré, le fit evesque d'Evreux et puis cardinal. Estant monté si haut, comme ingrat s'oublia, et en son Dieu[1] et ses maistres. Il commença premierement en Dieu, et puis en son maistre premier[2], dont il fit de si meschants rapports faux au roy (qui croyoit legerement), qu'il adjousta foy à ses parolles. Et, par frauduleuses informations qu'il fit faire, il fit desclarer[3] inhabile à l'evesché, et se fit par consequent (cela s'entend) conferer par le roy ladicte evesché. Ainsi il deffit son premier maistre et bienfaicteur; et puis il fut traistre au roy, son second maistre, par mille

1. Oublie ce qu'il devait à Dieu et à ses maîtres.
2. L'évêque d'Angers.
3. Balue fit déclarer l'évêque.

trahisons qu'il luy fit, et intelligences qu'il avoit avecques le duc de Bourgoigne et autres ses ennemys; dont il[1] luy fit espouser une prison fort estroicte et rigoureuse pour onze ans, non sans soupçon de poison[2], à la mode de ce roy qui sçavoit ainsy chastier ses gens traistres et desloyaux; ce qui fut bien employé. Et ainsy devroit-on faire à tous les infidèles et ingrats; le monde en seroit plus net qu'il n'est.

Or, voylà comme il prend mal aux ingrats, et très-bien aux recognoissans, et selon la volonté et permission de nostre Dieu, lequel abhorre et maudict les uns, et ayme et benit les autres. Mesmes que nous encourons son indignation et courroux lorsque nous luy sommes ingrats, et ne recognoissons les biens qu'il nous a faicts; et gaignons sa grace lorsque nous les recognoissons, en nous recommandant fort dans ses sainctes loix; et sa saincte eglise aussy nous commande expressement de prier Dieu pour nos bienfaicteurs. Et aussy que de tout temps immemorial, voire après la creation du monde, les bienfaicteurs sont advant les roys, cela est assez notoire; et, d'autant que l'antiquité va devant les roys. J'alleguerois force autres authorités et exemples sur ce subject; mais je n'aurois jamais faict, et aussy que le champ en est si beau, si plantureux, qu'il y faut un meilleur agriculteur, et plus excellent que moy, pour

1. Le roi Louis XI.
2. A la mort de Balue.

le bien cultiver, agencer, adorner, et embellir de belles parolles. »

Voylà le discours qu'en fit ceste honneste [1] personne que j'ay nommée. Et quant à moy, Branthome, qui escrips et fais ce livre, certainement je puis bien dire que j'ay eu ma part des mescognoissances[2] de M. de La Noue aussy bien que les autres. Car je me puis vanter qu'il n'a eu pas un de ses amys qui l'ait plus servy durant sa prison, ny plus sollicité, ny pris mieux la parolle pour luy, que moy, et, n'en déplaise à feu M. de Strozze, son intime amy, qui n'en osa jamais parler au roy ny à autres grands, comme moy. Et que si encor M. de La Noue veut dire la vérité, il pourra confesser comment un soir, en se voulant retirer du Louvre fort tard, quelque temps advant qu'il allast en Flandres, l'ambassadeur d'Epaigne, qui avoit bien sceu comment il vouloit aller là faire quelque chose qui ne valoit guieres; contre le roy son maistre, ayant dressé une fricassée[3] et une partie pour le faire

1. Le discours de l'honnête personne tient bien près des trois quarts de l'étude sur La Noue. Nous avons dit page 257 ce que nous en pensions. On pourrait supposer que Branthôme n'a point voulu avoir l'air de parler en son nom parce que La Noue vivait encore, comme il le fait entendre quelques lignes plus bas. (*Si encore M. de La Noue veut dire la vérité, il pourra confesser,* etc.) Et cependant, l'honnête personne a conté précédemment la mort de M. de La Noue, blessé au siège de Lamballe Il est probable que le morceau a été ajouté par Branthôme après coup, sans penser à la contradiction des deux passages.

2. Manques de reconnaissance.

3. *Fricassé* se disant alors, et encore maintenant, pour *mort;* la *fricassée* désignait la mise en œuvre des moyens de

tuer, en allant delà l'eau au fauxbourg Sainct-Germain, en son logis, et luy en ayant sceu l'advis très-certain, il ne fut accompaigné d'aucuns que de moy et mes gens, encore qu'il eust là des amys; mais ils firent les sourds et recreus[1]. Et le menay sain et seur en sondict logis delà l'eau, sans qu'on osast nous attaquer nullement, encor que nous trouvasmes quelques gens de rencontre, qui n'estoient là pour bien faire. Enfin je pense qu'il n'a trouvé amy plus fidele que moy, ny qui luy ait plus aydé et servy, ny durant, ny dehors sa prison.

Pour rescompense, en estant hors, il vint à la cour pour faire la reverence à son roy et luy parler des conditions de sa liberté. Et moy, n'y estant pas pour lors, ne me fit qu'envoyer des simples recommandations par M. du Preau, aujourd'huy gouverneur de Chastelleraud, que j'ay nourry page, fort brave et vaillant jeune homme, et bien accomply en plusieurs vertus, et qui a conquis son gouvernement par son espée. Il est vray qu'il luy dit que, mais qu'il se fust recognu[2] et revenu à soy, estant encore tout estonné en France, qu'il m'escriroit et me remercieroit des offices que luy avois faicts en prison; mais ç'a esté celuy-là duquel despuis n'ay sceu aucunes nouvelles, suivant en cela son naturel. Si faut-il que je l'excuse pourtant, et que je die de luy qu'il ne luy faut

faire périr un homme. — *Partie* désignait la réunion des individus prêts à faire telle besogne.

1. Ils firent les sourds et les fatigués.

2. Aussitôt qu'il aurait eu le temps de se reconnaître.

imputer cette imperfection à défectuosité de cœur, car il n'en fut oncques un si noble et genereux[1]. Mais tel est-il nay, et aussy que le grand zelle qu'il portoit à sa religion luy avoit tellement atteint l'ame, qu'il eust oublié toutes choses pour la servir et maintenir, ainsy que plusieurs autres religieux de ceste mesme ordre comme luy en ont faict de mesmes, jusqu'à oublier le respect des peres et meres qu'ils leur doibvent. Non que je les veuille tous comprendre en général soubs cette regle et opiniastreté d'heresie, car il y en a prou qui ne l'ont observée.

Entre lesquels j'en ay cognu un qui estoit un gentilhomme du Languedoc, brave et vaillant s'il en fut oncques, nommé M. de Gremian, qui fut celuy qui prit Aigues-Mortes, le roy estant en Avignon à son retour de Pouloigne, et à sa barbe, et à sa plus grande colere, qu'il vouloit du tout exterminer ceux du Languedoc, pour l'inimitié qu'il portoit à M. de Montmorency. Je l'ay veu autrefois cornette de M. d'Acier, lorsqu'il mena cette grande trouppe de gens de guerre à M. le prince en Xainctonge. Ce M. Gremian donc, encor qu'il fust jeune fou, scalabreux et huguenot à bander et racler[2], et ennemy mortel des catholiques, si est-ce qu'il porta tel respect et honneur à son pere, que jamais il n'entreprit guerre là où il sçavoit son pere M. de

1. Affirmation contredite par ce qui précède.

2. *A bander et à racler* est donné par Oudin (*Curiosités*) comme signifiant *avec la plus grande rigueur, à toute extrémité.*

Gremian (qui estoit aussy un brave et vaillant gentilhomme) estre en presence. Si bien qu'une fois ayant entrepris sur une ville du Languedoc, dont ne me soubviens du nom, et de faict l'ayant prise par escallade, ainsy qu'il entroit dans la place de la ville, il sceut que son pere estoit dans ladicte place, qui rallioit ses gens pour rembarrer ses ennemys. Aussytost ayant sceu que le pere estoit là, il ramassa ses gens, et les en retourne par le mesme chemin qu'ils estoient tous venus, disant qu'il aymeroit mieux mourir que se trouver en aucun endroict où il pourroit nuire à son pere le moins du monde, ou à son honneur ou à sa vie. Et par ainsy se retire, encor que son pere ne l'espargnast point là où il pouvoit luy faire guerre; non pourtant qu'il ne l'aymast comme pere, mais il estoit si bon catholique, qu'il fermoit les yeux à tout. Ce que ne faisoit pas le fils, du moins à l'endroict de son père; en quoy il est fort à louer, autant pour cela que pour ses vaillantises. Je croy qu'il est encor en vie et dans Aigues-Mortes, qu'il a fort bien gardé depuis encontre plusieurs entreprises; car c'est une des aussy fortes villes de France, et d'aussy grande conséquence.

J'ay faict ceste disgression pour servir de fin, et pourtant, estant venue à propos, je ne l'ay voulu oublier, car possible une autre fois ne m'en fusse-je pas souvenu si bien; et, en matiere d'escrire, il faut prendre les traicts de la plume, soit au bond, soit à la volée, ainsy qu'ils viennent, sans en perdre l'occasion, car elle ne se recouvre quand on veut; aussy que

la memoire tergiverse si deçà, si delà, qu'elle ne vient pas tousjours au giste comme l'on veut. Voicy donc la fin de ce discours que je crains estre par trop long.

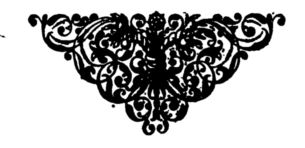
FIN DU NEUVIÈME VOLUME.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.



